

Rosa Rosarum

Mathieu Goux

2007

Mot de l'auteur

Rosa Rosarum, ou *La Rose des Roses*. J'aime les roses. Ce sont des fleurs qui me poursuivent, j'en ai toujours une ou deux à portée de main, qu'elles soient gravées sur une montre, un collier, un bracelet, brodées sur mes habits ou accrochées à mon chapeau. Elles exercent une manière de magie sur moi, et c'est cette magie que j'ai voulu dépeindre, décrire, amener au travers de trois histoires, de trois textes qui peuvent se concevoir de manière indépendante mais qui s'entrecroisent, au détour d'une phrase ou d'un thème. J'ignore si j'y suis parvenu, mais je sais que cela ne marquera en aucun cas l'arrêt de mon admiration pour ces belles dames.

Première partie

Vie et œuvre d'un botaniste hédoniste

Avertissement

Origines réelles de ce manuscrit

L'idée de ce texte est venue petit à petit. Jour après jour, instant après instant au fur et à mesure de mes discussions avec des amis ou de mes réflexions personnelles, je trouvais des éléments nouveaux au service de la vue que je briguais. Je désirais tout concilier : une écriture laconique, une densité de texte brute conséquente, une réflexion pertinente et une apologie du creux d'une démonstration volontairement pédante. Je me trouvais face à de profondes contradictions là où il n'aurait fallu en trouver aucune, et me voilà soudainement en train de faire l'éloge de la cuistrerie, tout en désirant bien sûr l'attaquer farouchement, élever au pinacle un art essentiel en fustigeant du regard ceux qui le font vivre... Finalement, j'ai pris le parti de ne pas choisir. D'écrire quelque chose qui ferait l'apologie d'un *rien*, tout en dessinant docilement d'un pinceau froid un *tout* sans compromis. Je soigne les contraires par les contraires, en espérant que les semblables s'adaptent aisément sans sourciller. En parcourant ce manuscrit, que peut-on espérer trouver ? Tout d'abord, la vie d'un vieil homme que je vous propose de découvrir à travers des morceaux de son journal intime, compilés par sa petite fille nommée Leuconoé. Ensuite, en annexe de ce récit parcouru par les remarques de lectrice de sa parente se trouvent les travaux du vieil homme qui avait des projets d'édition, mais qu'il n'aura pas pu, faute de temps et d'envie, mener à terme. Leur lecture, comme l'expliquera le personnage, reste purement facultative et pour cause : il s'agit d'un discours qui s'oppose violemment contre la pratique de la Lecture. La conclusion de ces « réquisitoires » comme il les nomme lui-même est sans appel, car ils cherchent à prouver combien la pratique est fastidieuse et ennuyeuse, et son rêve était que tous ceux qui lisent ces textes ne lisent plus jamais rien de leur vie une fois les démonstrations achevées. Vous pourrez dès lors prendre de l'avance avant de les aborder, ou même une fois cet avertissement achevé. Ces idées sont peut-être les miennes, les thèses avancées sont peut-être mes convictions profondes. L'écriture est spontanée, immédiate. La pensée se devrait d'être élaborée par contre.

Mais elle ne le sera probablement pas.

L'auteur

Mise en garde

Origines de ce manuscrit

Ma rencontre avec Leuconoé s'est faite de manière totalement fortuite. Des amis communs nous auront un soir présentés ; nous sommes tombés sous nos charmes respectifs instantanément, mais trois années nous ont été nécessaires pour nous l'avouer. Nous nous étions rapprochés en silence, petit à petit, sans s'en apercevoir et sans le vouloir pourtant réellement, chacun de nous étant intimement convaincu que l'autre était inaccessible. Il se trouve qu'en effet, par des mésaventures et des malheurs fortuits, nos vies étaient parsemées d'obscurité, et nous craignons chacun d'entraîner l'autre au plus bas, si c'était possible. Et un jour, prenant son courage à deux mains et faisant preuve d'une témérité qui m'avait alors surpris, elle m'offrit un anneau d'or blanc et me l'enfila au doigt. Nous nous sommes alors profondément aimés, nous nous sommes mariés. Un enfant est né de cette union, mais son arrivée tant désirée sonna également ma déchirure, puisqu'elle ne put survivre à l'accouchement malgré les efforts combinés de tous les médecins présents. Je célébrai la vie tout en enterrant la sienne, et mon seul désir à présent est de la rendre immortelle. Elle avait achevé un projet, qui lui-même voulait rendre hommage à une personne qui lui était chère, son grand-père. Sa mort l'avait profondément marquée, et elle désirait lui rendre un dernier hommage ; retrouvant dans ses tiroirs des journaux intimes et des ébauches de texte elle s'efforça, avec toute la déférence et la force nécessaire dans pareil cas, cachant ses larmes et caressant ses souvenirs, de reconstituer ce long puzzle avec talent et y parvint. Mais la grossesse l'avait affaiblie, et elle n'avait pas pu mettre ces notes au propre. J'ai achevé son travail et le présente humblement à la lecture. Il est bien entendu dédié à mon épouse, mais également à ma fille Melissa. Puissent ces lignes lui permettre de trouver confiance en la vie qui s'ouvre à elle, et puisse-t-elle trouver amour et lumière, tout comme

sa mère m'avait aidé à trouver amour et lumière.

Avant-propos

Pourquoi j'ai choisi de compiler ces textes, mon but premier

Je crois en la prédestination. En un monde meilleur, et aux armes qu'un Dieu, ou qu'un Démon nous offre pour nous permettre d'atteindre ce monde meilleur. Je crois au sens que nos vies auraient ; plus précisément, je considère que chaque être possède une mission, une certaine mission en ce monde et que c'est en ayant conscience de son rôle et en l'accomplissant qu'il atteint le bonheur. J'ai cru comprendre ce rôle à la mort de mon grand-père. Ce dernier était tout pour moi ; à la fois le père que je n'ai jamais eu, le confident dont j'avais besoin, le conseiller qui m'était cher. Je ne serai rien aujourd'hui sans son influence, et il ne se passe un jour sans que je ne me demande à présent ce qu'il aurait dit ou fait devant la même situation. Je fais appel à lui silencieusement, à voix haute quand je suis seule. Je crois reconnaître certains de ses gestes dans mes attitudes, et il n'est pas rare que son reflet éclipse le mien quand je me regarde dans le miroir. Plus qu'une ombre, il continue de m'accompagner et m'aide à franchir les épreuves. Je me devais de lui rendre hommage. Une idée ainsi me tourmentait depuis plusieurs mois, mais je ne trouvais pas de moyen élégant pour suivre ma pensée. Et mon grand-père m'aida encore une fois en me montrant le chemin.

Il habitait une petite maison, dans un petit village de la province poitevine. Une maison aux grilles bleu métal et aux murs blancs. Tout autour, il y avait un grand jardin, maintenant abandonné et couvert de ronces mais qui à l'époque faisait la fierté de son propriétaire. Je rentrais dans la demeure abandonnée à présent, sans raison particulière. Je désirais juste retrouver le parfum de la maison de ma petite enfance, et j'allais de la cuisine au salon, sans oublier les chambres, sans oublier sa chambre.

De toutes les pièces, c'était la plus poussiéreuse : mes simples pas sou-

levaient énormément de saleté, et j'éternuai alors. Je sortis un mouchoir de ma poche de pantalon, laissant s'échapper un gri-gri que m'avait justement donné mon aïeul, quelques jours avant son décès à l'hôpital. Il roula sous un bureau, et désirant évidemment récupérer l'objet je le tirai à moi. Et derrière, quelle ne fut pas ma surprise en trouvant dans une niche creusée grossièrement dans le mur une large boîte en carton, scellée de ruban adhésif de couleur noire. Je saisis le trésor et le posai sur le bureau, oubliant même le pendentif – je ne revenais le chercher que le lendemain. Prenant un coupe-papier dans le tiroir (je savais qu'il s'y trouvait car j'avais coutume de jouer avec étant petite, m'étant même ouvert la main une fois. J'ai encore une cicatrice dans la paume droite) je déchirai le sceau précieux. Deux petits carnets à croquis étaient précautionneusement entreposés, liés chacun par une ficelle blanche. À l'aide de la même lame je les violai, et les feuilletai en pleurant bientôt : il s'agissait de deux journaux intimes qu'il tenait régulièrement d'une même plume noire. L'écriture était assurément la sienne : ample et pâteuse, il arrivait à reproduire même avec un crayon gris ou un stylo à bille des pleins et des déliés directement issus d'un porte-plume, la preuve irréfutable d'une éducation soignée. Tous les deux ou trois jours, il annotait ses activités quotidiennes, ses projets, ses réflexions parfois.

Il y avait de temps à autres sur une page, voire en envahissant deux un croquis soigné d'une fleur, ou un portrait, et surtout des dessins de moi étant petite. Il dessinait formidablement bien, et c'est une facette de lui que j'ignorais jusqu'alors. Jamais il ne m'avait parlé de ce don, et j'avais (et j'ai encore) du mal à imaginer qu'un tel talent ne servit que pour un seul hobby.

L'originalité des journaux venait du fait qu'ils avaient été composés à l'occasion d'une grande période de son existence, tandis qu'il venait de perdre son fils, mon père, et qu'il a pris en charge mon éducation en attendant que ma mère ne fût guérie (elle souffrait en effet d'un lourd cancer, et cinq ans furent nécessaires après ma naissance pour qu'elle puisse sortir de l'hôpital).

Il me fut difficile de lire ces journaux, tant les souvenirs souvent vivaces dans mon esprit me renvoyaient à ma prime enfance, et je pleurais à la fois de douleur et de bonheur en m'en rappelant. Progressivement, je me décidai : je suis convaincu que mon grand-père m'a aidée à trouver ces carnets, et mon rôle maintenant sur terre est d'éditer ces morceaux incroyables de toute une vie de bonté et d'intelligence, d'humilité. Au fur et à mesure, j'annotai un ou deux écrits, j'apportai une précision nécessaire à sa compréhension. L'édifice se construisait. Mais il y avait trois autres manuscrits en plus des journaux,

que je n'ai pas modifiés. J'en parlerai lorsque leur lecture se présentera. J'espère que vous prendrez plaisir à parcourir ces fragments de vie, et que vous pourrez ainsi comprendre qui était mon grand-père.

Introduction

De la naissance, de la vie et des passions de mon grand-père

Jérémy Rose est un enfant des rues, et n'a jamais su exactement quelle était sa date de naissance. On jugea quand on le trouva hagard, à moitié mort de faim dans une ruelle de Poitiers qu'il avait six ans. Nous étions en 1944, juste après la Libération, et mon grand-père était un enfant perdu, abandonné ou échappé de ses parents qui avaient peut-être relâché leur attention l'espace d'une seconde, ou qui étaient morts dans une bataille ou une attaque quelconque.

L'enfant ne connaissait pas son nom, et n'avait aucun souvenir.

Il fut conduit dans un orphelinat, et il fut soigné, guéri, aimé comme tous les autres orphelins de la guerre. Bientôt, on s'aperçut de sa grande intelligence, et de son attrait irrésistible pour la lecture et l'écriture ; passant des journées enfermé dans sa chambre où il dévorait les œuvres complètes de grands auteurs comme Hugo, Rousseau ou encore Ronsard, il ne manquait pas non plus d'écrire quand il en avait l'occasion, tenant des journaux intimes, écrivant des chroniques, composant des articles et même des récits divers, de la nouvelle au roman. À plusieurs reprises il tenta, notamment à ses vingt ans, de se faire publier mais aucun de ses essais ne fut accepté. Désabusé, il arrêta ses travaux et se consacra à sa seconde grande passion, le jardinage. Il avait une admiration profonde pour les plantes et les fleurs, et sa connaissance dans ce domaine dépassait largement l'érudition la plus encyclopédique. Tout poussait entre ses doigts, mais sa vraie passion était la Rose. Il adorait cette fleur profondément, et lui-même ignorait tout de l'origine de cette passion. Mais il ne vivait que pour cette fleur depuis qu'il avait appris quel nom elle portait ; et le petit Jérémy, baptisé affectueusement ainsi par la dame d'Église qui le recueillit un matin de Septembre, devint Jérémy Rose et ouvrit à vingt-cinq ans une boutique de fleurs sur la place de l'hôtel de

ville, « Au plaisir d'Eros ». Sa gentillesse, sa dévotion et sa ténacité avaient fait de lui un commerçant aimé et apprécié de toute une ville qui n'avait plus que son nom en bouche. Ses activités ne se limitaient pas à son seul commerce : érudit et cultivé, il participait à de nombreux journaux et faisait des interventions régulières dans les écoles pour apprendre la botanique aux étudiants ou, le cas échéant, remplacer un professeur. Et c'est justement alors qu'il effectuait un remplacement dans une école primaire qu'il rencontra ma mère, Isabelle Ninon. Ils se marièrent à peine deux mois après leur rencontre, et elle tomba enceinte. Mon père Frédéric Rose naquit alors dans la boutique de mon grand-père. Je ne connais pas grand-chose de mon père : il décéda peu avant ma naissance, et ni ma grand-mère, ni mon grand-père ne m'ont jamais parlé de lui. Je n'ai aucune photo, ni aucune lettre de sa main et il reste une énigme à mes yeux.

Mes premiers souvenirs sont ceux de mon grand-père : son visage, sa voix douce, ses caresses. Les souvenirs de ma grand-mère viennent juste après, mais mes rapports étaient différents avec elle. Si elle était bel et bien une grand-mère, gâteaux et oranges, lui était tour à tour grand-père, père et frère, bricolage et nostalgie, assurance et fierté, confidences et rires. Même après que ma mère me revint, je venais vers lui en priorité en cas d'ennui : mon premier petit ami, mes études, mes questions existentielles ; si bien que, quand un accident de voiture emporta ma mère, je me sentais coupable de n'avoir pas passé plus de temps avec elle. Et à la mort de mon grand-père, j'étais à présent seule au monde.

Comme je le disais plus haut, mon grand-père cultivait deux passions avec amour et tendresse : les Roses et les Livres. Mais étrangement, tandis que le premier de ses amours augmentait avec le temps, il se trouvait de plus en plus désabusé, et il perdait petit à petit le goût pour la lecture. Les auteurs le lassaient, la pratique l'horrifiait, les livres l'insupportaient. Même après avoir lu et relu ses carnets, je ne comprends pas d'où pouvait provenir ce désintérêt incroyable, surtout d'un homme qui depuis tout petit ne concevait pas son existence hors des livres. Jamais il ne me parla d'un évènement, d'un accident qui aurait pu l'amener à relativiser sa passion, et ses journaux n'en font jamais mention : ils ne référencent que les effets de ce dégoût de plus en plus prononcé. À l'heure actuelle, je suis incapable de dire ce qui s'est produit, car les rares fois où, une fois mes études terminées et mon indépendance prise je le revoyais, il ne m'apparaissait ni plus ni moins

tel que je l'avais toujours connu, débonnaire et attentionné. Nous n'avons par contre que rarement parlé de littérature, je le reconnais : ce n'est pas là mon violon d'Ingres et si je lis agréablement et que je connais mes classiques, que j'aime à me perdre lors des vacances dans une histoire policière ou un roman fantastique, je ne suis pas un ogre de Littérature et je ne consacre pas mon existence entière à cet art primordial. Peut-être, et je m'en suis voulue à un moment, si j'avais été plus intéressée par les Lettres, si j'avais pu avec plus d'intelligence me plonger dans les travaux immortels, peut-être aurais-je pu avoir de grandes discussions avec mon aïeul et, qui sait, parvenir à découvrir le secret qui le tourmentait sans doute. Je n'ai pu répondre à la question qui continue de me tarauder ; mais si ce texte est un jour publié, et s'il parvient à trouver un écho favorable auprès des lecteurs, l'un d'entre eux pourrait voir ce qui s'est produit, s'il y a des antécédents. Je conjure mes lecteurs : si jamais vous comprenez d'où est venu ce brusque revirement, prévenez-moi. C'est là la question que je pose et, qui sait, le but premier de ma démarche.

Journaux

Cette partie compile la quasi-intégralité des journaux trouvés dans la maison de mon grand-père. « Quasi » puisqu'en outre des croquis que je n'ai pas pu reproduire et qui seront alors décrits partiellement par mes soins, j'ai éloigné les écrits que j'ai jugés inintéressants ou au contraire trop personnels pour être publiés. Le premier article du premier journal date du 13 Mai 1992 et le dernier article du second journal du 7 Juin 1996, c'est-à-dire la période où je vivais exclusivement avec lui. Les ruptures sont nombreuses, les durées sans écriture tout aussi longues (ainsi, il n'aura jamais composé qu'un seul long article, décousu et assez obscur pour l'année 1993 et pas un en 1994, avant de revenir régulièrement pour les ans 1995 et 1996). Je n'ai su trouver de titre capable de retranscrire le sentiment qui m'est venu en lisant ce journal, à chemin entre l'admiration d'un homme d'une modestie véritable et sincère en toute chose, et dans le même élan d'une mesquinerie absolue concernant ses possessions et d'un égoïsme parfait envers ma personne ; il avait réellement un amour exclusif pour moi, et je ne m'en rendis compte uniquement qu'en lisant ces mots. Je n'ai ainsi pu avoir le génie de trouver un quelconque titre, et je m'en excuse par avance.

A : Premier Journal. 1992 – 1995

1 : Année 1992

13 Mai

Il est vingt heures et trois minutes à l'horloge de mon bureau et j'inaugure ce journal. Ces dernières semaines, les événements se sont accélérés avec une farouche volonté de nuire. La mort de mon jeune fils il y a de cela maintenant vingt-deux jours m'a plongé dans la plus cruelle des désillusions¹, et j'ai perdu petit à petit le goût de vivre. J'ai même failli attenter à ma vie, et la corde avait déjà été achetée. Pourtant, je n'ai pas franchi le pas, et je me suis rappelé brusquement les délires de Jacques et de son maître et les histoires d'amour qu'il lui racontait². Ma femme est là, tout près de moi, et maintenant la famille compte un nouveau membre : ma petite Leuconoé est née il y a deux jours, toute resplendissante et lumineuse, blonde comme les blés, aux yeux gris-vert d'une profondeur inégalée. C'est tout le portrait de mon fils, et il m'a semblé revenir vingt ans en arrière en voyant ce bonheur incroyable. Sa mère est rentrée à l'hôpital deux jours plus tard, elle s'est brutalement évanouie tandis que l'on déjeunait tous les trois, ma petite Leuconoé dormait dans son berceau. Nous ignorons encore le mal qui l'a frappée, j'espère qu'elle pourra vite revenir : sa fille a besoin d'elle, comme toutes les petites filles ont besoin de leur mère.

C'est moi qui ai tenu à l'appeler ainsi. La raison en est simple. Quand elle est née, bien sûr, nous sommes venus l'accueillir dans la vie. Elle babillait docilement dans les bras de sa mère fatiguée mais heureuse, et moi je lui caressais doucement la tête. Brusquement, j'ai ardemment désiré lui dédier une ode. J'ai pris ma plus belle voix, et j'ai chanté :

*« Tu ne quaesieris (scire nefas) quem mihi, quem tibi finem di dederint, Leuconoe, nec Babylonios temptaris numeros. Vt melius quicquid erit pati! Seu pluris hiemes seu tribuit Iuppiter ultimam, quae nunc oppositis debilitat pumicibus mare Tyrrhenum, sapias, uina liques et spatio breui spem longam reseces. Dum loquimur, fugerit inuida aetas : carpe diem, quam minimum credula postero. »*³

Derrière moi, ma femme a traduit ce que j'avais dédié :

« *Toi, ne cherche pas (ça ne t'est pas permis) quelle fin les dieux ont prévue pour moi et pour toi, Leuconoé, et ne t'essaie pas aux nombres babyloniens. Subis ce qui sera comme le meilleur ! Que Jupiter t'ait accordé plusieurs hivers ou ce dernier qui, maintenant, sur les rochers, brise les vagues de la mer, pense-y : filtre ton vin et, puisque le temps est bref, renonce aux longs espoirs. Tandis que nous parlons, le temps jaloux aura fui : carpe diem, fie-toi le moins possible au lendemain.* »

Ma retranscription est sans doute approximative, mais je pense avoir respecté ce qu'Isabelle a alors dit. Quand le prénom Leuconoé a été prononcé, ma petite fille éclata d'un rire qui brisa tout le brouillard du département et fit briller plus intensément encore la lumière du soleil ; une couronne lumineuse s'est posée d'elle-même sur sa tête au travers de la fenêtre, et ça a été comme si elle était la lumière incarnée. Nous avons tous vu dans ce signe un heureux présage, et je commence ce journal par cette promesse : je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour la rendre heureuse.

Carpe Diem Leuconoé ; je t'aime plus que tout, je t'aime plus que ma propre vie et je serai toujours à tes côtés.

14 Mai

L'hôpital a appelé aujourd'hui. Ma belle-fille possède un mal rongeur en son sein, et la guérison s'annonce longue et délicate. Les médecins ne nous ont pas parlé en mois, mais en années. Nous avons pris la nouvelle avec flegme, puisque malgré le poids que la nouvelle a brutalement posé sur nos épaules, la mère nous a affirmé sa volonté de se battre et de résister coûte que coûte, mais nous a demandé de prendre soin de Leuconoé. Elle a pleuré, en s'accusant de sa faiblesse, et ce spectacle m'a déchiré violemment le cœur : Georges n'aurait pas autrement pleuré devant la mort de Lennie⁴. Nous n'avons pas été suffisamment de deux pour lui remonter le moral, et nous lui avons promis de prendre soin de sa fille jusqu'à ce qu'elle sorte. Nous avons déjà aménagé la maison en conséquence afin d'accueillir pour une longue durée un petit enfant. Cela va faire vingt ans que nous n'avons pas été confrontés à telle situation, et bien qu'Isabelle paraisse confiante, je sais qu'elle s'inquiète autant que je m'inquiète. Je me demande ce que ferait Usbek dans pareil cas : j'ai plus que jamais besoin de sa sagesse éclairée, bien que nulle part

dans ses lettres il ne traite, à moins que ma mémoire ne me joue des tours, de la manière de s'occuper efficacement d'un nourrisson, aussi belle soit-elle⁵.

16 Mai

Leuconoé a à présent cinq jours, et elle est déjà belle, intelligente, intéressée. Son calme est un modèle pour un enfant de son âge ; elle ne pleure ni la nuit, ni la journée. Si elle a faim, ou si elle a peur, ou si elle réclame notre présence, elle sait attirer notre attention par une myriade de moyens, tous plus savants et sages que les autres : elle chante ou rigole, fait tomber ses jouets et même, ce qui nous a surpris, siffle doucereusement. Sa sagesse dépasse celle de Cicéron ou de Caton l'ancien, et je me suis demandé si nous n'aurions pas dû l'appeler Vénus ou Aphrodite, ou mieux encore : Athéna. Plus les jours avancent, et plus je crois voir dans ce bébé l'incarnation d'une déesse. Elle dégage un magnétisme qui m'attire à elle de manière réellement étrange, je suis son serviteur attitré. Il ne se passe pas une seconde sans que mes pensées soient dirigées vers elle, sans que je ne m'enquiers de sa santé ou de son bien-être. Elle-même semble particulièrement attentive, et sage et aimable quand je suis avec elle, quand je lui donne le biberon ou joue avec elle. Je ne sais l'expliquer, je ne sais si ce n'est qu'une impression mais elle est devenue la seule lumière de ma vie. Je ne peux plus concevoir de vivre sans elle, et je me sens incroyablement idiot devant elle, comme si elle possédait de manière innée toute la connaissance du monde, toute la sagesse de tous les écrits composés depuis l'aube des temps. Comment cela peut être possible... je l'entends qui chantonne, je dois aller la voir.

20 Mai

Ma femme a aujourd'hui amené ma petite lumière voir sa maman. Elle est réveillée mais reste faible. Je ne l'ai pas accompagnée car j'ai dû faire quelques courses, nous manquons de tout, et notamment du nécessaire : couches et panades. J'en ai profité une fois cette corvée évacuée pour revenir à mon doux jardin et à mes roses. Puisque c'est la première fois dans ce journal que je traite de ma passion, autant bien faire. Et peut-être, puisqu'il s'agit d'une des rares fois où j'en parle, même si cette parole n'est ici écrite et dédiée à personne d'autre qu'à moi, saurai-je enfin d'où me vient la passion qui me valut mon nom de famille.

[*Note du transcripateur* : Ici se trouve sur le reste de la page un dessin au fusain d'une rose aux pétales clairs, bleus ou blancs.]

La nature était la seule chose qui, à mes yeux et jusqu'à la naissance de Leuconoé, méritait le salut à mon regard. Jamais elle ne m'a trahi, toujours elle m'a pardonné mes infidélités. Les Hommes trahissent, mentent, volent. Ils veulent dominer. Leur nature, à tout âge de leur développement est dirigée vers ce sadisme serein qu'ils ne revendiquent pas et dont ils ont honte. Ils l'appellent humanité, nature humaine, conscience ; mais en réalité, il ne s'agit que de l'origine de leur volonté de conquête. L'Homme est un animal intelligent, mais il reste un animal. Possessif, cruel, il n'agit que pour ses propres intérêts. Malgré toute l'admiration que je peux avoir pour Rousseau, je n'adhère pas totalement à sa thèse selon laquelle les Hommes naissent naturellement bons⁶. Sans tomber dans un augustinisme primaire, je suis partisan du poids que possède l'Homme dès son plus jeune âge. Cela n'est pas héréditaire pourtant, mais comportemental. C'est en observant les autres que le jeune enfant, pour ne pas se sentir exclu de la masse, choisit de mimer ses façons de pensée sur eux. Et ainsi, le poids des parents se répercute profondément sur l'enfant. Et le sage est l'enfant qui a su se libérer de l'ananké sordide, du déterminisme qui pèse sur ses épaules. C'est Phèdre qui, libérée et intelligente a su se soustraire aux influences des astres et aurait pu changer son destin. Le sage est un Dieu, dans la mesure où il est arrivé à se défaire des contraintes divines, déterministes, écrites. Il n'est pas nécessairement un être bon, puisque sa nature profonde peut être de faire le bien, et s'en affranchissant il devient mauvais ; il ne faut confondre sage et sagesse. La nature est une personne de sagesse, et ne cherche ni les atours ni la réputation. Elle est, et cela lui suffit. Nous ne faisons que vivre à ses côtés, et tout juste si elle s'aperçoit de notre présence. Si nous lui faisons du mal, elle ne riposte ; mais si nous voulons la cajoler, elle sait se montrer patiente et aimante.

La terre est une maîtresse exigeante si l'on veut s'en occuper ; se baisser nous fait se sentir humble, et le cycle des saisons n'exige aucun retard, aucune étourderie. Une attention de tous les jours est nécessaire pour en recueillir les fruits, mais c'est là un investissement bien peu coûteux en vérité en comparaison de ce que l'on récolte. La Rose est ma fleur préférée, car de toutes il s'agit de la plus merveilleuse et de la plus cruelle. Elle nous fait regretter amèrement nos erreurs, mais se révèle d'un amour sans partage si nous savons la caresser. Je suis tombé sous le charme, je m'en souviendrai

toujours, un doux matin d'automne. Cela faisait deux ans que j'avais été recueilli mourant dans les rues, et mon esprit s'arrêtait sur toute chose, une musique ou une peinture. Je voulais tout connaître, et mon cœur baguenaudait à gauche et à droite, voulait tout savoir ; et si une chose attirait mon regard, je l'observais avec soin et l'étudiais encore et toujours, cherchant à la reconnaître à l'avenir, à la classer parmi ses semblables, à découvrir ce qui l'avait inspirée et qui cela avait aspiré. La botanique a su me plaire : cela faisait longtemps que j'avais remarqué son talent de séduction, et ses nombreuses robes qui la font resplendir quand bien même la neige fait geler la pierre et grise le ciel, et longtemps je désirais ardemment devenir à mon tour une partie de ce grand tout, devenir nature moi-même ; mais le courage me manquait régulièrement et j'abandonnais vite ; les Livres m'apparaissaient bien plus sages et faciles, et je les dévorais comme on croque des pommes rouges. Mais ce matin d'automne, une vision me fit comprendre combien ma lâcheté avait été imbécile, et combien je devais m'affirmer dans l'étude et la pratique des plantes. Je revenais de la ville ; j'avais dépensé quelques sous à l'achat du premier tome des *Misérables* de Victor Hugo (ayant adoré ses poésies je me devais de rencontrer sa prose) et je me pressais pour pouvoir, à l'abri de la pluie qui commençait déjà à tomber enfin, découvrir ce chef d'œuvre. Les nuages se faisaient plus lourds, et je décidai de prendre un raccourci qu'un ami m'avait décrit un jour mais que je n'avais jusque là jamais eu l'occasion de prendre ; j'entrai dans une ruelle, tournai encore et pénétraï dans une manière de terrain vague, fermement cerclé de planches de bois pourrissantes. Mais tandis que mon esprit et mes yeux cherchaient déjà le passage pour sortir de l'autre côté, mon regard croisa une statue de pierre brisée, une ancienne fontaine. Il s'agissait d'une de ces fontaines Wallace aux quatre cariatides, mais une seule était encore parfaitement intacte. Le dôme dauphinois n'existait plus que par quelques rares bords tranchants, et les mauvaises herbes avaient tout envahi. Les ronces faisaient comme un labyrinthe, la fontaine en était le centre mythique ; elles grimpaient sur la pierre, mais une seule herbe en faisait parfaitement le tour de façon harmonieuse, et cette herbe n'avait qu'une seule fleur qui reposait, divine, au milieu de l'édifice à moitié sauvage, à moitié humain. De là où je me trouvais, c'était comme si les ronces donnaient des bras à la cariatide intacte, qui supportait alors la fleur. C'était une rose rouge d'une taille incroyable.

Je serais resté, je pense, plus de quarante-cinq minutes en extase devant cette apparition, à genoux, à la frontière des ronces. Mais même sans ça, je

pense, je ne me serais pas avancé davantage ; j'aurai respecté une distance d'humilité, comme un invité s'agenouille devant un Roi de Russie. La pluie tombait violemment, et me cinglait les joues et les bras, mais je ne bougeais pas. Aspiré par la couleur rouge vive de la rose, j'étais comme en parfaite union avec elle, convaincu qu'un message secret se dissimulait entre les pétales couleur sang. Elle m'éclairait comme un second soleil, et il me sembla même l'espace d'une seconde que sa voix, si tant est qu'elle eût une voix, résonnait dans ma tête. Je suis revenu à l'orphelinat trempé jusqu'aux os et tremblotant de froid et de grande fatigue, mais dès lors je n'ai pas quitté les roses des yeux.⁷

21 Mai [Note du transcripteur : Tout au long de cette entrée se trouve des dessins de roses et de plantes diverses.]

Il y avait dans l'orphelinat un petit jardinet laissé jusque là à l'abandon, personne n'avait assez de volonté pour l'entretenir. Qu'importe, je demandai la permission et me mis ardemment à l'ouvrage. J'y passais les journées entières, une partie de la soirée ; je défrichais, plantais, retournais la terre à pleines mains. Et je cultivais des roses, surtout des roses. Au départ, j'ai planté des roses rouges, comme celle que j'avais entrevue dans le terrain vague, mais à mon grand désespoir j'abandonnai l'idée de retrouver une couleur aussi vive dans mon propre jardin. Je me tournai alors vers d'autres couleurs, jaunes, bleues, blanches et, très rarement, noires. Les roses noires me perturbaient et me perturbent encore sans que je ne sache pertinemment pourquoi, mais il y a dans leur existence une réalité inquiétante que je ne parviens pas à nommer. C'est comme si elles affichaient une nature démoniaque, qui existe déjà de par leurs épines aiguës mais qui se retrouve alors amplifiée, multipliée (bien que les roses noires n'existent pas réellement, les Hommes raisonnables les pensent pourpre foncé). On les craint, et on redoute de les caresser, comme si elles étaient créations d'un démon, d'un Lucifer obscur, d'un Dante qui n'aurait jamais gravi le paradis. Mais pourtant elles sont belles et raffinées ; parfois légèrement rouges sur les bords de leurs pétales. Mais leur existence même me terrifie, et rien que d'y songer je m'en détourne. Bientôt les roses blanches furent mes protégées exclusives, et d'hybridations en hybridations, de patience en patience je parvins doucement à créer de nouvelles espèces. Une idée m'est d'ailleurs venue, celle de créer en l'honneur de ma chérie une toute nouvelle race de roses. Elle sera belle et cruelle à la fois, mais toujours lumière ; si elle présente des épines, ce ne sera que

pour se défendre et jamais pour attaquer, et elles ne blesseront qu'en dernier outrage. Elle s'appellera Leuconoé, évidemment, et cela sera à présent mon unique préoccupation.

Les roses sont pourtant des fleurs sauvages, qui ne se sont laissées domestiquer que par bon vouloir, car elles savent que l'on n'aurait pu survivre sans elles. Elles savent pertinemment que la seule odeur qui nous est toujours plaisante est la leur, que la seule forme et la seule présence qui nous rassurent sont les leurs, que la seule chose qui vaille la peine de vivre est de les embrasser. Les roses sont des incarnations de lèvres sensuelles, de courbes élégantes, de beauté et de volupté. Mais elles savent également bien que l'on se pique en les cueillant. Que leurs exigences de beauté nous rendent fous. Que leur jalousie est terrible et qu'elles ne supportent pas la concurrence. Si les fleurs ont des jardiniers, les roses sont les seules à avoir des amants. Et dans le même élan, elles sont la représentation concrète de la cruauté féminine, de leur machiavélisme et leur dureté. Et nous, pauvres esclaves ! ne pouvons-nous y soustraire. À jamais serviteurs de ces fleurs infâmes, nous sommes désespérément à leur service pour profiter de leur parfum et de leur douceur. Ma douce Leuconoé ne sera pourtant pas comme toutes les autres, bien que leur ressemblant bien sûr ardemment ; elle sera la plus belle, la plus resplendissante mais ne portera en elle aucune cruauté ni aucune méchanceté. Et l'homme qu'elle choisira comme digne de la cueillir découvrira alors une beauté sauvage, lumineuse et pure. Son amour sera blond comme ses cheveux blonds, rouge comme ses lèvres rouges, immense comme ses deux yeux verts de gris.

25 Mai

Après à peu près une semaine de congés forcés, je suis revenu aujourd'hui dans mon magasin de fleurs de la place. Rien n'avait bougé, au contraire ; il semblait que la veille de mon retour l'on ait nettoyé avec ardeur la boutique de toute la poussière qui aurait dû logiquement s'accumuler. Sur le comptoir de la caisse se trouvait en effet un bouquet de fleurs, des tulipes noires et une rose blanche, ainsi qu'un mot signé de nombreuses mains. Je recopie ici le texte dans son intégralité :

« Nous avons appris par votre tendre moitié les épreuves que vous avez récemment traversées, et nous avons tous ardemment pensé à vous. Nous

comprenons aisément que la perte de votre enfant, l'hospitalisation de votre belle-fille et la prise en charge de votre petite-fille vous aient inquiété, et notre surprise était d'autant plus grande quand nous apprîmes que vous comptiez néanmoins revenir au plus tôt dans votre commerce. Afin de soulager votre peine, nous avons décidé de nettoyer votre propriété du mieux que nous pouvions ; la poussière, les carreaux, le rangement, la caisse... sous l'œil sans partage d'Isabelle, nous avons fait comme si aucune absence n'avait été constatée. Nous sommes là pour vous aider, Jérémy, du mieux que nous le pourrons. Je suis moi-même prêt à faire une dérogation particulière concernant les impôts et les taxes que vous payez, en tant que maire j'en ai le droit. Je ne laisserai pas un de nos plus illustres concitoyens tomber sous le joug des fonctionnaires fiscaux, soyez-en rassuré. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à nous le faire savoir et nous en aviserons.

En vous souhaitant courage et force,

Amitiés,

Monsieur le Maire, Messieurs Mounier, Mercier, Crochu, Dupontel, Bijou, leurs épouses et leurs enfants, Mesdames Claude, Lajus et Vagueneau et leurs enfants,

Isabelle ».

J'ai accueilli le mot avec tendresse, et je n'ai pas pu m'empêcher de verser quelques larmes. Je n'avais même pas la force de mettre à bien mes envies de remise en état et j'ai décidé de repousser l'ouverture à demain. Je suis tout de suite rentré à la maison, et j'ai trouvé ma femme en train de donner le biberon à Leuconoé, et cette vision m'a rempli de bonté. Je me suis agenouillé pour me retrouver à son niveau, et j'ai embrassé ses mains, ses joues, ses lèvres. J'ai ensuite caressé la joue de Leuconoé, et elle a tendu les bras vers moi. Elle agrippa de toutes ses forces mon index de sa main entière et je l'ai laissée le porter à sa bouche. Jamais de ma vie, je peux l'assurer à présent, je n'ai été aussi content ni aussi heureux. Je ne pensais pas trouver un jour une telle joie, rien n'avait pu atteindre la félicité que j'ai ressentie aujourd'hui jusqu'alors. Ni le jour de mon mariage, ni la naissance de mon fils n'ont été aussi intenses, j'ai honte de l'écrire mais c'est ainsi que je le conçois. Assises ainsi l'une près de l'autre, j'ai cru voir la Vierge et son en-

fant, le divin. Moi, pauvre homme, je me sentais sale et misérable, indigne de cette vision mais elles m'ont pourtant permises toutes deux de les toucher et de les embrasser, de les caresser, j'étais devenu digne à mon tour d'amour. Je me suis senti nécessaire, je suis nécessaire. Ma mission m'apparaît clairement à présent, je dois rendre heureuse ma femme et ma petite-fille. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir à présent pour cela. J'apprendrai tout ce que l'on peut apprendre pour les combler, je travaillerai jour et nuit. Je me sens à nouveau comme à vingt ans, où j'ai touché le bonheur du doigt. C'est une seconde naissance, une renaissance, et je me sens comme Madame Bovary redécouvrant le monde... et je prie le dernier Dieu pour ne pas connaître la même fin qu'elle.

30 Mai

Une dame étrange est venue à la boutique de fleurs aujourd'hui, en début d'après-midi. Et à présent que je me souviens précisément de ce qui s'est produit, je me demande si je ne la connaissais pas déjà... peut-être cela me reviendra-t-il au fur et à mesure de l'écriture.

Elle était habillée d'une robe rouge sombre, très simple, mais échancrée à la poitrine et sans manches. Elle portait de grands gants blancs qui lui remontaient jusqu'au coude pour pallier à cela, et elle avait un immense chapeau qui me fit penser à la mode des années trente, un long chapeau blanc en tissu léger décoré d'une fleur jaune. Elle avait enfin un collier de perles noires et blanches, qui tournait autour de son cou à trois reprises. Sa démarche était timide, et elle serrait avec peur un sac à main de même couleur que sa robe et ses escarpins, ce qui, je le pense à présent, était la preuve irréfutable qu'il s'agissait d'un ensemble unique acheté peut-être au magasin en face de ma boutique. Même si elle était encore dans l'ouverture de la porte, je pouvais sentir son parfum du fond de la boutique où j'agençais les compositions de lys et de glaïeuls. C'était un parfum qui me faisait fortement penser à la rose. Elle n'a pas avancé jusqu'à ce que je vienne à sa rencontre, et machinalement elle me tendit sa main droite, sur laquelle, plus par moquerie je dois dire que bienséance j'ai mimé un baiser. Elle paraissait ravie de cette attention, même si elle était bien sûr factice. Elle m'a demandé une tulipe jaune, une seule. Je lui ai montré celles que j'avais, et elle en a choisit une, celle qui lui semblait la plus belle et j'avoue que c'était effectivement la plus belle. C'est sans doute pour ça que j'ai poussé la conversation, inconsciemment j'ai

compris qu'elle aimait les plantes. Et entre amoureux de nature, on s'entend nécessairement. Je lui ai demandé son nom, elle m'a répondu « Évelyne » et je n'en ai pas su plus. Je lui ai demandé d'où elle venait, elle ne m'a pas répondu. Elle m'a encore dit qu'elle avait quatre fois vingt printemps, mais j'ai eu du mal à la croire car elle en faisait trois seulement à la vue. Mais tout dans sa présence me rassurait sans savoir pourquoi, et son visage quand j'y pense à présent m'était étrangement familier. Elle est repartie sitôt après sans un dernier regard.

Quand je suis revenu ce soir, il me semblait après avoir regardé de nouveau ma lumière qu'elle avait les mêmes yeux... étrange.⁸

1^{er} Juin

Juin est arrivé, enfin ! Toute la journée j'ai attendu de pouvoir écrire cette entrée. C'est sans contexte là mon mois de l'année préféré. J'ai l'impression de déjà être en été, et il me semble que le soleil dès le premier Juin se met à frapper plus fort et à cogner plus dur. Aujourd'hui il a fait particulièrement chaud, et je craignais que ma lumière n'en souffre. Il n'en fut rien, bien au contraire ; nous avons profité de la chaleur estivale pour faire une promenade et passer la plus grande partie de la journée dehors. Et pour l'occasion, je me suis souvenu de mes anciens cours de dessin...

« J'ai choisi quelques tubes,
Deux ou trois pinceaux :
Aujourd'hui je peins le tableau.

Terminées, les études,
Aller au boulot :
C'est parti, j'attaque le tableau. »⁹

J'ai réussi à croquer en quelques aquarelles le berceau, ma femme et ma lumière, confortablement installées à l'ombre d'un grand chêne d'un jardin voisin. Le tableau trône à présent dans notre grand salon, au-dessus de la cheminée, entre deux belles photos de ma tendre. Il ne la quittera plus, je le promets. Je le léguerai à ma lumineuse, en souvenir de ce premier jour de Juin.

[*Note du transcripateur* : Ici se trouve une reproduction rapide du tableau.]

5 Juin

Dans à peine six jours, Leuconoé aura tout juste un mois. Un mois ! Un mois déjà que la maison est plus lumineuse, plus belle, plus joyeuse. Un mois ! Un mois ! Ma belle-fille ne pourra hélas pas encore sortir, qu'importe, nous irons pour l'occasion tous trois avec elle. Nous avons prévenu l'hôpital aujourd'hui, pour que rien ne nous empêche de fêter cet évènement comme il se doit, comme par exemple un examen mal placé ou une visite qui l'accaparerait toute une journée. Ils nous ont assurés que rien ne s'opposerait à nous. La mère semble du reste avoir repris quelques forces, et nous avons pu lui parler quelques minutes au téléphone. Elle est très fatiguée, mais la pensée de revoir bientôt son enfant lui donne, je crois, du courage et de la force. Elle souhaite ardemment guérir, et qui ne la comprendrait pas ? Une mère privée de son enfant devient plus forte qu'un tigre rageur, et le dépasse encore en hargne et en agilité.

Nous avons prévu quelques amusements, ballons et gâteaux, ainsi que de la musique. Et bien sûr Leuconoé goûtera même pour la première fois, mais c'est une surprise, un petit gâteau parfumé à la rose que j'ai spécialement préparé pour elle... j'espère qu'elle aimera.

6 Juin

Il est minuit et je viens de me réveiller en sursaut. J'ai fait un cauchemar horrible, et sa vision nette obstrue encore mon regard. Je dois le graver sur le papier dans l'espoir de le faire disparaître.

Je marchais dans une plaine désolée, battue par les vents et les pluies. Devant moi, la mort, derrière, la mort, sur les côtés, la mort. Il n'y avait pas de lumière ni d'espoir. Brusquement le sol s'est ouvert sous moi, et je suis tombé. Je fermais les yeux, mais je voyais encore une lumière rouge aveuglante qui me faisait mal. Je me protégeais comme je le pouvais de mes mains, mais tout mon corps pesait une tonne et j'avais du mal à ne soulever ne serait-ce qu'un doigt. Dans ma chute, j'ai vu des visages connus et reconnus, mais ils étaient tous nimbés de souffrance et tous pleuraient. Certains ne bougeaient plus, comme morts ; ils ne mourraient cependant pas tous, mais tous étaient

frappés d'une grande peine et d'un grand malheur. Je ne sais l'expliquer encore, mais je savais dans mon rêve que c'était de ma faute, comme si ma seule présence était la cause de ces grands malheurs. Un visage plus grand que les autres m'apparut, et je l'ai reconnu : c'était le Jabberwock, tel qu'imaginé par John Tenniel. Entre mille autres je le reconnaîtrai, sa longue queue et son gilet. J'avais alors l'épée légendaire en main et je frappais, mais en vain, il restait inaccessible. Puis ma main piquait étrangement, et je n'étais plus face au Jabberwock mais à Leuconoé, mais je la voyais adulte, à vingt ou trente ans et je tenais une rose noire avec force. Le sang coulait dans ma main et le long de mon bras, et coloriait le sol de rouge. Je l'ai vu alors progressivement grimper le long des jambes de ma lumière, elle se recouvrait entièrement de mon sang mais ne bougeait pas et restait stoïque, calme, avec un sourire triste. Quand elle a été entièrement rouge, de la même façon, le sang s'en alla de lui-même, et au fur et à mesure la peau de ma lumière est devenu de plus en plus pâle, de plus en plus blanc... mais ses cheveux blonds platine sont devenus noirs, noirs, noirs, si noirs que dans les ténèbres où nous nous trouvions, je ne pouvais qu'à grand peine discerner le contour de sa coupe. Elle m'a tendu une main comme pour me demander de l'aide, et je lui ai tendu la rose. Elle l'a saisie, et ça a été comme si je lui avais tendu un chardon ardent. Elle a retiré sa main brusquement, et a disparu en se fendillant comme un miroir brisé. Je suis tombé à genoux, et j'ai pleuré encore et encore. Et quand j'ai hurlé de rage, je me suis alors réveillé.

J'ignore comment interpréter ce rêve, si sens caché il y avait. Je viens d'aller voir ma petite fille, au cas où, mais elle dort paisiblement, serrant sa peluche-éléphant comme si sa vie en dépendait. J'ai effleuré ses boucles d'or, et je suis revenu ici pour écrire. Je ne pourrai pas trouver le sommeil, je pense, je suis bien trop perturbé. Serait-ce les préparatifs pour son anniversaire qui m'inquiètent ? Cela ne peut être que cela. Mais de mémoire, c'est bel et bien la première fois que je fais un cauchemar aussi inquiétant et aussi perturbant. Je me fais vieux... ma femme m'avait déjà parlé de fermer boutique, je pense que je vais suivre son conseil. Je m'en occuperai pour que tout soit fini d'ici l'été. Je pourrai alors pleinement me consacrer à la lecture, et aux roses.

7 Juin

J'ai profité de la journée pour faire l'inventaire de ma bibliothèque. Cela faisait longtemps que je n'avais pas fait les comptes. Je tenais pourtant au-

paravant une liste stricte, au fur et à mesure de mes acquisitions, mais je n'ai pas pu me restreindre à ce principe pourtant élémentaire avec le temps. Il suffit d'oublier un jour, et le lendemain, tandis qu'un autre livre vient échoir dans son étagère on oublie encore, et ainsi de suite. Combien pourtant je peux aimer les listes, les classements et la taxinomie ! Ou plutôt, combien j'aimais ça. Je me suis rendu compte que progressivement, je préfère ne plus faire de liste régulière, pour ne pas être oppressé par ce système. Et certes, faire une liste ponctuelle à un moment donné me réclame plus d'attention, mais la gratification en est d'autant plus grande, et le résultat meilleur. Cela m'aura pris tout le matin, et une partie de l'après-midi. Je n'ai même pas pris le temps de manger à midi, ma femme, ne voulant pas me déranger, a apporté un peu de pain et fromage mais je n'y ai même pas touché. Au fur et à mesure que j'explorais les étagères, je passais en revue toute une vie consacrée à la lecture et aux auteurs... Hugo bien sûr, situé tout en haut, puis Michelet et Alphonse Allais comme assesseurs. Les deux rangées suivantes sont consacrées aux seizième et dix-septième siècles, uniquement français, la Fontaine et Pascal, Molière, Racine, Corneille, Laclos, Rousseau, Diderot, Voltaire, Crébillon et tant d'autres. Puis la Pléiade, et les auteurs contemporains. Sur les côtés, toute la littérature étrangère : Dostoïevski, Tolstoï, Goethe, Moravia, Schnitzler, Spinoza, Kant, Nietzsche, Hobbes, mais aussi Lewis Carroll, Agatha Christie, Cervantès, Dante, Giono, Manguel, Borgès, Genette, Shakespeare... je pourrais en citer encore tant et tant, tant j'en ai lus et tant j'en lis encore. Je les connais tous par cœur ; j'ai la mémoire des lettres, et je peux sans souci citer de mémoire des passages entiers, ou bien résumer des intrigues ou présenter un ouvrage ou un auteur sans mal. Ma soif de lecture dépasse celle, pourtant mythique, de Dorian Gray, et je possède un complexe de Prométhée prodigieux et incroyable qui me pousse à découvrir encore plus, à lire encore plus. Ma passion de lecture est d'autant plus forte qu'elle m'a prise très jeune, j'ai appris à lire avant d'apprendre à parler, et encore aujourd'hui mes paroles sont toutes empruntées des formules et des styles des auteurs que j'affectionne. Je vois le mot avant de le dire, et je suis plus sensible à la mélodie de la syntaxe qu'à celle des instruments. Une description écrite me parle plus qu'une photo, aussi sensible et juste soit-elle, et la plume me paraît bien plus belle que tout pinceau ou toute caméra. Je consacre véritablement une grande partie de ma vie à cette activité, combien d'yeux n'ai-je usés sur ces pages immortelles ! Combien d'heures n'ai-je pas passées au pays imaginaire¹⁰ ou bien en Poldavie¹¹ ! D'innombrables sans doute, un chiffre trop grand dont la seule évocation serait d'un absurde à faire

pâlir Beckett. Je ne peux imaginer ma vie sans faire référence régulièrement aux livres que j'ai lus : j'ai séduit Isabelle en lui récitant quelques vers du Cid, je l'invitai au mariage sur un ton qui n'était pas sans rappeler Umberto Eco. Quand mon fils est né, j'ai immédiatement eu un grand poème de Rudyard Kipling¹² en tête. Quand il fit ses premiers pas, je lui parlai d'albatros et de fleurs du mal¹³. Quand il s'est marié, j'ai récité mes vœux de bonheur en songeant au mariage de Figaro-ci, Figaro-là.

Un livre est comme une clé, ce sont les clés du paradis, et je cogne à trois reprises à son entrée quand je me plonge dans ce stupre de bibliothèque¹⁴ ; Saint-Pierre lui-même ne tient-il pas un pieux registre, et ne possède-t-il pas, comble de symboles, la clé des portes du paradis ? Il n'est pour moi qu'une seule clé, unique, un seul moyen d'entrée en paradis et c'est le Livre. Le Livre, tout lecteur devient démarcheur au paradis le temps d'une lecture. En cela il est consacré, et en cela il est magnifique. L'auteur n'est qu'un faire-valoir dans le processus, malgré tout le génie qu'il peut y consacrer. À mon sens, un auteur, un bon auteur est nécessairement un lecteur torride. Il serait d'ailleurs idiot de vouloir dépareiller les exercices de l'écriture et de la lecture ! J'aurai aimé être publié, être un auteur connu et reconnu mais hélas, je n'ai ni le talent ni la force nécessaires. Alors je me cantonne, je me consacre exclusivement à la seule lecture. J'espère que ma lumière sera elle aussi passionnée par ce vice, et que comme Kafka, elle haïra tout ce qui n'est pas de près ou de loin affilié au bel Art.

10 Juin

Demain, c'est demain que ma petite lumière aura un mois ! Un mois déjà que nous l'élevons comme notre propre enfant, que nous veillons sur elle continuellement. S'est-elle aperçue combien délicate est notre situation, et fait-elle des efforts en conséquence ? Jamais elle ne pleure ni ne fait la capricieuse, elle est toujours souriante et aimable. Elle dort d'un sommeil de plomb, signale ses besoins en chantonnant ou en faisant un babil étrange qui pourrait rappeler, j'ai presque honte de le dire, le ronronnement d'un félin. Mais pas d'un félin à la papa, d'un chat paresseux qui se laisse vivre. Plus un tigre sauvage, fier mais sage, qui demeure parce qu'il se plaît de rester à nos côtés. Je l'imagine quand elle sera grande... quelle beauté sphynxique n'aura-t-elle pas ! Mais il est déjà tard et je dois dormir... demain sera une rude journée, et je ne veux pas fermer les yeux ne serait-ce qu'une seconde pour ne rien rater.

12 Juin

Ma lumière a aujourd'hui un mois et un jour. Comme convenu hier, nous sommes allés à l'hôpital tous les trois pour voir sa mère. Elle est encore très fatiguée, ses yeux sont lourds et ses cernes creusés. Mais elle résiste et les premiers résultats sont, d'après les médecins, prometteurs. Elle est devenue si pâle que son teint d'ivoire jaune est maintenant presque totalement blanchi, et ses yeux ne sont plus aussi bridés. J'espère qu'elle se battra pour sortir de là. Nous sommes venus le matin à dix heures, et nous sommes restés jusqu'aux dix-sept heures, à ne rien faire d'autre que parler, nous raconter notre mois successif, manger du gâteau et écouter de la tendre musique. Isabelle avait apporté quelques quarante-cinq tours de Léo Ferré, moi j'ai enfin pu étrenner un CD acheté il y a de cela deux ans, un CD de Jacques Brel d'une douceur infinie... Leuconoé a applaudi des mains, ou tenta-t-elle d'applaudir ? lorsque le morceau « Rosa » défila lentement dans la chambre. Elle a du reste adoré le petit gâteau de pétales de roses que j'avais spécialement amené pour l'occasion, et ces heureux présages nous ont tous trois rassurés sur l'affinité que ma lumière a avec cette fleur si belle et si sensuelle. Quelques photos ont été prises de cette magnifique journée, preuves éternelles du bonheur passé tous trois.

[*Note du transcripteur* : Ici se trouvent quatre photos, une de ma grand-mère en train de parler à ma mère, une de ma mère me portant dans ses bras et deux autres de moi, respectivement dans mon berceau en train de dormir et dans les bras de mon grand-père.]

15 Juin

Dans une semaine, six jours, c'est l'été. L'été, le bel été, enfin ! Nous hésitons à partir, comme chaque année, en Espagne pour prendre des bains de soleil. Nous nous sentons coupables de laisser ainsi notre bru si loin de nous, mais nous lui avons parlé lors de l'anniversaire de ma lumière et elle ne voit toutefois pas d'inconvénients à nous laisser partir. Nous avons alors décidé de quitter un peu Poitiers pour nous diriger vers un charmant village non loin, Maisonneuve, en pleine campagne. On nous a dit que les environs étaient magnifiques, et que l'on pouvait louer pour deux mois une petite maison avec un immense jardin ; ses propriétaires se trouvent bien trop loin, dans le Sud

pour pouvoir y habiter et de fait, la louent régulièrement pendant l'été. Un proche ami l'est également du père de la propriétaire, et il nous a assuré faire tout ce qu'il pouvait pour mener notre projet à bien. Ah ! Qu'il nous tarde de faire goûter les joies de la campagne à ma petite-fille ! Et comme cela, nous ne serons pas trop loin de la ville et de sa mère, ce qui convient parfaitement. Isabelle par contre, m'a imposé une terrible condition... puisqu'elle désire que je me repose, je me dois de ne pas emporter de quoi écrire le temps du séjour. Je me demande que faire encore.

21 Juin

Journée fructueuse, et longue. Des huit heures jusqu'à ce soir, ce ne fut qu'une série d'évènements certes banals, mais qui ont réussi à eux seuls à faire s'enfuir le temps comme l'eau d'un robinet que l'on aurait laissé trop largement ouvert. Toute la semaine j'aurai rempli l'ensemble des contraintes administratives nécessaires à la fermeture de mon cher magasin d'une part, et j'aurai tout arrangé pour notre départ demain. Ceci est donc le dernier message que j'écrirai dans ce journal avant notre retour, nous pensons, fin Août.

Je ne reverrai donc plus mon magasin, je suis officiellement retraité. J'ai trouvé preneur en une femme très bien, qui veut le reprendre pour en faire une autre boutique de fleurs. Je n'aurai pas accepté d'autres possibilités, je pense, donc cela va très bien. « Au plaisir d'Eros » a donc vendu hier sa dernière fleur en veille de l'été, il s'agissait d'une rose blanche comme à son ouverture. Que n'aurais-je passé des journées, parfois, au début de mon commerce, des nuits entières dans mon magasin, préparant compositions sur compositions, lisant souvent, écrivant le cas échéant. Rapidement, j'ai su être aimable et gérer mon affaire du mieux possible, et cela a porté ses fruits. Comme des graines que je plantais régulièrement et qui ont depuis lors donné de charmantes fleurs, j'ai travaillé toute ma jeunesse pour assurer un avenir confortable à ma femme et à mon fils, à mon tendre fils disparu. Plus qu'un lieu de travail, c'était bel et bien une annexe de la maison, c'était une seconde maison. Et je m'y sentais autant chez moi que dans mon foyer, sans compromis ni gêne. Les passants entraient et venaient, parlaient avec moi et repartaient, parfois avec une simple fleur, parfois avec un grand bouquet, parfois avec rien mais ravis d'avoir pendant quelques instants, quelques minutes échappé à l'atmosphère pesante et oppressante de la ville. Il faisait toujours bon dans

ma serre : mes fleurs, comme moi, ne supportaient ni la chaleur, ni la sècheresse, si bien que même en pleine canicule il faisait toujours bon d'entrer parmi mes roses ; et il y avait toujours un charmant parfum, ainsi qu'une douce musique que je faisais diffuser à petites touches, si bien que tous les sens étaient en éveil quand on venait. Beaucoup m'ont avoué n'entrer dans mon magasin que pour s'y reposer, et je m'en voyais flatté ; ils me disaient en effet que passé le seuil, c'était comme si l'on pénétrait dans un jardin aux ruisseaux clapotants, aux chants d'oiseaux clairs et bien sûr aux massifs de fleurs aux couleurs immenses. Moi-même souvent, plongé en contemplation ou en repos, je ne savais plus où je me trouvais, et il me fallait faire preuve d'une grande force d'esprit pour me rappeler la nature réelle de ces murs. Je n'aurai jamais cru devoir le fermer un jour, je pensais sincèrement finir mes vieux jours là, au milieu des tulipes et des géraniums mais je me suis trompé. Pour le mieux ? Certes, à présent, je pourrai me consacrer sans ennuis à mes livres, à mon jardin personnel et bien sûr à ma lumière et à ma femme, et j'aurai suffisamment à faire sans m'embêter d'un commerce en plus, mais je comprends la rage et la peur qu'ont beaucoup de retraités, parfois contraints d'arrêter de travailler. C'est ôter à l'Homme un but qu'il s'était lui-même fixé, au-delà des sentiers de la destinée. Un travailleur, et surtout le travailleur de la terre et du fer est un sage béat, qui ne forme plus qu'un avec un grand tout. Ôtez-le de ce grand tout, et il devra à nouveau batailler pour reprendre sa place. Tandis que la retraite est supposée être un signal de fin de vie, c'est au contraire une renaissance, dans mon cas la seconde après la venue au monde de Leuconoé. Parviendrais-je malgré tout à revenir dans un monde que je juge, hélas, bien trop absurde ? Pourrais-je me reconstruire un quotidien parfait, sans tambours ni trompettes, juste ce qu'il faut pour m'y sentir bien ? Je ne suis pas seul, et j'espère ne jamais l'être : je ne le supporterai pas.

Allons, ma femme m'appelle ; j'écrirai à nouveau dans deux mois.

23 Août

Mes deux premiers mois, mon premier été de retraité s'est écoulé et il a été si magnifique que ce n'est pas de Poitiers que j'écris ce message, mais bel et bien de Maisonneuve, le hameau où nous avons passé la saison estivale. Séduits, ma femme et moi, par la maison que nous avons louée, nous avons décidé, à grands renforts d'arguments et de convictions de la racheter à la famille qui en était jusqu'alors propriétaire. Ce n'a pas été chose facile : les

murs étaient anciens et, bien qu'elle ne fût pas un héritage familial, présents dans leur famille depuis des temps immémoriaux, ils avaient dû batailler dur eux aussi pour l'acheter aux premiers propriétaires. Mais notre présentation, notre tenue et notre bonne réputation de la ville nous ont aidés à convaincre et enfin nous avons déménagé début Août.

Le terrain est immense ; je n'ai pas calculé la superficie, on me l'a dit mais je ne suis que peu enclin aux chiffres en général. Ce que je sais, c'est que l'herbe est verte et grasse, et elle l'est restée sans entretien régulier ce qui est un violent tour de force et une preuve de la qualité de la terre. Une grange, plusieurs garages, ce qui reste d'un poulailler et un coin de terre labourable pour faire un potager composent le reste des bâtisses du jardin, hors maison. Les propriétaires avaient planté quelques arbres fruitiers, pêcher, cerisier, poirier qui eux ont hélas souffert du manque de soin mais que l'on peut redorer je pense. Surtout, un arbre plus vieux et plus grand que les autres, autour duquel on a construit la propriété est gardien de ce clos. Il s'agit d'un vénérable amandier, et c'est sans doute le plus bel amandier du quartier... et pour la bouche gourmande des filles du monde entier, on fait pousser des amandes, le beau, le joli métier¹⁵. Son tronc est gris et recouvert de champignons, ses branches épaisses coupées plusieurs fois. Il n'est pas mort pourtant, de nouvelles brindilles vertes surgissent ça et là, et on peut même cueillir d'exquises amandes, plus exquis que je ne l'aurais cru. La maison, en comparaison, paraît bien vieille et abîmée... de nombreux travaux restent à faire. Elle est de plain pied, en grande majorité. On peut rentrer soit par la cuisine, qui a été, avec la salle de bains, une des pièces les mieux rénovées, soit par le salon où il reste encore à refaire le papier peint et à poser un carrelage contemporain sur les dalles de pierre froide qui le composent. Une chambre très large, qui a été autrefois un ancien salon, est à refaire entièrement : parquet fêlé et murs sales. Un couloir enfin auquel on accède par la cuisine permet d'accéder à la salle de bains et aux sanitaires, un rien froids tous les deux, et à un escalier menant à un grenier. On voulait y faire des chambres, deux, pour les deux enfants, mais nous nous passerons, je pense, de cette prescription.

Le seul regret que j'ai eu, et ce pour quoi j'ai hésité longuement avant de proposer avec Isabelle le rachat, vient de l'humidité de la maison. « Une éponge » pour reprendre leurs propres termes, et force est de constater que cela est très déplaisant. Je m'inquiète beaucoup pour Leuconoé, supportera-t-elle une atmosphère ainsi, elle qui a jusqu'alors été habituée à un chaud sec ?

Nous allons commencer par assainir cet ennui avant de progressivement faire des travaux où cela sera nécessaire. Le prix demandé était du reste correct, ni trop élevé, ni trop bas pour ne pas croire à une quelconque supercherie. Mais les parents des propriétaires, restés dans le Sud, sont pratiquement nos voisins et ils nous ont assurés que l'on pouvait, sans souci aucun, s'adresser à eux en cas de moindre problème. Nous ne les connaissons que depuis quelques mois à peine, mais nous avons vu en eux une gentillesse et une bonté qui ne sauraient, je pense, tromper. Nous verrons ce qu'il en sera dans une année, mais je reste confiant.

Après avoir donc passé la fin du mois de Juin ainsi que le mois de Juillet en tant que simple locataire, nous promenant longuement dans les environs somptueux, les champs et les bosquets sauvages, nous avons passé le mois d'Août à déménager. Tout d'abord ma bibliothèque, sans conteste la masse la plus importante... que n'aurais-je eu du flair d'en faire l'inventaire avant de partir ! Comme si je me doutais que cela me serait rapidement utile. Le reste a pu se faire sans ennui ; j'ai loué un petit van pour transporter nos meubles et éviter de faire appel aux services, certes pratiques mais coûteux, des déménageurs, et en deux journées à peine tout avait été transporté. La superficie des deux maisons est similaire dira-t-on, un peu plus grande pour notre nouvelle demeure, mais rien de remarquable, et nous n'avons eu aucun ennui pour tout loger. À l'heure où j'écris, tous les cartons sont défaits, et tout a été installé. Nous avons encore un peu d'appréhension, nous découvrons encore notre environnement, mais je pense que l'on pourra sans mal s'habituer compte tenu du caractère accueillant et vivifiant, ensoleillé du domaine. Le village ne comporte qu'un petit commerce, faisant poste, tabac, marchand de journaux et épicerie, tout ce qu'il nous faut. L'absence de bibliothèque et de librairie me pèse, mais je vais pallier cet ennui en faisant un investissement auquel je me refusais jusqu'à présent mais qui s'avère primordial : un minitel. On m'a assuré que j'y trouverai des livres d'occasion, me permettant à moindre prix et comme j'en avais l'habitude de trouver quelques œuvres inédites. Gageons que cela ne sera pas un attrape-nigaud, et que je pourrai résilier tout abonnement si je ne trouve pas mon bonheur.

(Je suis revenu après avoir dîné)

L'isolement est une chose qui nous fait pourtant peur, ma femme et moi. Ma lumière nous éclaire, mais elle est encore trop jeune pour comprendre nos

inquiétudes. Retraité et à présent en campagne, je me sens véritablement exclu, à l'écart d'un monde qui m'aura rejeté, recraché comme une bouchée amère. J'aurai passé des dizaines d'années à travailler, à mettre à profit tous mes talents pour le bien de la communauté. J'ai donné des cours, remplacé des professeurs, aidé au conseil municipal, organisé des fêtes et des festivals, tout en honorant ma femme et tenant ma boutique. Que reste-t-il à présent de tout ça ? Des souvenirs, qui disparaîtront avec ceux qui les portent. J'enrage de n'avoir eu le courage, étant jeune, de n'avoir publié d'œuvres immortelles, mes maîtres m'avaient pourtant encouragé à poursuivre dans cette voie. Mais je restais, et dois rester encore qu'un grand lecteur, un contemplateur devant l'éternel, incapable d'agir. Mais pourtant, ce rêve me caresse... en écrivant ce journal, je ne fais que donner libre cours à des poussées lyriques qui sommeillent en moi et qui n'attendent qu'une heure pour exploser. Il me faudrait trouver un sujet confortable... quelque chose où je pourrai laisser libre cours à tout mon bonheur. Peut-être que si j'écrivais pour Leuconoé, je pourrais avoir autant d'inspiration que nécessaire, plus même. Je vais y réfléchir sérieusement.

31 Août

J'ai réfléchi toute la semaine, et mon choix est arrêté : je vais me lancer dans l'écriture. Isabelle va m'aider dans cette voie, m'a-t-elle promis : convaincu de mon futur succès, elle s'engage à corriger le moindre de mes manuscrits, à la recherche de la moindre faute d'orthographe, de grammaire, de syntaxe d'une manière compulsive presque, mais qui lui permettra à son tour d'oublier les affres de la retraite qui la tient en joug depuis bien plus longtemps que moi. J'ai réfléchi à ce que je pourrai écrire, et je pense commencer une nouvelle qui aura pour héroïne ma tendre lumière, ses aventures quand elle sera plus grande. J'ose espérer qu'elle lira ces notes, et qu'elle verra alors si mes prophéties se sont réalisées. Je vise l'édition, je l'écris haut et fort : pour cela, il me faut travailler, retoucher chaque texte avec une minutie maniaque et scrupuleuse.

J'ai déjà un titre : « Sous le signe de la rose »... J'hésite encore en ce qui concerne la voie choisie pour raconter l'histoire. Mettons déjà les éléments que je connais de source sûre :

– L'histoire se déroulera quand elle aura une dizaine d'années, ni plus, ni moins, en classe de CM1. Pourquoi spécialement cette classe ? Parce que

j'en garde un souvenir ému, avec un maître certes dur mais juste, qui m'aura inculqué avec une prodigieuse finesse les joies de l'arithmétique mais surtout de la calligraphie, et je lui dois l'écriture qui est maintenant mienne et qui, je rougis de honte en y repensant, lui emprunte beaucoup autant en lignes qu'en courbes. L'histoire se déroulera donc quand elle sera au CM1. Cela sera l'histoire de son premier véritable amour, avec un jeune garçon au nom que je n'ai pas encore pleinement choisi (Mathieu ? Jean ? Luc ? Jérôme ?), et tous les ennuis qui en résultent ;

– L'œuvre se voulant autobiographique « par anticipation » je la ferai vivre qu'avec sa seule mère, sortie d'une longue maladie et encore un peu faible, mais forte et travailleuse. Ses grands-parents, et son grand-père qu'elle aime par-dessus tout lui rendent souvent visite et elle se sent proche d'eux comme si c'étaient un autre père et une autre mère ;

– L'école sera à Poitiers bien entendu ; mais elle aimera plus la campagne que la ville, qu'elle trouve grise et bruyante. Cela sera l'occasion de décrire les environs bucoliques de la campagne ;

– Ses amis s'appelleront Philippe, Charles et Renan pour les garçons, Stéphanie, Élodie et Lucille pour les filles. Ils seront toujours présents, et apparaîtront comme les plus grands amis qu'elle n'a jamais eus, et n'aura jamais plus ;

– Sa maîtresse s'appellera Madame Isabelle, blonde comme les prés et douce comme l'automne ;

– Ses cheveux à elle auront par contre légèrement noirci, elle sera d'un brun clair entre hiver et printemps, et adorera s'habiller en blanc ;

– L'histoire se terminera par son premier baiser d'amour... sur la joue, je ne souffrirai pas que, si jeune un garçon ne l'embrasse autrement.

Je sais déjà comment je vais commencer...

« Leuconoé a dix ans, et adore les cerises. »

Je trouve la phrase musicale au combien, et cela me rappelle étrangement Apollinaire, sans que je ne puisse tout à fait l'expliquer, alors que je ne me souviens pas n'avoir jamais lu ces vers dans les poèmes de ce grand auteur... peut-être par association d'idées ? C'est fort probable.¹⁶

« Elle aime sa mère, mais son père absent lui manque terriblement. Sa parente lui a dit qu'il était parti faire un grand voyage, qu'il l'aimait mais

qu'il n'était pas sûr qu'il revienne. Chaque jour, Leuconoé écrit une lettre ou fait un dessin pour son père, et le donne à sa mère. Celle-ci, le cœur en larmes, les lit et les range précautionneusement dans une armoire, sans oser lui dire la triste vérité. »

Ma lumière acceptera-t-elle l'absence de son père, mon fils ? En voyant les pères des autres enfants, et de ses amis, ne se posera-t-elle pas d'étranges questions ? Je ne sais comment elle va réagir. J'ai profondément regretté, et je regrette encore de n'avoir pas connu mes parents, et de n'en avoir aucun souvenir, comme si j'avais surgi de terre. Quand j'étais petit, souvent j'essayais de me les imaginer ; je mettais mes yeux sur le visage de celle que j'aurais appelée mère et je dessinais un visage rond et fin à la fois, et des boucles noires autour. Je mettais ma bouche sur le visage de celui que j'aurais appelé père et je dessinais un visage carré, et de courts cheveux blonds. Parfois, en rêve, je voyais des êtres infiniment doux qui ne m'inspiraient ni peur, ni crainte. Peut-être était-ce des visions perdues, des souvenirs effacés de ce qu'ont été mes parents. Aujourd'hui, je n'y songe plus, comme si tout ceci avait été finalement bien naturel. Je n'aurai jamais fait de crises étant jeune à ce sujet, comme certains pleurent pendant l'adolescence leur famille disparue ou absente, et je retenais mes larmes lorsque leur disparition m'était trop lourde. Jamais je n'ai posé de questions à leur sujet, et jamais je n'en ai voulu au monde de me les avoir enlevés. Je n'ai fait qu'avancer doucement sans m'interroger, toujours regardant l'avenir. Que pouvais-je faire d'autre ? Désespérance ou désespoir, il nous reste à être étonné¹⁷. J'espère être là si ma lumière se pose des questions, et j'espère surtout pouvoir la rassurer.

1^{er} Septembre

Mon histoire commencera à la rentrée du CM1, je me suis décidé hier soir, après avoir resongé à ma petite enfance. Le garçon dont elle sera amoureuse, et qui s'appellera Mathieu, sera nouveau venu à Poitiers. Ils seront d'abord amis, et au fur et à mesure du temps passé ensemble, ils s'aimeront comme les enfants peuvent s'aimer. Ils mangeront des cerises tout le mois de Septembre, aussi souvent que leur permettront les contraintes du calendrier scolaire. Mathieu sera fort en classe, Leuconoé aussi, et ils ne passeront que peu de temps à apprendre les poésies et les règles d'orthographe ce qui leur laissera tout le loisir de faire connaissance. Mathieu n'aura lui aussi que sa seule mère, ses parents ayant divorcé l'année dernière, ce qui explique son déménagement.

Étant jeune, sa mère vivait effectivement à Poitiers, et elle va retrouver parents et amis trop longtemps délaissés. Il n'avait pas beaucoup d'amis où ils étaient, dans le Sud (Castelnaudary, Carcassonne, voire Perpignan) et donc le déménagement s'est fait sans larmes ni peines. Au contraire, il avait l'impression d'un nouveau départ : Leuconoé le fera renaître, comme elle m'aura fait renaître. Il sera un peu enrobé, portera des lunettes aux contours bleus pour corriger sa myopie. Il sera asthmatique, d'un niveau assez gênant qui l'empêche de pratiquer une activité physique soutenue. C'est ce grief qui est à l'origine de l'exclusion dont il a toujours été victime et le sera encore. Des amis de Leuconoé, aucun n'aimera ce jeune garçon qui sait si bien s'attirer ses bonnes grâces sans que l'on ne puisse expliquer pourquoi. Elle devra alors choisir entre le garçon et ses amis... j'ignore encore le choix qu'elle fera. Je ne peux penser davantage sans résoudre cet ennui.

[*Note du transcripteur* : ici se trouve un portrait de ce que serait le personnage de Mathieu.]

3 Septembre

Ma femme est partisane du choix amoureux. Elle trouve cela meilleur, plus beau bien sûr, mais également bien plus logique compte tenu de la situation décrite, et du caractère de la protagoniste. Elle l'imagine intelligente, mais pleine de bonté et de compassion. Elle va vouloir selon elle satisfaire le plus grand des plaisirs et non privilégier le nombre : elle se tourne vers la qualité et non la quantité. Et puisque la compagnie de Mathieu lui donne un plaisir différent, mais incomparable en intensité que les amitiés qu'elle possède, elle préférera Mathieu. J'avais prévu d'arrêter mon écriture à cette étape, où enfin elle a fait le choix. Mais je m'aperçois qu'il est bien plus logique de raconter alors, quand bien même ce ne serait qu'un épilogue, les conséquences de ce choix. Si Leuconoé choisit Mathieu, est-ce que ses amis le resteront ? Ou bien la banniront-ils de leur cercle ? Cela serait cruel, mais les enfants, Isabelle ne m'a pas contredit quand je le lui ai dit, sont cruels. Peuvent-ils comprendre les pendants de ce choix ? Ils n'ont bien sûr aucune connaissance de l'amour, et ne savent même pas qu'il existe ailleurs que dans les livres. À l'inverse, privilégier les amis de Mathieu amènerait à rendre ce dernier fort triste et, se sentant déjà fortement rejeté de par ses handicaps, cela pourrait le faire plonger davantage dans la détresse. La fin serait alors pessimiste, les deux fins seraient pessimistes, mais la première serait bien plus

lumineuse et me plaît davantage. Que faire, que faire... écouter ma femme, ou bien suivre mon envie ?

Leuconoé, détiens-tu la réponse ?

4 Septembre

[*Note du transcripteur* : à cette date ne figure qu'un large dessin d'une enfant tenant une rose en main ; il peut s'agir de Leuconoé, mais ses cheveux sont noirs, bien plus sombres que ceux décrits dans la journée du 31 Août.]

17 Septembre

J'ai passé les dix derniers jours à écrire, à griffonner, à essayer de trouver quel épilogue serait le plus intelligent pour conclure mon texte, en vain. Je ne peux commencer à écrire pourtant sans avoir trouvé comment tout se termine : cette obsession me plonge dans l'angoisse de la feuille blanche, qui a déjà tant fait de victimes avant moi. Pourrais-je seulement comprendre pourquoi je suis ainsi immobilisé ? Un choix pourtant suffirait. Mais ce choix est très important, trop important pour que je le prenne à la légère. Depuis que j'ai songé à écrire, je fais face à une profonde interrogation qui m'empêche de voir le vrai du faux. Impossible pour moi de changer d'histoire, de héros ou de personnages : ce sont des éléments que je ne veux en aucune manière modifier. Isabelle m'a conseillé d'avancer la fin du roman, et de le faire se terminer tandis que le choix n'a pas été pris, par exemple avec Leuconoé attendant devant la porte de la maison de Mathieu. Ainsi l'histoire se finirait-elle, et libre au lecteur par la suite de comprendre le choix qu'elle a fait. Cette position hybride ne me satisfait décidément pas, au contraire, je la trouve pire que n'importe quelle autre solution. J'ai fouillé dans ma mémoire afin de m'inspirer des auteurs, mais maintenant mon regard critique m'empêche de décider si leur choix est bon, au contraire : j'ai fustigé malgré moi Borgès après une de ces nouvelles. Moi, pauvre hère, j'ai été assez orgueilleux pour, en un mouvement d'épaule, renier le talent inaccessible d'un penseur comme Borgès ! Je me sens honteux de cette réaction primaire... cette histoire m'obsède. N'y pensons plus, et dormons, la solution se présentera d'elle-même.

21 Septembre

La Saint-Matthieu a été fructueuse. Il y a de cela deux jours, on m'a contacté pour faire une intervention dans un collège sur la botanique et la littérature, et les liens que l'on pouvait trouver entre eux. Les sujets m'intéressaient bien sûr, et je pense avoir réussi à intéresser les élèves à ces deux arts que l'on ne rapproche que trop rarement. J'ai commencé par faire un historique rapide des deux matières, les dates importantes, les noms à retenir, et j'ai ensuite comparé les envolées. Les romantiques, ai-je dit, auraient eu bien moins de matière et d'inspiration sans observer la nature, tout auteur d'ailleurs. La réalité la plus belle se trouve dans les haies des chemins et non dans les imaginations gangréneuses. J'ai su faire un parallèle intéressant également entre le classement des plantes et des fleurs et celui des genres, et j'ai cité de grands hommes qui ont su avec talent maîtriser les deux sans mal. Rousseau me vint immédiatement à l'esprit. Son nom leur était jusqu'alors inconnu, et je me faisais une joie de parler d'un de mes auteurs favoris pendant plus d'une heure. Tour à tour, je citais ses essais avant-gardistes et ses songes philosophiques, j'encensais l'honnêteté et la profondeur de ses autobiographies, je le prenais en exemple pour ses écrits de fiction, notamment *La nouvelle Héloïse* qui est un de mes préférés. Quand j'étais jeune, je voulais être un nouveau Rousseau je pense, ainsi qu'un nouvel Hugo, un nouveau Camus, un second Zola... mais plus je grandissais, plus je m'apercevais que ce n'était que des rêves d'enfants sans fondement. Aujourd'hui, je pense me fourvoyer. Comment pourrais-je avoir assez de talent, ou le génie pour écrire à mon tour et espérer être lu ? C'est impensable. Preuve s'il en est la question qui m'a taraudé et me taraude encore, encore et encore. Un génie des lettres comme les auteurs que j'admire n'aurait pas hésité, et aurait su quoi faire, aurait su ce qui est le mieux. Ce journal lui-même est une preuve de mon idiotie et de mon égoïsme... je voulais le consacrer à ma lumière, et me voilà parlant surtout de moi. Je ne supporte plus cela.¹⁸

2. 1993

10 Mars

Trace, dessine, coupe. Des nez, des yeux, des bouches. Sommeil sans rêve, espérance déçue. Lumière éteinte; sombre et cruelle. Mort, recherche. Volonté de recherche. Regarde, pense. Trouve. Trouve. Trouve, creuse, coupe. La Rose.

La rose. La rose blanche. La blanche Rose. Sous le signe blanc de la rose noire. Rose rouge, rose rouge, rose rouge et rose noire. Le rouge et le noir. Parme, durée. Écriture rapide, pensée. Noir, noir, blanc, rouge, noir. Prêtez-moi la force, ô épée tourbillonnante, ô ancienne croix de guerre. Colline, soleil cou coupé. Rouge, rouge, rouge et vert. Vert, rose verte et rose rouge. Rose noire, rose noire, rose noire et rose rouge. Rose. Lumière, lumière éblouissante. Marche, marche, vole. Marche, vole encore. Seigneur, donne la force, Seigneur. Mémorial, mémoire, testament, mensonge. Mensonge.

Mensonge.

Mensonge.

Vivre, vivre encore, mourir, vivre à nouveau et tomber. Créature divine, créature mortelle. Jérusalem divine, Jérusalem terrestre. Mort, mort. MORT. Marche, lumière marche. Saute, court, s'éloigne. Marche et s'ennuie. Marche et détruit. Destruction, mort, lumière, lumière. Rose, rose, rouge, rouge.

[*Note du transcritteur* : ici se trouve le dessin d'un large temple rappelant le Panthéon de Paris.]

Cendres, cendres, mort, mort. Que restera-t-il? Génie, spadassin, rapière, mort. Mort. Disparition, oublie. M'oublieras-tu lumière de ma vie? Déjà tu t'éloignes. Déjà tu me détruis. Tu m'oublieras. Ne m'oublie pas. Je t'en conjure, ne m'oublie pas. Maladie, cri, secours. Cri, visions, cri, cris, cris, cauchemar. Cauchemars, cauchemar, rêves, rêves, lumières. M'oublieras-tu lumière? Cueille le jour, cueille. Respire, cueille, cueille, cueille, cueille, respire, cueille. Lumière, lumière.

Lumière.

Lumière.

Messages. Lumière.

Ne m'oublie pas.

Ne m'oublie pas.

Ne m'oublie pas.

Merci. Merci. Lumière, joie. Seigneur puissant, lumière. Mémoire, testament. Lumière.¹⁹

3. Année 1995

20 Décembre

Mon cœur fait son apprentissage : je suis aimé et j'aime, mais elle aime également un autre depuis fort longtemps, et son cœur s'interroge. Elle m'a dit avoir trouvé la solution, et que ses amours sont partagées : elle aime comme on peut aimer un amant son seul et son premier amour, et elle aime comme on peut aimer un frère son seul et son second amour. Je suis de celui-là : un amour confident, un amour premier, un amour à la frontière de l'amitié mais qui garde un pied meurtri en son sein. Donner de l'amitié à quelqu'un qui désire de l'amour, c'est donner du pain à quelqu'un qui a soif : c'est l'embrasser profondément sur la joue alors qu'il ne rêve que de poser une larme sur sa bouche. Se satisfait-il de cela ? Bien sûr, car c'est la seule manière de faire.

L'amour ne peut se concevoir que dans une optique mutuellement réciproque : et si tout est donné en un sens sans que cela ne le soit dans l'autre, cela signifie simplement que cet être ne pouvait nous convenir. Je l'ai rencontré l'été dernier, tandis que ma lumière souhaitait ardemment voir les cerisiers en fruit ; et tandis que nous baguenaudions silencieusement, elle, marchant comme elle le pouvait et moi lui tenant la main, la prenant dans mes bras de temps en temps quand elle était fatiguée, nous l'avons rencontrée par accident. Je me sentais comme un jeune amant romantique, comme un de ces héros romanesques qui ne savent ni manger du pain, ni boire du vin sans songer à l'objet de leurs désirs. Elle est apparue comme apparaît l'éclair dans le brouillard, elle apparaît comme apparaît la sagesse dans la nuit noire : comme un sentiment unique, le plus fort, qui nous envahirait alors. On tenterait de disparaître, en vain. On tenterait de se cacher, en vain. On tenterait de mourir, en vain. Triste condition que la nôtre : alors que la raison suppose un éloignement conséquent pour tenter d'effacer de la rétine ce regard qui nous transperce, et notre propre regard qui la transperce comme si nous admirions un ange, on désire mourir de façon à ce que l'éloignement soit complet et sans retour possible. Mais mourir suppose lui faire énormément de peine, et nous prive de l'éventualité de la revoir.

La première journée, nous sommes tombés sous nos charmes respectifs, et nous avons longuement parlé. Nous ne nous sommes pas embrassés sur les lèvres, mais nous étions enlacés, chacun profitant de ce moment sans savoir ce qu'il donnerait. Elle fit passer ses mains sur mon front et moi, je lui

caressais le dos, et c'était bien.

La première nuit, aucun de nous n'a pu trouver le sommeil, et quand le matin revint nous étions dans la même situation.

21 Décembre

Le lendemain elle a pris contact avec moi : elle a exprimé ce que je savais d'ores et déjà. Nos deux situations étaient ainsi faites, et nous ne pouvions les modifier. Le temps a résolu nos attentes et donné la bonne réponse. Comment disait Sophocle, déjà, dans l'*Œdipe Roi* ? « Le temps, qui voit tout, a dévoilé la réponse malgré toi ». Cela a été délicat, difficile et ardu, mais en fin de compte tout s'est arrangé. J'ai su dominer mes sentiments et je suis devenu, je pense, meilleur. Plus confiant, plus beau, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Si le temps ne m'était pas à présent compté, et si mes plus belles années ne se trouvaient pas dans mon dos, alors peut-être pourrais-je accomplir de grandes choses. Hélas, cela ne peut être. Je suis navré de n'avoir pas pu connaître tout ceci plus tôt. Mais mieux vaut perdre un amour que de n'avoir jamais connu l'amour.²⁰

B : Second Journal

1996

7 Janvier

Ma petite lumière sait à présent marcher, et son babil est plus mignon que tout autre ; articulé, il semble détenir un secret de langage qui lui appartient à elle, et à elle seule. Une expérience récente l'a prouvé ; hier, tandis que nous avons fini de déjeuner, Leuconoé désirait dormir. Elle est donc allée sur le canapé, a saisi une couverture et a plongé dans un profond sommeil. Dans ses rêves lumineux, elle bougeait légèrement les membres, et sa bouche parlait malgré elle. Isabelle et moi avons cru devenir fou, elle parlait véritablement. Certes, ce n'était que quelques mots dissociés, mais elle parlait. Elle faisait parfois des phrases. J'imagine à présent quel pouvait être son rêve.

Depuis sa naissance il y a de cela un peu moins de trois ans, nous nous sommes efforcés de l'élever, ma femme et moi, du mieux que nous pouvons. Sa mère est encore à l'hôpital et se porte de mieux en mieux : elle peut même sortir faire de belles promenades quand le bon temps le lui permet, et elle dessine, et lit et écrit autant qu'elle le peut. Beaucoup de rêves traversent ses mains et ses yeux, et quand elle pense à sa fille, c'est-à-dire toute une journée et toute une nuit, son regard brille. Ses yeux deviennent plus bleus que le plus bleu des cieux des montagnes, et leur profondeur dépasse en grâce et en charme les déesses chinoises et les avatars hindous. Si ce n'est leur couleur, on jurerait ceux de sa fille, ce qui me permet de dire qu'elle songe à sa mère autant que sa mère songe à sa fille. Pourtant, elles ne se voient que rarement, une fois de temps à autre, mais ces rencontres sont plus longues qu'autant de vies et autant de renaissances, et c'est comme si des dizaines d'éternité s'étaient écoulées au fur et à mesure. La lumière rencontre la lumière et, si cela est encore possible, leur union donne une lueur plus éblouissante.

J'avais des doutes quant au rôle de mon journal. Je l'ai arrêté régulièrement, je lui ai fait des infidélités car je parlais de moi plutôt que de parler d'elle. Mais l'évidence me saute à présent au visage : je ne peux décemment pas parler d'elle sans parler des bienfaits dont elle me couvre. Et parlant de moi, je parle en réalité de Leuconoé. Je ne m'en rends pas compte en réalité, tout est bonheur. La meilleure façon de parler du bonheur est de parler des effets de ce bonheur. Je m'en vais recommencer mes travaux d'écriture. J'ai

plusieurs projets à mettre en forme, et je vais les commencer dès demain. Ce journal deviendra journal d'écriture. Je laisse de côté la novellisation de la vie de ma lumière : il faudrait pour en parler écrire en lettres de lumières sur du papier de lueur, et on serait ébloui avant même même de commencer à lire.

8 Janvier

Mon choix s'est porté sur quelque chose de fragmentaire. Autant par conviction que par talent, je présume. Écrire un roman est quelque chose de délicat, et beaucoup s'y sont essayés. Combien ont réussi ? Une infime frange parmi ceux-là. Et je ne me sens pas capable d'atteindre leur maestria. Bien sûr, cela va également de même avec l'écriture fragmentaire, mais je m'y sens bien plus à l'aise. Je ne me considère pas comme quelqu'un d'intelligent, et il faut l'être pour composer une œuvre complète. Psychologie, temps, repérage, énergie... écrire un roman nécessite du temps et de la force, et je n'ai actuellement ni l'un, ni l'autre. Un recueil de nouvelles, de poésies, un journal ou quelques mémoires recueillies me paraissent bien plus évidents à construire. Ce journal-ci en est la preuve : son écriture est régulière, et je m'y sens bien. Comme si j'avais troqué ma vieille boutique contre un autre coin de nature suave, et que je m'y repose de la même manière. Il y fait aussi frais et aussi doux, l'encre glisse tout comme si ma main se laissait porter par un ruisseau et la caresse du papier ressemble à celle d'une herbe fraîchement coupée.

Ma femme, confidente de tout instant, m'encourage d'autant plus dans cette voie que celle-ci semble me convenir. Elle m'a dit plus tôt qu'à chaque fois qu'elle pensait à moi, elle me voyait sourire. Elle ne m'a jamais envisagé autrement. Et quand elle me voit parler d'écriture, mes yeux brillent, assure-t-elle. Comme si cela grimpeait du fin fond de moi avant de finalement échouer dans ma bouche et sur ma langue : l'envie explose alors brutalement. Elle surgit comme un geyser trop puissant pour la terre qui le contient et répand en gerbe fumante sa rage et sa folie. Je lui parle de ce qui m'intéresse, mes doutes et mes certitudes, et elle m'écoute parler et me conseille. Et m'entendant parler, ses yeux se colorent également d'étoiles. Aurais-je trouvé le joli, le bon bout ?

J'ignore où mes choix me porteront. Il me faudrait écrire un recueil de nouvelles, mais encore me faut-il trouver un thème commun. Que prendre ? Nous verrons plus tard, il se fait nuit et j'ai sommeil.

19 Janvier

Mon choix est arrêté, enfin ; je sais à présent que faire et que dire. Mon recueil portera sur l'écriture, et uniquement l'écriture. Je ne veux pas être un Alberto Manguel en force, non ; je veux être un auteur. Et écrire sur l'écriture est un exercice qui, au-delà de la mise en abyme certaine qu'il incarne, est une réflexion sur le geste. L'écriture de ce journal, par exemple, est un acte purement égoïste ; il ne sera jamais lu que par moi, et pour moi. Il n'existe donc que dans mon cœur. Ma lumière et ma femme ignorent bien entendu son existence (bien que cette dernière y fasse des allusions récurrentes, ce ne doit être pour elle que des pressentiments et non des certitudes). Jamais je n'ai évoqué sa présence, et je prends bien garde à le dissimuler autant que faire se peut dans ma chambre afin de le saisir quand le besoin s'en ressent, et le cacher si l'on vient à me surprendre. Jusqu'à présent, tout a bel et bien fonctionné et je n'ai jamais été trahi. Mais écrire dans l'optique d'être lu est quelque chose de bien plus complexe, et je m'interroge de plus en plus sur le besoin de l'écriture, son rôle. Je n'avais jamais remis en cause l'utilité de l'écriture comme porteuse d'idées et d'idéaux, de volontarisme : une lettre n'existait pour moi uniquement si on pouvait la lire tôt ou tard, sans cela elle demeurerait, même si elle était tracée, une vue de l'esprit, accessible uniquement pour celui ou celle qui l'avait envisagée. Mais au fur et à mesure, mes choix évoluent : je conçois l'écriture comme une activité de plus en plus égoïste, et je pense qu'en réalité c'est la lecture qui va donner du sens au texte composé. Il y aurait une certaine rupture entre le moment où le point final est posé et celui où le premier mot sera lu, comme s'il y avait un précipice de différences, comme si ce n'était pas le même texte. Mes idées sont encore floues là-dessus ; je gage que j'arriverai à mieux voir les choses au fur et à mesure de mes travaux.

21 Janvier

Leuconoé m'a dédié un dessin aujourd'hui. Il s'agit d'une fleur rouge à la très longue tige que porte maladroitement un personnage malingre, habillé d'un costume noir et d'un semblant de nœud papillon. Elle me l'a donné pour une occasion et une raison connues d'elle seule, et je ne veux pas les connaître : son geste n'en sera que plus beau s'il est totalement désintéressé. Et je ne veux oublier ce qu'elle a fait.

[*Note du transcripteur* : Ici se trouve collé sur le journal ledit dessin.]

25 Janvier

Mon histoire avance progressivement. Je me suis fixé, et je rejette la forme fragmentaire sans pour autant la renier. En réalité l'écriture sera fragmentaire, pas la forme qui sera celle d'une longue nouvelle. Qu'est-ce qu'une écriture fragmentaire? La seule que j'aime et que je veux comprendre, travailler, malaxer comme une pâte boulangère. C'est une écriture à chemin entre la pensée et le vers : on commence à composer et petit à petit la main s'emballa et s'emporte, elle ne s'arrête pas même arrivée au bord la feuille, elle fait fi de ces obstacles inutiles. Mais brutalement elle se tait, et s'arrête une, deux, trois journées complètes s'il le faut. Puis elle reprend comme animée d'une volonté incroyable, s'arrête plus loin et ainsi de suite jusqu'à ce que tout soit écrit.

L'écriture est, à de rares exceptions près, toujours fragmentée, on s'arrête d'écrire et on reprend. Et si l'on est attentif, on peut apercevoir les instants de rupture dans les textes de grands auteurs, même les plus grands. De manière imperceptible, les variations s'observent et se mesurent, peuvent même devenir des échos formidables, autant de traces d'une inspiration qui est devenue bien moins belle, ou au contraire meilleure que la précédente. Je vais donc écrire mon histoire, celle d'un lecteur assidu. Est-ce que la pratique de l'écriture ainsi faite va modifier mon point de vue sur la lecture? Connaître les deux côtés de la barrière est toujours une expérience enrichissante pour celui qui s'y plonge.

31 Janvier

L'écriture a débuté, l'histoire est à présent parfaitement claire dans mon esprit. Je serai mon propre personnage évidemment, cela me sera bien plus facile que de créer un être de toutes pièces. Je ne le nommerai pas, mais ceux me connaissant découvriront bien sûr de qui il s'agit. Là aussi réside une hypocrisie certaine de l'acte d'écriture : combien sauront que ces personnages animés existent bel et bien? Peu en définitive... et croyant inventer une fiction, je ne fais que dépeindre la réalité, comme ces artistes qui décrivent des rêves qui ne sont pas des songes mais bel et bien des témoignages. Ils modifient un ou deux noms, une couleur de cheveux mais l'essence, la moelle, la substantifique moelle demeure là.

Mon histoire commencera en bibliothèque évidemment, et se terminera en bibliothèque, par une figure qui fera penser à Sisyphe et à son rocher. Son histoire sera vaine, rien ne sera appris : crises sur crises, il ne pourra comprendre ce qui lui arrive et il n'y aura plus que des cendres. On l'oubliera à l'instant où il refermera son dernier ouvrage.

Il sera médecin, aimera les roses et les lys, et son amour sera celui des livres.

Il apprendra à lire sur Hugo et mourra sur Hugo.

15 Février

Le texte avance de façon chaotique, non, de façon fragmentaire : j'écris de ci, de là, comme un peintre peint un tableau en donnant un coup de pinceau de ci, de là. Il prend son temps : la lumière doit rester la même du début à la fin. J'écris quand cela me chante, une inspiration de ci, de là. Je compose quand cela me vient, de ci, de là. Je brosse à large touches, et mon écriture est parfois totale : j'embrasse alors en deux mots des années de vies ou des horizons entiers, des paysages magnifiques ou malingres, ou bien elle est restreinte et détaillée : je décris alors avec une minutie inconcevable une pointe de détail magique que personne d'autre n'aurait remarqué. Je ne cherche pas la cohérence, cela monte et repart, et je ne veux rien de plus. Écrire me rend si heureux... mais cela me détruit aussi petit à petit sans que je ne sache pourquoi. Pourquoi...

20 Février

Mon texte m'aspire de plus en plus. Il m'avale entièrement ; de ma main surgit la plume, et mon sang se colore de noir quand il se répand en flots épais sur le papier. Les exhalaisons graphiques me submergent et me détruisent : elles me font l'effet de cyanure ou d'un poison similaire. Et pourtant, c'est une douleur que je recherche avec ardeur, comme un masochiste demande à ce qu'on le frappe encore plus, et jusqu'au sang. Elle me purifie quelque part, je fais ma rédemption.

Qu'ai-je pourtant à expier ?

Journal, cher journal ! Je pourrai tout te révéler, certain que personne ne

le lirait jamais, mais même à toi je n'ai la force de me confier.

La Rose m'observe continuellement, son bourreau me tient en laisse. Bientôt je serai libre, mais cette liberté je la redoute plus que la prison où je suis actuellement. La liberté n'est pas une belle valeur, c'est au contraire un concept que personne ne peut définir car elle n'existe pas. Tout le monde la recherche, tout le monde la désire, mais elle s'évade toujours et pour cause : elle n'existe pas. Croit-on la serrer, on broie son image, et son reflet se trouble : on s'y observe et s'y découvre plus beau, mais tel Narcisse on finit par s'y ennuyer, et à s'y changer en fleur. La liberté ne peut alors plus se saisir mais se contempler comme une image inaccessible, et tandis que l'on croit l'avoir toujours devant soi, tout autour les événements passent et repassent, et on ne sait les saisir : ainsi les gouvernements et les puissants manipulent les peuples en leur faisant miroiter idéaux et ouvrages, et agissent à leur gré puisque tous les yeux se portent sur le miroir aux alouettes.²¹

25 Février

J'ai terminé ce qui serait le premier chapitre de mon histoire.

Cela serait un chapitre de description : tout d'abord le personnage, puis son passé, puis son présent, enfin son avenir potentiel. On lit l'endroit où il se trouve, ce qu'il y fait, et ce qu'il voudrait faire. Mais un événement dont on n'imagine pas l'ampleur va surgir brutalement devant lui, un événement malicieux que d'aucuns auraient pu prévoir. Et lui de faire face comme il le peut.

Mais je ne découperai pas mon texte en chapitres ou en parties, je trouve cela non seulement absurde, mais également idiot²². Cela serait guider le lecteur dans sa lecture selon un ordre préétabli, et cela je ne le veux pas. Je veux que sa lecture soit elle aussi fragmentée, aussi fragmentée que mon écriture, qu'il s'arrête quand il en a envie et qu'il reprenne le livre alors. Pourquoi ? Tout simplement pour saisir réellement quel est le travail d'écriture que je subis et que je veux lui faire subir.

Lui faire comprendre qu'au-delà du texte, il y a une personne. Et que c'est cette personne qu'on lit, bien avant le texte.

2 Mars

J'ai retrouvé en cherchant un dictionnaire quelques anciens articles et ca-

hiers de mon enfance. J'avais composé ces articles pour des journaux locaux, à l'occasion d'une fête ou d'une occasion particulière. Ce qui me surprit le plus en les relisant, c'est bel et bien l'enthousiasme qui se dégage des lettres. Bien sûr, je me devais de paraître enjoué pour inviter les lecteurs à s'intéresser aux événements par-delà les articles, mais on pouvait réellement y déceler une énergie sincère. Croyais-je vraiment ce que je composais ? Aujourd'hui, cela me semble vraiment impossible d'accéder à une telle fraîcheur. Un auteur qui se plonge totalement dans son texte ne peut rendre celui-ci purement sympathique, purement intelligent, purement enthousiaste surtout : il sera sombre et noir, pessimiste. Car comme philosophe, c'est apprendre à mourir, écrire ne peut signifier que mourir. C'est un acte exutoire, chaque texte n'est en réalité qu'un testament de plus en plus sombre, jusqu'au dernier point de la dernière phrase de la dernière œuvre : ainsi l'auteur, n'ayant plus sa place, se doit de disparaître et de mourir et, mourant, il transmet tout ce qu'il y a de désabusé et de sombre en lui ; chaque texte cache en lui-même une éternité de douleur et de rage, qui est l'origine même de l'écriture, j'en suis persuadé.

Un écrivain n'est qu'un adolescent immonde, et je le hais, tout comme tout ce qui n'est pas littérature m'ennuie, et je le hais.²³

6 Mars

Où terminer mon texte ? La question m'obsède et m'obsède encore. Il se terminera au même endroit qu'il se sera commencé, dans cette grande bibliothèque, tombeau, sarcophage, crypte, au même volume et à la même page. Mais plusieurs fois, à plusieurs reprises, mon personnage entre et erre, repart et revient. À tout moment je peux choisir d'achever l'écriture, de poser arbitrairement le mot « fin ». Tout le monde s'en contenterait. Le lecteur en aurait pour son argent, le critique y verrait une trace de génie ou, tout au contraire, de folie furieuse. Et moi, moi ! de détenir la solution sans la révéler. Même sous la torture.

Oserai-je ici l'écrire ? Mon choix sera purement arbitraire. Je ne finirai le texte que quand j'en aurai envie, et je le reprendrai peut-être. Mais à l'instant où je le présenterai à un éditeur, il sera considéré comme terminé. Chose étrange en réalité : on considèrera ma progression comme résultante d'un long cheminement de pensée et il n'en sera rien, jamais rien. Je connaîtrai la seule solution, moi et moi seul. Moi et moi seul, et personne ne pourra jamais me l'enlever.

10 Mars

Je frémis : ce soir j'ai failli achever mon roman d'une curieuse manière. Mon personnage avançait sous la pluie, sereinement, l'ombre le poursuivait. Elle allait frapper, il s'enfuit et se réfugie dans son sanctuaire favori. Jusqu'à présent l'ombre n'y entrait pas, et il s'y pensait en sécurité. Mais elle a franchi le pas, pour une raison inconnue, et il se retrouve face à ses plus grandes peurs.

Il choisit de fuir.

J'ai fini d'écrire ce passage, et j'ai fermé mon stylo.

Je n'ai plus écrit.

J'ai ri comme rit un dément, en songeant aux frustrations futures, mais je suis revenu, frustré moi-même.

Je viens de me rendre compte : l'écriture est une putain, mais c'est l'auteur qui finit par être frustré. Un renversement profond s'opère : à présent ce n'est plus comme si je contrôlais mon personnage, mais il me contrôle. Et me hurle de l'amener à la fin, à la vraie fin de son texte. L'auteur est-il toujours ainsi esclave de son propre texte ?

11 Mars

J'ai repris l'écriture là où je l'avais laissée. Pas tout à fait : l'ellipse est immense, des mois, des années. On ne sait pas ce qui s'est passé dans la bibliothèque, on ne le saura jamais.

En fait, ce n'est pas une suite que j'ai composée et que je compose encore, mais un épilogue. Et comme tout épilogue il sera facultatif. J'ai réussi à maîtriser mon personnage, à lui faire voir qui est le vrai maître. Je n'ose imaginer comment il se vengera.

13 Mars

J'ai été agressé tout à l'heure. Je n'en reviens toujours pas. On m'a frappé, roué de coups. Je

14 Mars

Je reprends là où j'ai été arrêté. Ma petite lumière avait pénétré dans la pièce, j'ai dû tout arrêter en hâte. Je reprends donc. J'ai été agressé hier. On m'a frappé dans le dos et je suis tombé dans la poussière. Cela s'est passé sur le chemin derrière la maison, qui se faufile à travers champs jusqu'à un bosquet épais où la lumière peine à entrer. Je marchais ni plus ni moins comme d'ordinaire quand je m'y rends, avec une canne et un chapeau comme dans les anciens temps. Soudain, le ciel a été plus sombre, plus lourd. J'ai reçu un premier coup dans le dos, qui m'a obligé à mettre un genou à terre, puis un second bien plus fort qui a fini de me faire tomber. Les coups pleuvaient sur moi, dans les côtes et sur les reins. On me mordait bientôt, et je sentais des mains tout autour de moi, qui cherchait activement dans mes poches. J'ai alors réussi je ne sais comment à me relever et à courir aussi vite que possible dans le bois.

Mais suis-je fou ? Je n'ai aucune blessure. Tout a disparu.

Aurais-je été victime d'un horla ? Non, c'est impossible... j'ai besoin de repos.

15 Mars

Cela va faire deux nuits que je ne peux pas dormir. Deux nuits que je crois le voir partout autour de moi, cela me rend fou. Il ressemble à l'ombre de mon texte, sans l'être totalement : il est réel ou non fictif. À moins que je ne l'ai inventé également ? Je ne suis pas fou. Je ne suis pas fou.

Je ne suis pas fou.

Que m'arrive-t-il, Seigneur ?

17 Mars

[*Note du transcripteur* : à cette journée se trouve le dessin d'une grande main d'homme tenant une rose blanche.]

19 Mars

L'écriture me mine, elle me ronge. Vais-je survivre ? Rien n'est moins sûr.

Petit à petit, je conçois toute l'énergie qu'un auteur doit mettre dans sa main et sa tête pour pouvoir survivre à cette épreuve. Un auteur est-il, comme je le croyais auparavant, un héros altruiste, qui va suer du sang pour une œuvre qu'il juge digne d'être lue, ou bien va-t-il se révéler, comme je le crois encore fortement, un imposteur égoïste qui se sert d'un talent hypothétique pour faire croire qu'il en sait plus qu'en réalité ? Entre raison et passion, mon cœur balance sans pouvoir trancher, et mes récentes hallucinations, car c'en étaient réellement, me confortent dans le doute que je subis actuellement. J'ai raison d'écrire, je pense, cela je ne le renierai jamais. Mais j'ai des difficultés à comprendre pourquoi j'ai raison de le faire.

Est-ce pour l'un, pour l'autre ? Pour moi ? Pour ma divine ? Pour ma femme ? Pourquoi ?

Est-ce que je cherche une réponse malgré tout, ou bien mon texte est-il purement désintéressé ? Je n'en ai aucune idée. Mon œuvre elle-même s'inscrit-elle dans une réalité quelconque, un but à obtenir ou bien est-elle purement désintéressée ? Je l'ignore, peut-être que je ne le saurai jamais. Mais peut-être également que, sans cette recherche éternelle, je n'aurais la force d'écrire.

Tout est dans tout...

22 Mars

Le temps passe lentement. Lentement, pas assez lentement, lentement. Les journées passent, et ma lumière grandit, et ma belle-fille, sa mère, guérit. D'ici six mois, elle sera guérie nous ont rassurés les médecins aujourd'hui. Bien sûr je suis heureux, et je prie chaque jour pour que cette guérison soit totale. Mais je suis également profondément triste, car je sais que bientôt Leuconoé devra partir. Je n'en dis rien, et pourtant continuellement je pense à elle. Bientôt je la verrai partir, et trois jours avant le printemps cette pensée me ronge.

Au fur et à mesure je l'ai vue grandir, s'épanouir comme une rose. Les jours, les mois, les années ensuite ont passé sans que je ne m'en rendisse compte. Bientôt elle s'en ira ; bien sûr, nous nous reverrons encore régulièrement, mais plus aussi souvent qu'à présent. Le temps est assassin, et de savoir que bientôt elle partira, il me semble que son rire si cristallin s'éloigne dès à présent. Pourrais-je, moi, survivre à cela ?

1^{er} Avril

Mon récit va bientôt se terminer. Je suis arrivé à la fin de mon histoire et un dernier obstacle se dresse : le titre. Quel titre, quel nom vais-je pouvoir donner à l'ensemble du texte ?

Je ne peux le baptiser du nom de mon héros : il n'est pas nommé.

Je ne peux le baptiser du nom d'un personnage : aucun n'est nommé.

Peut-être pourrais-je trouver un titre particulier ? Qui sait... si seulement je pouvais trouver un moyen de parler de mon texte sans pour autant en parler... résumons-nous.

La majeure partie de l'intrigue se déroule dans une bibliothèque. Le personnage lit, mais c'est cette lecture qui sonnera son glas... je pense avoir trouvé maintenant.

« Pour les légistes » non...

« À l'attention des légistes »...

« Argumentaire contre la lecture, à l'attention des légistes ». Je pense avoir trouvé.

5 Avril

J'ai attaqué aujourd'hui une phase intensive de relecture. La relecture d'un manuscrit est une étape incroyablement délicate et distincte de la phase d'écriture, et il ne faut pas la considérer comme annexe de peur de voir la chose devenir une arme à double tranchant. Elle m'occupe plus que l'écriture elle-même, je ne songeais pas à quel point cela serait fatigant. Ça l'est pourtant : je m'arrête sur le moindre mot, je me demande s'il a un sens bien déterminé, une raison d'être. Je deviens disséqueur de cadavres en réalité : je me mets à découper chaque phrase afin de comprendre pourquoi je l'ai écrite. Le travail me lasse : je cherche une excuse et une explication là où il ne peut déceimment y avoir. Comment puis-je continuer ?

Moi qui pensais que tout s'arrêterait une fois le dernier point posé... cruelle erreur. Tout ne fait, hélas, que commencer.

22 Avril

Dans quelques jours, ma petite lumière aura quatre ans. Dans quelques jours, elle ira pour la première fois faire connaissance avec la maternelle. Cela

a été une rude réflexion, une grande discussion entre moi, sa mère et Isabelle. Je désirais la garder à la maison, les dames voulaient la voir dès à présent dans les griffes de l'éducation. Non pas que je haïsse la déesse scolaire comme un démon malin, mais je pense que c'est aux parents d'instruire leurs fils et leurs filles. J'ai fini par baisser les bras... à me résoudre à l'envoyer dans l'autre du savoir.

Leuconoé n'est plus ma petite lumière : elle apprend à s'habiller, puis à se laver les dents, elle se coupe les ongles et mange toute seule. Elle devient déjà une adulte. Que n'ai-je serré ce petit corps en priant pour que jamais cela n'arrive ! Que n'ai-je pleuré pour maintenir tous ces instants ! Jour après jour après jour, je lui murmurais à l'oreille de rester petite, de ne jamais grandir. Mon amour est égoïste, je le sais, mais cette petite-fille est ma petite-fille, la seule, mon unique. Si on me l'enlève, si on me prive d'elle, quelles raisons de vivre aurais-je ? Je connais le destin des grands-pères ! Isolés, reclus, perdus, destinés à mourir finalement sans personne à leurs côtés ! Je ne serai pas de ceux-là ! Je ne veux pas l'être.

J'ai tenté, en écrivant, en aimant, en dessinant, de repousser l'échéance, comme si je monnayais le temps qui me restait contre des lettres et des courbes, en vain. J'ai tenté de rester serein et calme, mais ma colère, et ma peine et ma frustration augmentent petit à petit et doivent exploser ce soir. Je t'aime, Leuconoé, je t'aime plus que tout, je t'aime plus que mes livres ! Je vendrais mon savoir et toute ma fougue, mon énergie et ma fureur pour que survivent ces moments chéris et sacrés, ces instants de grâce et de bonté qui n'ont été que trop peu nombreux. Je t'aime, je t'aime, je t'aime plus que tout, et on va t'enlever à moi. Que la vie est idiote...

Je la hais.

6 Mai

Je continue de corriger mon manuscrit. J'ai effacé certains passages, et j'en ai réécrit d'autres. Je garde néanmoins les premières versions ; qui sait, cela pourra toujours me servir. Je suis du reste chagriné d'avoir eu parfois besoin de mettre au panier certains paragraphes entiers. Leur écriture m'avait pourtant été délicieuse, tout comme leur lecture ; la musique s'approchait, ou désirait s'approcher (cela serait plus juste, ne soyons pas aussi vaniteux) de Chateaubriand et de ses romantisteries. Que n'aimais-je l'art romantique avant tout ceci ! Et que le mot à présent me fait mal et peur ! Je n'ai écrit dans ce cadre pathétique que pour parodier ces auteurs qui saignaient plus

du cœur que des mains et dont la plume n'avait de talent que pour se plaindre et non pour créer. Ils se lamentaient et se lamentent encore, et pleurent et font pleurer. Est-ce là toute l'émotion dont ils sont capables? Quoi qu'il en était, j'ai réécrit certains passages pour les rendre plus romantiques encore, voire plus pathétiques. L'histoire en elle-même est d'une banalité affligeante, et elle me fait vomir; mais l'esthétique a été bien plus pensée, et c'est là tout l'essentiel de la chose. Mon texte m'apparaît de plus en plus comme une grande inconnue, comme une de ces jolies dames que l'on contemple un été et dont on ignore passé et présent, mais auxquelles on s'amuse à créer un avenir. Elles ont alors des amants ou des amantes formidables, des enfants et des petits-enfants... ou alors, suite à une faillite, font le trottoir et meurent d'une maladie honteuse. Car les coquettes savent bien se résoudre, et savent également combien le monde tournerait mieux et pire sans elles; et cette putain que l'on croise le soir pourrait très bien être notre mère, ou notre sœur ou notre fille. C'est, encore de nos jours, cela qui fait tomber les empires et détruit les royaumes, et pas même le Pape ne peut dire ne jamais songer à la chose; et combien de filles de joie ont été tuées pour garder le secret d'un être qui, tout sauf puceau, fait la propagande d'une abstinence qu'il ne peut lui-même respecter?

Tout le monde le fait. Il ne faut se voiler la face et jouer les bien-pensants. Vous pouvez hausser les sourcils tant que vous voulez, messieurs, mesdames! Mais ces robes n'ont été dessinées que pour être troussées et non pour être portées, et l'été est propice aux viols et aux délices. Et que l'on ne me considère misogyne car les Hommes ne sont pas exclus de ces promesses et sont souvent les premiers à dégainer. Que l'on ne vienne pas me dire que l'art romantique a encore pignon sur rue ou qu'il n'a un jour existé! Le romantisme est mort, et tout esprit contraire à cet édit n'est pas réactionnaire mais idiot, destiné à mourir seul. Les Hommes comme les Femmes vivent dans un monde d'illusions où les promesses n'ont qu'à être énoncées pour pouvoir fonctionner. Les poèmes, les ballades n'ont plus cours, les sérénades même sincères deviennent surchargées. Si demain Dandy apprend la guitare et va chanter une douce complainte sous la fenêtre de son amoureuse,

« J'aimerais tant que vous vous montriez,
Ma chère,
Ma tendre j'aimerais que vous m'embrassiez,
J'espère »

Celle-ci se montre et articule difficilement un :

« Ton discours à la papa ne me plaît pas,
Pas plus que tes poèmes ;
Ils sont trop lettrés pour être honnêtes,
Et je ne te répondrai pas même en vers. »

Et elle ferme la fenêtre et s'en retourne dans son lit, lisant un vague magazine posant l'existentielle question de savoir comment aguicher un Homme, et comment être flattée quand il dit avoir envie physiquement d'elle. Bien sûr de nos jours, tous les bons sentiments doivent s'exprimer dans une violence animale brute et violente, le romantisme est mort ! Pauvre Dandy, pauvre Don Juan ! Ce sont à présent eux qui font la manche, et Almoviva est devenu maquereau, et on l'encense et l'honore ; Figaro lui-même fait le trottoir et Suzanne est la favorite du grand bronzé, et on trouve tout ça bien naturel. Les lettres d'amour sont dépassées, même les plus sincères et les mieux construites, celles qui sont issues des nuits blanches et qui veulent saisir toute la beauté de l'être aimé sont décriées ! Il ne faut plus s'aviser d'écrire en acrostiche ou en alexandrin, c'est dépassé...

Et à peine envoie-t-on via téléphone un « j't'm » écrit d'une main malhabile qu'elle se croit Cléopâtre séduite par César, cette même Cléopâtre qui le tenait par le licol ! Et qu'elle tombe, princesse des temps modernes, toute chaude, toute rôtie entre ses bras ! Dames, mesdemoiselles ! Soyez exigeantes ! Et que le bel empereur ne vous plaise que par ses talents et sa rhétorique ; en amour, les mots comptent autant, sinon plus que les gestes.

8 Mai

Ma relecture m'épuise encore et toujours... je suis face à présent à un problème gênant : mes ajouts de texte me paraissent comme autant de balafres ou de morceaux rapiécés, et j'ai l'impression désagréable que quiconque peut les voir comme des addenda. J'ai pourtant fait lire les passages incriminés à ma femme, et elle n'a rien trouvé à en redire. Elle a juste acquiescé en silence... que ne regrette-je que ma douce lumière ne sache pas encore lire ! Et même si je lui lisais, elle ne pourrait trop comprendre et ce n'est décemment pas une lecture pour un enfant de son âge. Que faire, je me trouve totalement perdu. Je ne sais pas si je dois continuer cette folle entreprise... il me faut un avis extérieur fiable, auquel je pourrai me conformer. J'ignore

encore à l'heure où j'écris ces lignes qui saura m'aider...

9 Mai

[*Note du transcripteur* : à cette date ne figure que des dessins géométriques, vaguement isométriques apparemment sans signification aucune ; il s'agit du genre de dessin que l'on peut faire pour se détendre sur un coin de table, quand le stylo et la main dessinent sans le vouloir. Ne se trouve que cette inscription : « NB : Appeler Jean dans la matinée. ».]

10 Mai

Mon ami Jean a relu encore une fois mon manuscrit. Il semblait excité quand je le lui ai montré et excité lors de la lecture. Il a fait dans le dithyrambe, et m'a encouragé à le présenter à un éditeur. Mais mon texte, dans l'état où je le lui ai présenté, ne me satisfait pas. La fin m'inquiète.

Je suis revenu sur ma première idée, j'ai dominé mon personnage et mon lecteur. J'ai arrêté le texte sans apporter de réponse, j'ai la sensation d'être une manière de Beckett. Suis-je fou ? Qui pourrait être satisfait à la lecture de ce texte ignoble ? Et pourtant il plaît, ou croit plaire... étrange. Je n'y toucherai plus à présent, et j'oublie mes manuscrits précédents. Mais qu'en faire...

15 Mai

J'ai revu aujourd'hui une ancienne maîtresse d'école, professeur de français au collège. Elle était la même que dans mes souvenirs, souriante, belle, ses longs cheveux bruns tombant jusqu'au milieu de son dos ; je l'ai croisée par le plus complet des hasards en ville, tandis que je baguenaudais dans l'espoir de trouver une riche idée pour poursuivre mes ambitions littéraires ou reconnaître enfin mon manque total de talent. Elle cherchait une perle dans les bacs d'un libraire ambulant, un de ces charmants marchands qui apparaissent sur la place Notre-Dame de Poitiers lorsque les beaux jours reviennent ; de loin, sa silhouette m'évoquait des souvenirs incertains, et au fur et à mesure je l'ai reconnue. Je l'ai saluée, et elle m'a reconnu malgré tout. J'ai été sincèrement étonné de sa mémoire, mais elle a avoué qu'elle n'avait pas croisé deux élèves comme moi au cours de l'exercice de sa profession. On a parlé quelques minutes, et je l'ai invitée à prendre un café à une terrasse

toute proche. Elle m'a parlé de sa retraite et de ses occupations à présent, surtout littéraires. On avait le même parcours, si ce n'était qu'elle ne jardinait que peu et préférerait se consacrer exclusivement à la lecture. J'en ai profité pour lui révéler mes tristesses, et mon désintérêt progressif pour la lecture. Et elle m'a rassuré en m'expliquant ce qui se produit actuellement chez moi. Elle a déjà vu ça, m'a-t-elle dit, à de nombreuses reprises, parmi des collègues ou des élèves passionnés qui, sans la moindre raison, renient totalement la lecture, s'en détournent, s'en dégoûtent. Mais qui, en parallèle, commencent à avoir envie de composer, souvent d'ailleurs sans succès – ce qui m'a frustré sur le moment, mais qui est finalement, quand j'y repense, en accord avec mes convictions sur mes prétendus « talents ». Elle a interprété ça comme une logique de lecture particulière, en considérant que si l'on y regarde, rares sont les œuvres qui sont purement originales et qui ne se revendiquent d'aucunes autres. Depuis les études de Genette, son *Palimpsestes* et la philosophie structuraliste, les lecteurs ont tendance à considérer la Lecture (avec une majuscule, a-t-elle précisé) comme une seule pratique entachée de nombreux réseaux en toile d'araignée. Avec cette pensée en tête, il est impossible de considérer un livre autrement que comme une redite, un épilogue ou un prologue d'un autre déjà lu, et à ce moment-là tout est dans tout, mais réellement : chaque livre devient à la fois réécriture et inspiration de son voisin, au-delà des frontières du temps et des idées. Et au fur et à mesure, on commence à réellement croire cela. En fait, (elle ne l'aura pas dit mais c'est ce que j'ai compris en « lisant entre les lignes ») il ne faudrait pas oublier que chaque livre ne peut se concevoir que séparément, comme une entité propre et que la lecture appartient à chacun.

Mais je me pose violemment en faux contre cette idée, je suis structuraliste, je le sais à présent. La seule interprétation valable est celle de l'auteur, celle-là et celle-là seule. Toute autre lecture serait décalée. L'écriture est égoïste, c'est nécessaire et invariable. Et le lecteur n'est finalement qu'une donnée facultative. Ce journal, écrit et lu par personne, est la représentation de la quintessence de ce qui serait l'écriture, et non le discours. Je ferme ainsi officiellement dans ce journal la discussion concernant la pratique de la lecture, mais je reconnais que mon texte qui en traite n'est que trop évasif... je veux faire un discours. Un discours destiné à être lu, contre la pratique de la lecture.

26 Mai

L'été arrive à grands pas, déjà la chaleur m'étouffe. Je ne sais pourquoi, mais ma vie semble être rentrée dans une douce monotonie depuis plusieurs semaines. Comme si je n'avais plus rien à apprendre, plus rien à considérer, plus rien à comprendre. Comme si le monde était devenu incroyablement clair à mes yeux, comme si je le comprenais dans son intégralité : la réalité dépasse la fiction. Je ne pensais jamais, jamais atteindre un tel niveau d'ennui. La retraite me faisait peur, mais jusque là, j'avais réussi à aller outre cet état de fait par le biais de mes illusions et mes occupations charmantes. Mais à présent Leuconoé se porte bien, sa mère tout autant et devrait sortir d'ici huit à dix mois, un an tout au plus ; tout semble se construire efficacement, mais sans ma présence. Comme le lecteur je suis devenu à présent parfaitement inutile dans un monde que j'ai aidé à construire, dans une réalité que je pensais éternelle et douce, autant pour ma petite-fille, ma femme ou ma belle-fille. À présent je me rends compte que j'étais le seul homme dans ce charmant quatuor, et qu'il est tout aussi logique que je me sente le plus exclu. Un jour, bientôt, je serai écarté de ces jeux, et du fait de mon âge et mon sexe, je mourrai le premier. C'est la règle et j'y consens, je consens à l'accepter. Déterminisme, voilà comment s'appelle mon malheur : une fois mon rôle sur cette Terre achevé, une fois que celles à qui j'ai juré fidélité et à qui j'ai fait la promesse d'apporter le bonheur seront heureuses, alors je n'aurai plus qu'à m'en fuir, qu'à m'en aller. Se souviendra-t-on de moi ? Une peur, une vieille peur m'enserme à nouveau le cœur tandis que j'imagine ce que sera mon enterrement. Qu'ai-je fait de ma vie, qu'ai-je accompli ? Individu comme les autres, je n'aurai rien accompli de grand, je n'ai que rempli mon rôle d'époux, de père, de beau-père et de grand-père, j'espère avec talent et diligence. Mais je ne sais pas si demain je serai encore à même de respirer, ou bien une mauvaise chute pourrait m'immobiliser, voire me tuer. Je ne veux pas regarder vers l'horizon, toujours je me suis efforcé de vivre un jour après l'autre, de descendre les fleuves en épicurien et non en hédoniste. Suis-je un hédoniste ? En y songeant, je cherche un bonheur incroyable. Des sentiments en pagaille, des exaltations immenses : je cherche le bonheur, je n'attends pas qu'il vienne à moi. Seigneur... il me reste encore tant de choses à connaître sur moi-même. Je ne veux pas mourir sans avoir su enfin qui je suis réellement.

28 Mai

Ainsi débute mon ambition véritable : comprendre qui je suis, ce que je suis, quels sont mes défauts et mes qualités. J'ignore encore jusqu'où ira ce

chemin, ce que je sais, c'est qu'il n'est ni original ni premier ; mais comme il semble important de le faire, il est encore plus important que comprendre pourquoi il faut le faire. Alors je me pose la question : quel intérêt ai-je à comprendre qui je suis réellement ?

Je considère tout d'abord la chose suivante, c'est que j'agis pour mon propre bien, toujours ; que ce soit mes actes de pensées, mes actions physiques, mes décisions et mes paroles, j'agis pour mon bien avant toute chose. Même lorsque j'aide un ami dans le besoin, ou quand j'énonce que je ne vis que pour le bonheur de mes tendres, j'agis en réalité pour mon propre bien : le bonheur de ceux que j'aime me rend moi-même heureux ; en agissant de manière égoïste, en assurant mon propre bien, je permets à mes proches d'être heureux. Puisque j'agis pour mon propre bien il apparaît que ce questionnement, cette volonté de me découvrir m'apportera du bien nécessairement.

Pourtant, je me porte déjà bien. Donc comprendre qui je suis me permettrait de me sentir mieux, d'atteindre une forme de sagesse... quelle idée, pourquoi aurais-je besoin d'être sage ? Tout ceci me dépasse sincèrement. On n'est jamais sage au demeurant sur l'instant, mais toujours selon un plan plus large, sur un avenir de conseiller, ou de philosophe. Je ne désire être ni l'un, ni l'autre, je ne peux déceimment être ni l'un, ni l'autre. Je ne suis pas assez intelligent. Je ne suis qu'un homme. Qu'un homme, un seul parmi tant d'autres. Je me sens impuissant face à mes ambitions, à mes projets, à mes concepts. Je me sens petit, incapable, imbécile. Les idées que je possède ne m'appartiennent pas, elles font parti d'un réseau plus grand, bien plus grand que je ne soupçonne pas encore, car bien que je sois lecteur assidu (j'étais plutôt lecteur assidu) je n'ai pas pu et ne pourrai jamais lire l'intégralité des œuvres de ce monde. Je le voudrais, et j'aimerais pouvoir toutes les mémoriser, les retenir afin de les exploiter. J'aimerais, l'espace d'un instant, pouvoir arrêter tous les stylos, toutes les presses, et faire l'inventaire, comme j'ai jadis fait l'inventaire de ma bibliothèque et tout lire pour partir sur des bases saines. Écrire en ayant la conviction que ce que j'écris est original, purement original, qu'il n'ait pas été traité auparavant par plusieurs bien plus talentueux que je ne le serai jamais, et que malgré un style hésitant, faux, laid, l'unique de l'histoire transparisse et recueille tous les suffrages. Tous les suffrages. Croyant être humble et ne rien faire qui n'ait déjà été fait, j'apparais orgueilleux en désirant être populaire. Est-ce que tout auteur, plutôt que tout écrivain se retrouve figé dans cet éternel combat de l'honnête originalité et de la popularité éclatante ? Ça serait donner au public une qualité que je refuse

de concéder, celle de la clairvoyance. Je ne pense pas que le public, notamment les couches les plus populaires, premières, basses, puissent comprendre toute la profondeur d'un chef d'œuvre et que ce dernier ne le restera qu'aux yeux de particuliers et d'exégètes meurtris ; la plèbe se tournera elle vers des classiques, des ressorts, des productions aux sujets maintes fois traités, mais à la forme contemporaine... moderne dans tous les cas. Les films historiques ayant pour cadre le dix-huitième siècle et suivant sont particulièrement populaires (on redécouvre Hugo, Musset, Michelet, comme on redécouvrira sans doute aucun Joyce ou Beckett d'ici cent ans) car ils instaurent une prétendue distance critique en restant en réalité dans notre civilisation. Les choses évoluent lentement, en quatre ou cinq cents ans : ce n'est pas en cent ans que la société évolue. Les formules de politesse changent, les organisations politiques ou économiques tout également mais les rapports de force restent les mêmes. La société française de 1859 est la même que celle de 1959, et sera la même que celle de 2059 (1859 : *Mireille* ; 1959 : *Zazie dans le métro*, épopée contre épopée...). Un auteur se retrouve donc nécessairement, fondamentalement, sempiternellement coincé entre deux grandes tendances : veut-il vivre ou veut-il philosopher ?

Si je choisis de philosopher, je ne peux que mourir, car mon art sera inaccessible à la majorité et seule une poignée pourra espérer me comprendre (et encore, dans la poignée, peut-être que la majorité sera farouchement opposée à mes idées).

Si je choisis de vivre, je ne peux qu'écrire de la littérature de gare, à succès certes, mais de gare. S'en revient alors le problème de la lecture : on croira discerner dans ces textes de gare un message, ce qui est faux. Et tout comme ne pas s'engager reste un engagement, croire que je n'ai mis aucun message signifiera que j'ai voulu n'en mettre aucun, ce qui est faux tout également : je n'ai pas voulu, c'est qu'il n'y en a aucun. Si l'on regarde le ciel bleu, se demande-t-on s'il a voulu et (pourquoi il a voulu) être bleu ? Non, il est bleu. Hé bien ! Mon livre n'aura aucun message. Cela sera ainsi et pas autrement. Vivre, c'est s'exposer aux tracas de la lecture (il faut réellement que j'en dise ce que j'en pense), philosopher c'est mourir. Il ne peut y avoir alors d'écrivains vivants, d'écrivains qui aient vécu. Ceux-ci sont toujours je crois tiraillés entre l'ambition de plaire et la volonté de penser. Et ne pouvoir choisir entre les deux se taisent finalement : les meilleurs auteurs sont ceux qui se sont tus ou qui ne sont pas lus, ceux qui ont à dire et qui ne trouvent

pas les faveurs du public. Alors ils écrivent tout de même et meurent de faim, puis on les consacre une fois morts. Ce sont les poètes maudits, les avant-gardistes renommés. Mais que leur importe ce succès à présent ; vivants, cela aurait pu leur permettre de vivre afin de poursuivre leur œuvre, de la mener à terme. Mais ce que l'on consacre, ce n'est jamais qu'une œuvre boiteuse, stoppée, arrêtée dans son élan de réflexion. On invente alors un mouvement et on élève l'auteur mort inaugurateur du mouvement, puis un autre mouvement viendra, puis encore un, puis encore un. Et combien d'instigateurs, d'intelligences n'a-t-on pas encore découverts, ne découvrira-t-on que lorsque le mouvement sera créé ?

La lecture en cela est inutile, et l'écriture n'a qu'un but égoïste, purement égoïste. Il faut écrire pour soi en premier lieu. Si on gagne sa vie grâce à sa plume tant mieux : il ne faut pas s'en sentir coupable, ou avoir des scrupules, mais il ne vaut pas chercher à tout prix à avoir ce bonheur. Le bonheur d'écrire provient de lui-même et de lui seul, et toute critique apportée à un texte ne peut que meurtrir.

29 Mai

La critique meurtrit nécessairement l'auteur qui la reçoit, qu'elle soit bonne ou mauvaise. J'y ai réfléchi hier, toute la journée d'aujourd'hui, et encore ce soir avant d'écrire et à présent j'en suis convaincu. À vrai dire, cela faisait longtemps que j'attendais de pouvoir mettre enfin à l'écrit quelque chose qui me tiraille depuis toujours concernant mes actions, pas seulement mes écrits : toute critique est nécessairement mauvaise pour qui la reçoit.

Tout est en réalité une question de confiance. Confiance envers celui qui fait la critique, qui juge ; car hélas, la critique ne se contente pas de trier comme son sens premier et hellénique le laissait transparaître mais bel et bien apporte un avis. Celui qui le donne se retrouve par la force des choses parfaitement maître de lui, il juge sans rien connaître de la genèse de l'œuvre et pourtant exprime son opinion. La critique en général commence par un magistral : « j'aime ! » / « je n'aime pas ! » et prétends expliciter son choix. Il invoque des symétries, des beautés, des inspirations, des messages, des accords... ou plus honnêtement des *a priori*. Car tout ce qui relève de l'ordre du goût, du « je-ne-sais-quoi » ne peut être explicité, ne peut être expliqué, ne peut être conçu tout simplement. C'est quelque chose qui flotte dans

l'air sans jamais retomber, qui déambule sans raison particulière et qui parvient miraculeusement à se fixer. On aime si cela s'approche, ou au contraire s'éloigne prodigieusement de ce que l'on a l'habitude de goûter. Le goût est affaire d'éducation en toute priorité. Il faut concevoir la sensibilité artistique comme une éponge, ou plus précisément comme une manière de caoutchouc susceptible de se souvenir de toutes les pressions subies. Dès lors, et très rapidement l'esprit se retrouve tailladé, sculpté de nombreuses encoches qui correspondent aux grands arts. Et quand une production nouvelle vient aux oreilles, aux yeux, à la sensibilité, elle essaie d'entrer dans l'encoche. Si c'est ce qu'on a coutume de voir jusqu'alors, pas d'ennui, ça rentre sans mal : on adore, on adopte. Si par contre cela n'est pas fait pour rentrer, deux solutions :

– Ou bien le choc artistique est tel qu'une nouvelle encoche est créée, parfois au détriment de la première, totalement, finit par l'englober et dès lors les goûts changent du tout au tout ou plus généralement l'encoche s'élargit de manière à permettre à présent à deux modèles de s'introduire, de cohabiter sans lutte profonde,

– ou bien rien n'est ainsi fait, et c'est « un coup d'épée dans l'eau ». On rejette en bloc ce que l'on vient de considérer, et cela pétarade : « Je n'aime pas ».

Tout est ainsi question de puissance du choc artistique car est bon critique (si tenté qu'il existe un « bon » critique) le critique qui va voir ce qui ne l'intéresse pas de prime abord. Il juge alors non pas la production en elle-même mais bel et bien l'impact de l'œuvre sur son âme. Le critique lassé sera dur à surprendre, et sa plume sera toujours désabusée ; le critique nouveau sera facile à surprendre, et sa plume sera toujours exaltée. Et jamais il n'existe de critique honnête, et toute critique est dès lors inutile, ingrate, inintéressante et ne doit être ni reçue, ni produite.

Gageons que, toutefois, il existe un « bon » critique et que ce critique ait bien jugé de la force du choc artistique, avec une exactitude mathématique, stoïcienne, pythagoricienne : il a jaugé, dosé, émis un pourcentage au centième près exact. *Quid* alors de la manière dont on reçoit la chose ? Encore une fois, deux possibilités :

– Le choc était prévisible, voulu, travaillé ; alors nous sommes rassurés de voir qu'au moins une personne l'ait remarqué. Mais s'agissant d'un critique on pense, naturellement, qu'il est le seul à l'avoir vu et que le reste du public

n'est composé que de gueux,

– le choc était involontaire, une erreur, un accident ; alors nous sommes effarés de voir que le critique n'a rien compris à l'œuvre.

Dans le premier cas, on se tait, car vaine est notre envie de popularité. Dans le second nous arrêtons, car les pontes n'ont rien compris de notre message. Quel que soit l'angle envisagé, et quelle que soit la critique elle nous poussera toujours à nous arrêter en chemin. Je suis ainsi fait : je prends chaque mauvaise critique pour une preuve de mon incompetence, je prends chaque bonne critique pour de la pitié, de la complaisance ou, plus généralement, une erreur car je ne considère absolument pas ce que j'écris. Je ne dois donc pas le faire lire, afin de ne pas être déçu.

Je me déteste souvent. Ce soir plus que jamais.

3 Juin

Une anecdote amusante aujourd'hui ; revenant vers le parking souterrain où j'avais garé ma voiture, je fais un détour par la place et m'installe paisiblement sur un banc le long de celle-ci. Je fouille dans mon sac, et en ressort le livre commandé par mon épouse à la librairie non loin de la place du Palais de Justice : *Le pendule de Foucault*. Un badaud se trouvait sur le même banc, semblant observer d'autres badauds d'un œil de pigeon. Mais ce devaient être plutôt des yeux de caméléon puisque, sans se détourner (apparemment) de ses occupations il me demanda qui était Foucault, si ce n'était pas un philosophe. Tout en regardant la couverture du livre de poche (qui représentait un globe terrestre traversé de curieux symboles et surmonté d'une main tout aussi mystérieuse, extrait, m'informait la quatrième de couverture, d'un tableau prénommé *L'astronome*, de Vermeer) et donc sans regarder moi non plus mon interlocuteur, je lui dévoilais ce qu'il voulait savoir, lui expliquant ce qu'était le pendule de Foucault, la Kabbale, les Séphira. Il s'approchait de moi et nous avons continué à parler. Il était musulman, et m'a surtout parlé du Coran. Il s'interrogeait sur la parole du prophète. Sur la part du vrai, sur la part du faux. Il la considérait vraie dans sa grande majorité. Je me désintéresse de la question, je n'ai pas d'avis particulier sur la religion. Et je n'exposerai pas même ici mes opinions sur la question (la foi doit être à l'image de la politique : on doit la faire, et non en parler). Mais j'ai réfléchi sur la pratique de la conversation, comme Montaigne à son âge.

Nous ne nous sommes regardés uniquement lorsqu'il m'a quitté pour aller je ne sais où, et je l'ai suivi peu de temps après pour rentrer dans mes foyers. Je n'ai quasiment pas parlé, si ce n'était tout au début de notre échange : il a alimenté le reste. Parlant dans sa barbe, je ne le comprenais qu'à moitié. J'acquiesçais en silence, je reprenais un dernier mot, posais une question. Mais je ne participais pas réellement – du reste, il me paraissait assez réactionnaire, notamment lorsque la discussion a déraillé sur l'homosexualité.

Nous avons discuté. Et bien discuté.

La discussion n'est pas un débat. Beaucoup s'en plaignent, peu savent que c'est bel et bien pourtant dans l'ordre éternel des choses. On ne discute pas réellement, entre amis, entre frères, entre parents : on ne fait que lancer des mots, comme des flèches, en direction d'une prétendue cible. On n'a même pas besoin à vrai dire de la regarder, il suffit juste de croire que nous sommes auprès de cette dite cible pour que cela fonctionne. Et les flèches jaillissent. L'important n'est pas d'atteindre la cible, l'important est de les projeter. Puis le flot s'arrête miraculeusement, et c'est à son tour de tirer. La conversation reprend.

La conversation est l'art oral de l'écriture (à moins que l'écriture ne soit que l'art écrit de la conversation ?), peu importe le lecteur ou l'orateur. L'important est de dire. Il serait hypocrite de penser qu'un tel échange est profitable. En réalité, la conversation, ou l'écriture, n'est qu'une manière de se vider (une image gauloise, pour ne pas dire vulgaire vient de me traverser l'esprit mais je ne la retranscrirai pas, par pudeur. Et modestie.). C'est un plaisir égoïste que l'on recherche avant tout.

L'écriture est une p..., la conversation est une p...

4 Juin

Ma femme a déjà fini son livre. Cela m'a déplu. Dégoûté. Pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, elle m'a blessé dans ma fierté : à l'époque, j'avais mis bien plus de temps pour finir ce texte dense et relativement difficile d'accès.

Ensuite, elle ne m'aura demandé aucune explication concernant les nombreux ennuis de vocabulaire qui parsèment le texte.

Enfin... c'est assez délicat à expliquer mais... je n'ai pas pu me décider à le relire.

Je n'ai pas pu.

Je hais à présent la lecture, c'est vrai. Je le connais par cœur. Mais je ne peux pas me plonger dans l'ouvrage. J'en ai eu peur.

Pourtant, je me souviens parfaitement de l'émoi lorsque je l'ai parcouru. Le même émoi, je suppose, qui a traversé le cœur de ma femme. Ce livre représente le choc artistique que j'ai décrit il y a quelques jours dans ce journal, il parvient avec talent, force et intelligence à concilier tout à la fois le fond et la forme. Ce qui frappe en lisant ce livre, c'est bien entendu la somme invraisemblable de sujets abordés par l'auteur, qui semble exceller dans tout ceux-ci : ésotérisme, politique, religion, mythologie, mathématiques, physique, astronomie, philosophie, rien ne semble laisser au hasard. Ou plutôt si, car ce livre est anti-initiatique, il détruit plutôt que de créer. Tout le savoir que l'on peut alors lire, et qui se retrouve on ne peut plus érudit, nous glisse également des yeux, s'éparpille mystérieusement sans même que l'on s'en aperçoive (aidé par une structure narrative des plus audacieuses, d'ailleurs). J'ai alors songé à ce qu'était réellement le savoir. Plus précisément, à quoi il servait si on ne pouvait l'exploiter, le réaffirmer : il paraît totalement inutile. Un savoir inutile est à la frontière du savoir de cuistre : tandis que ce dernier s'amuse à étaler des connaissances mal acquises, le savoir inutile reste du savoir dans la mesure où il est toutefois précis, correct, vrai ; c'est un échelon entre l'idiot, l'imbécile et le savant. Le savoir inutile se niche un peu partout autour de nous, et souvent sans s'en apercevoir nous en sommes remplis. Mais le savoir est bel et bien « en trop », on pourrait sans mal vivre sans le connaître. Alors quoi ? Doit-on le renier pour autant ? J'ai longtemps été partagé sur la question. J'aime l'étude, j'aime apprendre et je n'utilise que très peu de mon savoir. J'ai appris des dates – à l'école et de mon propre chef – qui ne me servent pas, j'ai appris des noms qui ne me servent pas, j'ai connaissance d'évènements qui ne me concernent pas (en théorie... mon professeur avait beau supposer que j'étais un rien structuraliste, je ne suis pas partisan de la théorie du chaos). Pourtant je ne les rejette pas, je ne les renie pas, je ne me considère pas comme une manière de réceptacle à la gloire de l'inutilité. Ces perles de savoir inutile, comme il m'arrive parfois de les nommer, composent ma personnalité. L'entretiennent, la définissent : sans elles, je ne serais rien. Je pense de plus en plus, et cela était ma conviction profonde depuis mes années mais c'est, je crois, la première fois que je la formalise, que la personnalité d'une personne ne se définit que selon les connaissances qu'elle possède. Ce sont elles qui vont lui indiquer comment réagir (en se rappelant d'évènements similaires vus ou entrevus, appris), comment parler, comment

évoluer ; ce sont elles qui vont lui permettre d'établir des contacts, de dire ce qu'il aime ou pas (comme je l'ai déjà évoqué le 29 Mai dernier), comment exister, comment se définir. Un enfant qui n'a rien appris, qui ne se souvient de rien n'a pas de personnalité : jusqu'à ce qu'il parle et sache écouter, il est vierge. Je rejette en bloc le concept d'inné, je pense qu'il s'agit d'une erreur de croire qu'à la naissance, un enfant possède quelque connaissance ou personnalité que ce soit. Ce n'est qu'au fur et à mesure qu'il va apprendre.

J'ai été sot de considérer que Leuconoé pouvait être différente des autres.

Sot.

8 Juin

Non, ma lumière est ma lumière. Elle ne saurait être identique aux autres ; depuis toujours elle est unique, et destinée à faire de grandes choses, je le sais. Quand je la vois, quand je vois ses cheveux, son sourire, ses joues, l'évidence me frappe et la raison se tait. Pourtant, je ne comprends pas comment je peux être aussi disparate dans mes idées, comment je peux m'éparpiller de la sorte. Je continue de penser que ce sont les connaissances qui régulent la personnalité, et que sans connaissance il n'y a pas de personnalité. Alors la seule explication conciliable serait que je me fusse projeté dans ma petite-fille. Je lui aurais attribué des qualités invisibles. C'est frustrant... mais raisonnable, dans un sens.

Est-ce que je veux être raisonnable ?

9 Juin

Je n'ai pas dormi la nuit dernière, et ma journée a été traversée par cette question.

Est-ce que je veux être raisonnable ?

Mon esprit étouffe, je le sais. Je me pose des questions mais les réponses m'échappent, me glissent des mains : je me sens étranger dans ma propre maison. Je me sens meurtri, trahi, en trop, comme si j'avais volé la vie d'un autre. J'ignore d'où me provient cet étrange sentiment mais plus le temps passe et moins je me reconnais. Je me plonge dans des discussions improbables ou

bien reste emmuré dans un silence stoïque des heures durant. Isabelle ne m'adresse plus la parole aussi souvent qu'auparavant, je m'isole de plus en plus. Je crains de devenir fou : depuis ma folie avec ce soi-disant « horla », c'est comme si quelque chose s'était brisé en moi. Je m'en rends compte à présent, je ne suis plus le même. Bien sûr, je ne lis plus, plus du tout, et même les roses me lassent. Est-ce la peur que bientôt, ma petite-fille tant aimée ne retrouve sa mère ? Je devrais être (et je suis !) heureux que ça soit le cas, mais je suis également triste de ne pas pouvoir la garder éternellement auprès de moi. Elle a mis tellement de soleil au fond de mon cœur, elle m'a amené à écrire (peut-être vais-je finalement postuler auprès d'éditeurs... j'ignore encore que faire), peut-être même à m'améliorer. Est-ce sincèrement le cas ? Suis-je devenu meilleur après tout ceci ? La vie est étrange. Je pensais que l'arrivée de Leuconoé dans la famille serait un espoir mais elle sonne une manière de chute, de doute pour moi. Je ne suis pas ce que je semble être. Qui suis-je ?²⁴

Annexes

A : Réquisitoire contre la Lecture à l'attention des légistes

Ce « réquisitoire » en réalité peut se concevoir comme une seule et longue nouvelle. Le personnage principal est bien sûr mon grand-père : même s'il n'est pas nommé on peut s'en apercevoir à la description qu'il donne du personnage qui est son portrait à trente ans. L'histoire est complète, à en juger par la date présente en toute fin de manuscrit ; ainsi, il est fort probable, compte tenu en outre de la quasi-absence de ratures et de corrections – une ou deux, que je n'ai pas reproduites – qu'il s'agisse de la version définitive, et que l'aspect décousu soit voulu par mon grand-père. À en juger par le journal, il désirait éditer ce texte et aurait, si le temps le lui avait permis, fait des démarches régulières pour percer. En revanche, le journal indique des relectures successives, des corrections et des ajouts profonds : il serait alors logique de songer que ce manuscrit-ci serait la dernière ébauche et que d'autres versions existent quelque part, versions que je n'ai pu retrouver.

Tais-toi ! (Silence) (*En attendant Godot*)²⁵

La bibliothèque avait été construite au début du siècle. Par un maire soucieux de la culture de ses concitoyens sans doute, ou bien pour avoir une baisse d'impôts. Qu'importe, le monument était magnifique. De l'extérieur, tout de verre : exactement soixante-quatre larges vitres noires qui ne permettaient pas de voir l'intérieur, mais qui laissaient avec difficulté entrevoir des spectres lugubres, fantômes d'étagères ou de visiteurs. Il s'agissait d'un cube parfait et on prétendait que l'architecte avait répondu à quelques vagues illusions mystiques, entretenant les dimensions de son projet de nombres d'or et

autres pi 3,14. Des balivernes bien entendu, mais qui faisaient plisser le front des amateurs, lesquels croyaient voir dans l'agencement symbolique des parpaings le secret terrifiant de la vie, ou bien la preuve de l'existence de Dieu. Elle avait été construite sur trois étages, reliés les uns aux autres par deux escaliers et deux ascenseurs. Ils étaient tous les trois percés d'une colonne centrale coupant le bâtiment en son exact milieu et qui était ornée tout du long par des chiffres, des lettres et des glyphes, certains réels, d'autres inventés et noyés dans la masse. Mais il était dur de découvrir quels avaient été ceux qui surgissaient de l'imagination de l'architecte tant on avait mal à la tête à force de fixer l'ouvrage, et on se contentait généralement de l'apercevoir sans faire vraiment attention dans l'espoir, hélas souvent déçu, de conserver quelques neurones intacts. Souvent déçu, car même sans ce bâton farouche planté au sein de la bâtisse, cure-dent divin laissé là à l'attention des exégètes cariés, une bibliothèque reste une bibliothèque. Et plus que tout autre, celle-ci n'avait pour unique but que de faire vomir celui qui y entrait sans en connaître les ficelles, et on avait plus d'une fois retrouvé un corps hagard entre deux rayons réclamant de l'eau, serrant dans une main un dictionnaire portatif plus lourd que six bibles familiales et de l'autre rayant le parquet de ses reliquats d'ongles jaunis et sales. On l'aidait alors à se relever et lui arrangeait sa coiffure, lui demandait sa carte de membre et comme il n'en avait pas, on lui arrachait le trésor des mains, et il hurlait de douleur. On l'amenait gentiment à la porte et elle se refermait derrière lui en un grondement malin qui avait des échos de ricanements sadiques. Et jamais plus l'individu ne revenait, et jamais plus il ne lui prenait l'idée d'ouvrir un livre.

Son fonctionnement interne n'était pourtant ni plus ni moins le même que n'importe quelle autre bibliothèque ou médiathèque, avec cotes et renvois, mais plus que dans n'importe quel entrepôt de livres, on s'y perdait et on pestait contre le classement. À croire qu'elle n'attirait que des idiots ou des incultes, car à peine cherchait-on une référence qu'on l'oubliait avant d'atteindre le niveau, puis l'étagère où était caché le précieux ouvrage et on arpentait alors chaque couloir avec une attention particulière, lisant patiemment chaque titre l'un après l'autre, regardant les couvertures directement dans le cas où – cela était même particulièrement fréquent pour les livres les plus anciens – la tranche ne pouvait renseigner le visiteur. Mais comme il s'agissait de la troisième plus grande bibliothèque du territoire le temps de cette recherche était inconcevable et les plus acharnés mettaient parfois près d'une semaine avant de retrouver le livre qu'ils briguaient, et souvent plus par hasard que par méthode. Les archivistes et les secrétaires riaient secrètement

dans leurs barbes, et elles regardaient ces pauvres lecteurs, hères ou pèlerins d'un autre ordre comme des Dieux – ou plutôt des Démons – regardent des fourmis s'énerver en gravissant encore et toujours plus haut un amas de terre, fourmilière ou repaire secret. Mais elles n'étaient pas des lectrices assidues et aucune n'avait arpenté les trois niveaux fatidiques, se bornant à ne parcourir que les magazines de mode et éloignant d'elles aussi vigoureusement que possible tout autre culture écrite ; et jamais elles ne purent donc comprendre que cette étrangeté n'était pas une illusion mais une vérité, une seule vérité qui passait pour un canular d'écolier. On n'y faisait donc pas attention, et on n'en parlait qu'une fois de temps à autre, principalement sur le ton de la blague ou du trait d'esprit, mais toujours à voix basse.

Les trois niveaux avaient été baptisés, également par présence mystique de comptoir « Porte-Lumière » « Sans utilité » et « Souffle ardent de Dieu ». Ce dernier nom pouvait faire croire à de bons présages, et on pensait alors que le patronyme du second niveau cachait une manière de calembour sur l'inutilité de la connaissance humaine devant l'éternel divin, mais la vérité était toute autre : on pouvait traduire ces noms par « Lucifer » « Béliar » et « Asmodée » qui étaient tous trois des prénoms du diable. Tout l'édifice était alors nimbé d'une auréole diabolique qui avait fait hérissier les poils de religieuses extrémistes, lesquelles prétendaient que cette astuce était d'un mauvais goût prononcé. Mais l'architecte, avec l'appui de tout un conseil municipal, mettait l'accent sur l'autodérision de ces choix et soulignait qu'il ne fallait à aucun instant les considérer comme des preuves d'une quelconque filiation à une secte satanique. Les arguments avancés étaient évidents : si on avait réellement voulu dôter la bibliothèque d'un semblant de démon, on aurait agi de manière discrète et silencieuse, et non en inscrivant en lettres de feu des noms blasphématoires. On rappela également que cela ne choquait quasiment personne, pas même les croyants de toute religion et que ce n'était là qu'une petite amulette d'artiste, comme ces pentagrammes que l'on voit à présent inscrits un peu partout. Chaque niveau était découpé en quatre aires distinctes, aux noms évocateurs également : Pierre, André, Jacques de Zébédée (abrégé en Jazz), Jean, Philippe, Barthélemy, Thomas, Matthieu, Jacques d'Alphée (abrégé en Jalph), Thaddée, Simon et Judas. Évidemment, on proposa d'appeler la branche « Judas » « Matthias » mais un vote à main levée alla contre cette modification, au grand bonheur de l'architecte qui, disait-on, rigolait plusieurs années après de toutes ses trouvailles et de celles que l'on pouvait encore faire concernant l'édifice qui n'avait pas « encore dévoilé tous ses petits secrets terrifiants » (sic). Chaque aire était encore divisée

en dix zones (appelées de façon plus cartésienne et par manque d'imagination Alpha, Béta, Gamma, Delta, Epsilon, Dzêta, Êta, Thêta, Iota et Kappa) composées chacune encore de six lourdes étagères comprenant entre mille et deux milles ouvrages originaux, dont un petit quart seulement (sur l'ensemble de la bibliothèque) n'était que des doublons, généralement des versions plus récentes d'éditions originales vermoulues et jaunes. Il y avait donc de quoi s'occuper, et de huit heures du matin à six heures le soir – huit heures le mercredi et quatre heures le dimanche – il y avait toujours du monde, monde qui errait plus qu'il ne lisait pour des raisons déjà évoquées.

Mais parmi les explorateurs lettrés s'en trouvait un qui n'était pas un chercheur : lui, il trouvait, il était le seul à trouver, et il n'était nullement au courant de cette particularité.

« C'est évident ! c'est évident ! se répétait l'honnête garçon. »
(*Le tour du monde en 80 jours*)

Il avait une trentaine d'année, né à Paris. Il avait de longs cheveux blonds, une moustache timide blonde également, un bouc noir et les mains abîmées à force de lire et de relire. Mais il adorait cela. Depuis tout petit il lisait, il lit encore et il lira toujours.

Toujours.²⁶

Comment se porte Votre Grâce ? (*Le Roi Lear*)

Tout avait débuté entre les zones Béta et Gamma de Judas, au troisième niveau. Entre l'étagère dédiée aux auteurs espagnols et aux thèses sceptiques. Il lisait avec tact l'ouvrage qu'il s'était décidé de parcourir ce jour même : *Don Quichotte*²⁷. Les grands classiques le terrifiaient étrangement, comme ils terrifient le grand nombre. Ce sont des livres que tout un chacun connaît et pourrait raconter sans mal sans pour autant les avoir déjà lus. Ils font partie d'une culture collective, d'un ensemble populaire connu de tout un chacun (pour peu qu'on ne soit pas totalement ignorant, imbécile ou désintéressé) sans que l'on sache parfois d'où cette connaissance provienne. Mais tôt ou tard le curieux s'attarde sur le texte original et fait des découvertes malicieuses, révèle des pensées que l'on aurait voulu taire ou au contraire des prodiges que l'on ne répète pas assez. Là est la curieuse condition des auteurs

et des livres populaires : connus de tout un chacun mais mal ou partiellement, on se surprend à les détester si on commence à les lire. Ce qui était prodige à une époque et a donc logiquement creusé son trou dans une fantasmagorie plébéienne se retrouve désuet et inintéressant de nos jours, prodigieusement ennuyeux. Les valeurs changent, les valeurs vieillissent, c'est une évolution somme toute rassurante et naturelle que l'on n'accepte pourtant qu'avec difficulté. Il n'en résulte que de l'incompréhension, incompréhension devant des livres qui se retrouvent vidés de toute substance et de tout intérêt. Pourtant on les conserve, on les archive comme des monuments précieux que l'on traite avec respect, mais on les honore davantage comme on honorerait une vieille personne radoteuse qu'un génie éternel. Et progressivement on ne lit plus ces œuvres que ponctuellement, lors d'études ennuyeuses, ou on ne les nomme que comme exemples au profit d'autres, plus récentes, qu'on élève comme faisant partie d'une « vraie » et « bonne littérature ».

Notre lecteur pourtant n'était pas de ceux-là. Il ne lisait que pour le plaisir de lire, rien d'autre. Et, avant même d'emprunter le relié chez lui, il avait pour coutume de lire ses six premières pages sur place. Si cela lui plaisait – et cela lui plaisait toujours, il n'était pas du genre à explorer à l'aveuglette et avait des goûts fort hétéroclites – il fermait le tout, rentrait chez lui et le terminait d'une traite, souvent sans dormir ni manger, ne s'autorisant qu'une petite pause pour boire. Pour les ouvrages les plus denses, essais et traités, cela lui prenait parfois deux jours, rarement plus : sa cadence de lecture, éprouvée par des yeux qui avaient parcouru des kilomètres de lignes, était une des plus rapides au monde et il en avait même remporté un trophée.

Le concours avait eu lieu il y a une quinzaine d'années de cela. Il était encore au collège, et il ne s'était pas inscrit de son propre chef : c'était son professeur de français qui avait tout fomenté, décelant la belle fibre en lui. C'était la première édition d'un concours de ce genre, organisé par un curieux jury de vieux lecteurs et d'auteurs plus ou moins connus, plus ou moins talentueux. Et il avait fait fureur : ils étaient des dizaines à se présenter, des jeunes et des moins jeunes mais il faisait assurément partie des cadets. Et certains le toisaient de haut, orgueilleux et sûrs de leur magnificence. Mais ce jour-là, on calcula qu'il avait une vitesse de lecture dépassant les quarante syllabes à la seconde. Il expliqua lui-même aux journalistes et aux badauds impressionnés sa méthode : tandis que nous nous amusons généralement, quand nous lisons, à ne voir que la première et la dernière lettre du mot, à considérer sa longueur et à faire appel à une « banque de données » pour le

reconnaître, lui ne s'attarde guère sur ces considérations et ne retient que les lettres aux extrémités du mot. Il ne lit que les noms et les verbes, et d'un seul coup d'œil lit trois lignes à la fois. Puis par un procédé incroyable il parvient à les combiner, à les coordonner de manière logique pour donner du sens au texte. Le regarder lire est très déstabilisant : plutôt que de balayer la page de gauche à droite, puis de haut en bas, il ne la balaie que verticalement et à une vitesse prodigieuse. On le comparait alors à un clerc du Moyen-âge, du temps où la simple lecture était déjà magie, et il ressortit sans un mot de fierté ou d'étonnement de la compétition avec une coupe en or, reposant sur un vieux livre, doré lui aussi, où était inscrite la date du concours. Il l'avait mise dans sa chambre, puis l'avait enlevée et entreposée dans une cave et ne l'avait jamais ressortie. Le souvenir de la compétition lui-même s'était doucement effacée et plus personne ne lui avait fait remarquer sa grande vitesse de lecture, sinon au détour d'un « tu lis vite » lancé entre poire et fromage. Il ne se considérait pas comme un prodige ou un génie de la lecture, mais il aurait été hypocrite de le considérer simple mortel : à force de dévorer, en ogre de lecture qu'il était, toujours plus de livres il avait acquis un savoir honorable à la frontière de l'érudition maniaque, et il adorait par-dessus tout ponctuer ses conversations de citations parfois obscures, et il respectait ceux qui savaient les déceler sous l'amas habituel de politesse urbaine ; mais cela n'arrivait que trop rarement et l'amena progressivement, sans qu'il ne s'en rende réellement compte à endosser un comportement (et une réputation) d'intellectuel ennuyeux.²⁸

Une fois pourtant il aima être cet intellectuel, lorsqu'il rencontra sa précieuse femme. C'était un soir d'Avril, lors du mariage d'un ami commun. Il la connaissait de vue, aperçue ci et là mais ignorait jusqu'à son nom. Elle était dans la même position, mais avait été attirée par ce savoir. Était-elle par la suite restée, avait-elle cherché à le revoir par curiosité, pitié ou amour ? Il pressentait, ou voulait croire plutôt à cette dernière éventualité. Et indubitablement, chaque jour il cherchait deux tomes : un pour lui, et un pour sa femme. En refermant Cervantès, il se souvint de cette coutume et se décida à choisir le livre qui tiendrait en haleine sa moitié. Elle avait des goûts aussi hétéroclites que lui, mais ses préférences allaient vers la littérature russe²⁹. Dostoïevski était bien entendu son auteur fétiche mais elle ne connaissait que trop mal Gontcharov. Il redescendit rapidement au premier niveau, consulta la côte, remonta et retira sans mal *Oblomov* qu'il connaissait par cœur. Et tandis qu'il fit tamponner les cartes auprès de la secrétaire, il sentit peser sur ses épaules une présence étouffante, comme un œil qui l'aurait regardé. Il se

retourna nerveusement.

Rien.

Puis il sortit.

Notre séparation. (*Sans famille*)

Le temps était sombre. Sombre et lourd. Pas d'éclair ni de vent, mais une pression, la même que dans la bibliothèque qui le poursuivait. Un peu de fatigue, se disait-il. Et il ne s'étonna pas quand il vit la porte de sa maison entrebâillée. Légèrement ouverte, elle s'offrait au moindre visiteur et les invitait presque à entrer dans le vestibule, la cuisine ou le salon du rez-de-chaussée. Dans ce dernier il ne trouva qu'une lettre sur la grande table lustrée, simple feuille de papier couronnée du stylo qui avait servi à la composer. Il la lut en tordant un peu le cou, sans rien déranger. C'était une lettre de sa femme bien sûr, l'avertissant que la serrure de la porte d'entrée était brisée et qu'avec le temps couvert, le bois gonflé la faisait s'ouvrir un peu. Elle précisait que les voisins étaient au courant et qu'ils ne fallait pas s'inquiéter, que personne ne pourrait entrer sans attirer l'attention. Elle lui promettait de revenir au plus vite, et qu'elle l'embrassait secrètement dans le cou. Il sourit en coin, prit le stylo à son tour et griffonna au bas du papier, comme pour répondre à une correspondance cachée, qu'il attendait son retour, qu'il allait préparer le dîner et qu'il l'embrassait secrètement (mais amoureusement) sur la joue. Il rangea la plume dans sa poche de pantalon et se dirigea vers la cuisine. Il prépara une table pour deux, de la viande, quelques légumes. Elle revint dix minutes plus tard avec un menuisier, un de ses amis à lui, et il travailla rapidement. Moins de vingt minutes plus tard tout était revenu en l'état et on put dîner.

Le menuisier ne resta pas, et notre lecteur l'avait bien prévu. C'est pour cela qu'il n'avait pas préparé de troisième couvert. Il le savait, car depuis près de quinze ans le menuisier suivait un rituel immuable : depuis la mort de son épouse, suite à un accident de voiture tragique, il se faisait un point d'orgue de toujours prendre ses repas chez lui, et à toujours préparer une table pour deux, comme si elle était encore là, comme si elle allait encore revenir. Les premiers temps c'était pour conjurer son chagrin, mais au fur et à mesure du temps il en perdit la raison et croyait réellement que celle dont il ne se rappelait plus le nom, mais juste le visage, et qu'il aimait si profondément

reviendrait et dînerait, ne serait-ce qu'un seul et unique soir avec lui. Les espoirs successifs, tous déçus depuis quinze ans avaient creusé son visage et ses mains. Sa chevelure brune était tombée en boucles épaisses, ne restait qu'un crâne chauve râpeux, couvert de plaques rosâtres. Des touffes de poils blanchis par le travail et l'effort surgissaient comme des baïonnettes de ses oreilles et de son nez et ses sourcils, encore légèrement sombres en comparaison de sa large barbe grise de poilu éternel, destiné à errer à jamais dans les tranchées boueuses et lamentables de l'existence étaient les derniers reliquats de sa pilosité faciale passée. Sa démarche était rapide et courbée, comme s'il portait tout le poids de tous les mondes sur les épaules et sa silhouette d'encensoir maladif était toujours entrevue en rue en compagnie d'une trousse à outil bleue vive, contrastant fortement avec ses pantalons de toile marron ou noir et son blouson mité terreux et tombant, où il entreposait selon un ordre connu de lui seul ses nombreux outils : équerre double, sauterelle, scie guichet, râpes, tournevis divers et bien d'autres instruments xylosymphoniques avec lesquels ils donnaient une âme et une présence aux bois qu'il travaillait. Son grand-père était menuisier, son père tout également, mais ce n'était pas par tradition familiale qu'il choisit le même chemin. C'était au contraire pour déplaire, car ses aïeux détestaient singulièrement ce métier et l'exerçaient avec un fort dégoût là où lui y prenait un malin plaisir et excellait bien plus qu'eux deux réunis. Il avait progressé, petit à petit, apprenant par lui-même généralement, quittant l'école dès que ses jambes purent le porter. Ils construisaient des cabanes dans les bois, des meubles dans les chambres de ses amis, des machines impossibles en forêt alimentées par l'eau des frais ruisseaux. Cette chaleur qui le transperçait quand il touchait le xylème l'étonnait lui-même et il ne s'expliquait pas son origine. Mais ce qui était sûr, c'est que toute sa vie avait été marquée du sceau rouge du travail du bois et il respectait par-dessus tout son métier, allant jusqu'à haïr cordialement les ébénistes qui « travestissent la mère pour plaire aux fils » ; et jusqu'à sa dernière heure il travaillerait le bois et attendrait sa femme. Il finirait par la rejoindre tôt ou tard, et sans doute plus tôt que tard, car de jour en jour sa santé déclinait et cela également, notre lecteur le savait. Il avait pour lui une vive amitié et une profonde admiration, et régulièrement ils allaient prendre un café dans un bar voisin pour parler de choses et d'autres : un lecteur assidu et un menuisier passionné ont le bois comme dénominateur commun et sont bien sûr prédestinés à s'entendre. Ils s'étaient rencontrés par accident, au détour d'une conférence sur les auteurs de la forêt couvert d'un hommage à Jack London et s'étaient plus immédiatement. Sa culture de libraire l'avait

ébahi, son amour du bois l'avait étonné : et avant que de s'en rendre compte ils avaient passé toute l'après-midi ensemble sans voir le temps passer. Notre lecteur s'inquiétait évidemment de son état mais il n'avait pas pu le consoler malgré tous ses efforts. Il l'observait alors lentement dépérir comme on observe une rose mourir sous une cloche de verre et faisait déjà son deuil. Si bien que le jour prochain où il mourrait il ne serait ni triste ni surpris, mais au contraire soulagé de voir qu'il a enfin retrouvé celle qu'il avait un jour appelé « ma femme ».³⁰

Après le repas on discuta un peu des journées respectives, puis on décida d'entamer les lectures. Elle était enchantée de la trouvaille qu'il avait faite et l'avait embrassé langoureusement comme juste récompense de son effort. Ils s'installèrent sur le canapé, très proches l'un de l'autre, épaule contre épaule, un dictionnaire antédiluvien à portée de main, au cas où il aurait fallu comprendre un terme abscons ou un nom singulier : mais généralement elle lui demandait le sens caché des choses, et heureux de les percer il lui expliquait ce qu'elle voulait savoir, donnant parfois une anecdote secrète sur la réalité à laquelle le terme faisait référence. Ce soir-là, et dès la première page elle grogna de surprise et ouvrit le dictionnaire. Le dictionnaire était vieux et épuisé, essoufflé comme un vade-mecum mathusalémique à l'âge improbable, corné et usé sur les bords de chaque page et sur la tranche, largement arrachée et laissant voir les coutures jaunies, comme un animal blessé dont on pourrait voir sans mal le squelette pourri. Mais depuis vingt longues années il avait supporté les délires cruciverbeux, les illusions lectrices et les théorèmes callipyges : et jamais il n'avait failli à sa mission, toujours avec une précision d'horlogerie il avait répondu aux interrogations les plus profondes, et on hésitait même à le consacrer sur une monstrance dorée à destination des pluvians atramentophages³¹. On l'avait offert à notre lecteur pour son entrée au collège et il s'en était toujours servi, allant jusqu'à lire parfois des pages entières par plaisir ou pour enrichir son vocabulaire déjà fort abondant. Et chaque page, chaque feuillet ou presque cachait un souvenir, un évènement, une trace du passé. Cette tache rappelait la fois où, travaillant tard dans sa chambre sur une dissertation retorse portant sur Delphine et Marinette³² il avait fait tomber quelques gouttes de café ; cette légère déchirure le renvoyait à des considérations plus récentes, quand empressé de découvrir quels anges se cachaient derrière le nom de Sephiroth il avait tourné la page un rien rapidement, et qu'elle s'était pliée puis déchirée. La couverture du dictionnaire avait elle aussi été maltraitée, de transports en transports, de voyages

en voyages : s'il n'était qu'un seul livre de chevet de notre lecteur, c'était celui-là et celui-là seul. Elle représentait à l'origine une jeune fille sombre à la chevelure claire, soumise à un vent de folie : et comme les fleurons d'un capitule de pissenlit ils s'envolaient et se transformaient progressivement en fleurs, en bâtons, en coton vers un horizon absent. Elle tendait une main portant délicatement entre deux doigts une marguerite à quinze pétales précisément, et on lisait au-dessus de cette icône le nom du dictionnaire. Mais tout avait été érodé par les rivières du temps et les manipulations successives, et le hiéroglyphe avait complètement disparu. Notre lecteur prétendait que l'on pouvait encore, grâce à un effort constant distinguer les contours de ce qui fut une égérie pompilienne, mais ce n'était qu'une fredaine avancée pour distraire les mères maquerelles et les fesse-mathieux barbants, qui par un savant effet galliformique se taisaient miraculeusement pour entrevoir l'apparition sublime, la muse éternelle. Et on pouvait alors boire goutte à goutte ce silence de cathédrale gothique, propice à la déambulation des corps du salon vers la porte de sortie.

Elle tournait les pages avec frénésie et son regard apeuré errait sans se poser. Elle referma respectivement le dictionnaire, puis son ouvrage. Elle invoqua une fatigue soudaine et encore toute troublée alla se coucher, en oubliant comme d'ordinaire d'embrasser une dernière fois son époux. Il remarqua sa détresse, lui demanda inquiet si tout allait bien mais le rassura rapidement. Elle partit pour de bon et la maisonnée tomba victime d'un silence pesant, et tandis qu'il continuait sa lecture il sentit encore l'ombre sur lui. Il termina sa ligne, glissa son marque-page rouge et monta lui aussi se coucher. Il fit un détour par la salle de bain, se lava les dents, se mit un rien de parfum sur les joues et alla rejoindre sa moitié. Elle était en chemise de nuit, assise sur le lit, mains sur les genoux. Les cheveux défaits, brossés maladroitement, elle semblait préoccupée. Moins son attitude que l'atmosphère pesante de la chambre laissait présager un malheur, un drame impossible. Notre lecteur aimait que les choses soient claires, définies, écrites. Il ne voulait laisser qu'un minimum de place à la surprise et à l'imprévu. « La vie », disait-il à moindre propos, « est une partie d'échecs. Il faut toujours prévoir un à deux coups dans le futur ». Et lui d'appliquer cette maxime sans faute. Mais les événements ce soir-là lui échappaient des mains avec force et détermination, et il arborait une réaction calme et posée afin de mieux appréhender ce qui se tramait. Il se mit à genoux devant sa femme et lui enlaça les mains. Elle sanglotait doucement. Il l'interrogea, mais ses réponses furent évasives, hoquetantes,

peinaient à surgir de sa bouche comme autant de rapières aiguës. Ne voulant la déranger plus longtemps et souhaitant la voir se reposer, il se releva et lui passa la main dans les cheveux. Il l'invita à se coucher, l'embrassa encore une fois et revint avec un verre de lait chaud, seul breuvage susceptible de pouvoir l'apaiser. Elle finit par s'endormir, mais lui ne l'imita pas. Il redescendit dans le salon et s'installa à la grande table à la faveur d'une faible lampe de chevet. Il prit son vieux dictionnaire et son livre et se replongea dans les aventures de la Manche.

Il s'y décide. (*Poil de Carotte*)

À vingt-trois heures cinquante-sept, il termina la lecture.

À vingt-trois heures cinquante-neuf, il sentit une douleur dans la poitrine.

À minuit, il tomba à la renverse, sombra dans l'inconscience et fit un rêve rouge.

Le cavalier hocha la tête. (*De l'autre côté du miroir*)

Le lendemain, le monde entier lui parut différent. Plus grand, mais également plus à l'étroit, comme si les murs s'étaient éloignés mais que les coins de la pièce s'étaient approchés les uns des autres. Surtout, tout lui paraissait incroyablement limpide, il comprenait le monde mieux que jamais. Son premier réflexe fut de porter la main à son estomac, puis sur son cœur, enfin son front. Il s'éclaircit la gorge, à deux reprises, et se frotta les yeux. Puis il éteignit la lampe de chevet, prit le bouquin entre ses mains et remonta voir sa femme. Elle dormait encore, mais son sommeil avait été agité : la couverture se trouvait par terre, à ses côtés, l'oreiller au niveau des pieds comme si elle l'avait elle-même jeté de fureur. Il remit un rien d'ordre sans la réveiller, l'embrassa encore sur le cou et elle sourit dans son sommeil. Il la regarda encore une fois en silence puis sortit de chez lui, dans l'intention de rendre le livre emprunté et d'en trouver un autre. Le temps était toujours aussi lourd, et le soleil ne transparissait pas. On y voyait clair pourtant, et il ne faisait pas froid. Il longea l'avenue, et quand il voulut ouvrir la porte de la bibliothèque il grogna d'étonnement. Celle-ci était fermée. Il consulta sa montre : neuf heures. Elle devrait être ouverte depuis une heure. Il frappa plusieurs fois sur la porte vitrée, observa tant bien que mal l'édifice pour y déceler un quelconque mou-

vement mais rien ne semblait bouger. Il fit plusieurs fois le tour, cherchant un quelconque mot, le moindre panonceau pouvant indiquer des travaux, ou une circonstance exceptionnelle expliquant ce retard soudain mais se résolut à dire que rien ne se passait normalement depuis la veille. Déçu et agacé il bredouilla une vague insulte liturgique et erra dans les ruelles, fermement décidé à revenir sur les lieux d'ici dix ou quinze minutes et à entrer coûte que coûte. Il n'y avait personne dans les rues. Les rideaux étaient fermés, les voitures arrêtées. Pas un souffle de vent, pas un seul oiseau. Et ces murs qui continuaient de s'éloigner, mais cette sensation étrange d'étouffement qui l'oppressait. Il eut soudainement peur pour la sienne, et rebroussa chemin en forçant l'allure. Elle dormait encore. Il lui caressa la joue, puis la secoua légèrement pour la réveiller. Elle ouvrit les yeux rapidement, calme et reposée, se redressa et regarda autour d'elle, lentement, comme si elle se réveillait dans cette chambre pour la première fois. Son regard se posa alors sur le réveil sur la table de chevet, sur sa gauche. Elle l'observa longuement, sans rien dire, sans bouger. Puis elle se passa la langue sur les lèvres, anxieuse et revint vers son époux. Elle se blottit violemment entre ses bras et se remit à sangloter. Il lui prit la tête dans les mains et lui demanda ce qui se passait.

Et elle lui répondit qu'elle ne savait plus lire.

Blanchette, Rosette, Tu tues ton promis, fillette. (*Blanchette et Rosette*)

Il la reprit, elle redit exactement la même chose. Et une troisième fois. Et une quatrième fois. Il lui intima l'ordre d'arrêter cette farce stupide, mais ses larmes lui semblaient sincères. Il demanda des explications. Elle lui dit que tout ce qui se trouvait autour d'elle lui paraissait étrange et inconnu : que les symboles sur les objets, ces flots noirs ou colorés, rigides ou au contraires courbes lui étaient incompréhensibles, bien qu'elle se doutât qu'il s'agissait de lettres ou de chiffres. Notre lecteur prit le premier livre qu'il avait sous la main, et lut devant elle la première ligne d'une page quelconque. Puis il lui demanda de lire après lui. Elle était incapable de comprendre quelle magie il utilisait, elle était tétanisée. Elle invoqua une grande douleur à la tête et repoussa l'ouvrage. Il lui demanda de se rendormir et promit d'aller chercher un médecin. Et tandis qu'elle lui disait que tout était étrange, un grand bruit surgit du dehors, puis plusieurs autres : bientôt, ce fut une cacophonie incroyable, des klaxons, des alarmes, des hurlements humains et animaux. Il ouvrit les volets de la chambre et contempla l'apocalypse. Des

milliers, des millions de personnes se trouvaient dans les rues, se bousculaient, se marchaient les uns sur les autres, s'entre-tuaient presque : certains étaient grimpés sur les voitures et faisaient des grands gestes ou agitaient des drapeaux de couleur, d'autres observaient avec fatigue les nues du sommet des réverbères, d'autres encore gesticulaient aux fenêtres. C'était un flot continu et multicolore, mais où le gris dominait largement. Ils provenaient des extérieurs de la ville et, à en juger par leur direction apparente, se dirigeaient vers le centre. La marée humaine semblait ne jamais s'arrêter et ne jamais ralentir : ils sortaient de terre comme des champignons de latrines, se multipliaient comme d'infâmes staphylocoques. Notre lecteur suivait hagard ces foules, ses yeux n'arrivaient pas à se poser quelque part sans que déjà un autre cri ne l'attire et ainsi de suite. Puis, faisant preuve d'un effort inhumain il referma les volets et essuya, haletant, la sueur de son visage. Derrière lui il perçut un feulement : sa femme descendait lentement les escaliers, avec douleur et fatigue. Il se précipita à sa suite, mais il ne put la rattraper à temps et elle sortit de la maison. Il remonta et scruta à nouveau les foules, et l'aperçut en contrebas. Il hurla son prénom, mais elle ne l'entendit pas, ou ne voulut pas l'entendre. Et comme tous les autres, elle disparut derrière le coin, en direction du centre. Il redescendit vers le salon et décrocha le téléphone : aucune tonalité. Il ne savait pas quoi faire, la foule le terrifiait : agoraphobie primaire doublée d'une certaine couardise, celle d'un homme qui n'avait que trop rarement quitté les bibliothèques et les salles d'étude. Tandis qu'il réfléchissait à sa prochaine décision, il entendit un autre grand bruit, semblable mais plus fort que le précédent, comme un claquement sec. Il ouvrit la porte d'entrée et il n'y avait plus rien, plus la moindre personne, plus la moindre voiture, plus le moindre cri, plus le moindre pleurs. Tout était redevenu calme et mort, et il sut, sans savoir précisément d'où lui provenait cette croyance, que la bibliothèque était ouverte. Il s'y précipita, trouvant toutes les vitres brisées, les éclats éparpillés sur le sol tout autour, comme si une bombe avait explosé à l'intérieur des murs. En prenant garde de ne pas se couper sur les éclats encore farouchement attachés aux barres de fer de la structure il grimpa au second niveau, section Barthélémy-Bêta. Il venait chercher un livre qu'il avait déjà lu il y a un ou deux ans, un traité de psychologie vulgarisateur. Il l'ouvrit au chapitre traitant des hystéries collectives et constata avec peur qu'il n'avait jamais existé, qu'il n'avait jamais été écrit. Il se souvenait pourtant parfaitement de l'avoir lu, dans cet ouvrage précis, à cette page précise.

Que se passait-il ?

L'ombre était à présent parfaitement sur lui. Il replaça l'ouvrage sur la bibliothèque et se sentit pris de vertige. Les couloirs lui paraissaient infinis, s'étendant dans toutes les directions : il était au milieu d'un carrefour de possibilités et, il s'en rendit compte alors, toute la compréhension du monde qu'il avait reçue et qui lui semblait bien réelle jusqu'alors s'était volatilisée une fois rentré dans la bibliothèque. Il croyait affronter un grand danger et ressortit le plus vite possible. Au-dehors, le sol était blanc. Couvert de milliers de feuilles de papier, certaines gribouillées au crayon ou au stylo, des dessins d'enfant ou d'autres au contraire plus élaborés. Des tentatives de rébus, des flèches qui reliaient des figures. Des appels au secours. Le vent se leva, et les feuilles furent comme prises dans un tourbillon de poussière, propulsées loin vers le ciel, au travers des nuages avant de retomber virevoltantes. Au loin, un bruit sourd. Il marchait lentement à présent, comme si chaque pas le transperçait d'une profonde douleur. Et devant l'hôtel de ville se trouvait une foule compacte, toute la ville peut-être. Silencieuse, pas un murmure, pas un son.

Il fendit les masses comme Moïse les eaux de la Mer rouge, entra dans la mairie, se posa devant une fenêtre du premier étage et annonça la fin du monde.

– **C'est très simple.** (*Le crime de l'Orient-Express*)

Il parla ainsi :

« Je sais ce qui se passe. Je peux oser l'affirmer, je suis le seul à le savoir. Je ne peux pas vous guider. Je ne veux pas vous conseiller. Je ne demande que ma femme, et nous laisserons cette humanité ingrate à son impuissance. »

Sa femme sortit de la foule et vint le rejoindre, et ensemble ils partirent sans qu'on cherchât à les arrêter. Il prit possession d'une maison près de la bibliothèque désertée, comme toutes les autres, par ses propriétaires et vécurent ainsi six ans. On ne sut jamais exactement comment, pourquoi, ce qu'ils dirent ou firent, s'ils dirent ou firent quelque chose ; mais six ans plus tard, ils étaient encore là, et rien n'avait bougé.

À tout hasard, ils firent sonner au chapitre les chanoines. (*Gar-*

gantua)

Le monde n'avait pas changé. Malgré cet incroyable évènement, cet oubli collectif et simultané, rien n'avait changé. Il n'y avait bien entendu plus de journaux, de livres, de sites Internet : mais des vidéos, des images, des dessins. Et cela, on pouvait encore les lire, les comprendre, en rigoler. Cela ralentit les processus de communication, certaines zones du globe se retrouvèrent fortement isolées, mais rien de plus. Comme si rien ne s'était jamais passé, comme si rien n'était jamais arrivé : on en fit plus aucune mention, mais on ne chercha pas non plus à effacer un passé à présent inaccessible. On aurait pu craindre des autodafés : les incultes en veulent souvent aux traces de connaissance par complexe d'infériorité mais rien ne se déroula. On transforma les bibliothèques en monuments aux morts, on en interdit l'accès à tous, excepté au dernier individu sur Terre capable de déchiffrer les anciens écrits, notre lecteur. Et il s'amusa avec talent à lire, parcourir, déchiffrer, comprendre, tous les ouvrages de la grande bibliothèque, et au terme des six années y parvint. Il avait tout lu. Il avait tout compris. Il avait tout retenu. Sa femme était restée muette pendant six ans, le regard vide de toute substance. Comme si plus rien ne comptait. Comme si plus rien n'existait. Le monde avait disparu. Elle se traînait douloureusement, chaque jour ressemblait au précédent, à la minute, à la seconde près. Comprendait-elle au moins la course du temps, ou se voyait-elle immobile ? Notre lecteur lui-même ne s'intéressait pas à la question. Tout ce qu'il désirait, c'était lire.

À présent parfaitement misanthrope, plus Alceste qu'Alceste lui-même, il cherchait à comprendre les fondements de cette catastrophe. Progressivement, le vertige qui le prenait quand il était dans l'enceinte de la bibliothèque s'amenuisait et finit par disparaître totalement. Mieux, il se sentait reposé à présent au sein des couloirs d'Asmodée ou de Bélial, il n'avait plus besoin ni de manger ni de dormir : l'ombre lui donnait tout ce qu'il voulait. À jamais.

Six ans plus tard encore, rien n'avait bougé, et l'ombre disparut. Il devint ombre lui-même et rôda alors sur le monde, et progressivement ce monde se réveilla et réapprit doucement à lire. À lire et à écrire. Et tout redevint comme auparavant, comme avant la catastrophe. Un rêve de douze ans.

Et lui de pouvoir continuer à lire, et c'était tout ce qui lui importait.³³

Le Vendredi 10 Mai 1996

B : Grand réquisitoire contre la Lecture à l'attention des légistes

Ce texte lourdement inachevé, puisque l'introduction elle-même ne sera pas terminée, s'annonçait bien plus sombre, noir et pessimiste que le premier réquisitoire qui laissait place aux doutes quant au fondement de la démarche. Je ne situe pas sa date avec exactitude ; il n'est ni daté, ni signé, et l'écriture elle-même semble révéler que tout a été composé d'un seul et même élan. En tenant compte des indications du journal, il n'a pu être composé qu'après le 15 Mai 1996.

Introduction

Ce que je veux défendre et entends prouver, ce que je souhaite décrire avec ardeur

Peut-être devrais-je commencer par ce qui me semble le plus évident, à savoir répondre aux questions que vous vous posez : comment peut-on décemment défendre une telle thèse, et ensuite pourquoi la défendre en arborant la forme qui, visiblement, est ainsi décriée ? Et pourtant, c'est là tout le bonheur de mon écriture. Car mon texte est un texte purement égoïste, et j'ose affirmer mon narcissisme et mon orgueil en posant le fait que d'une part lecture et écriture sont deux mondes à part, qu'ensuite je n'écris exclusivement que pour moi et moi-même et que toute tentative de lecture serait vaine et inutile : mon doux pouvoir reste ainsi posé, c'est celui de composer selon une idée saugrenue certes mais avec conviction et sérieux, sur un ton juste et utile afin qu'enfin éclate une mascarade aussi vieille que le papyrus : car l'Homme qui lut pour la première fois la pancarte d'interdiction de circuler que son voisin avait apposée sur sa clôture, cet Homme-là a réellement créé la civilisation telle que nous la connaissons et le malheur qui en a découlé et en découle encore.

Pourtant, si je me pose contre l'activité de lecture, je ne vais pas pour autant cracher ou renier la littérature, la belle littérature, car elle reste pour moi sans doute le plus profond de tous les beaux arts, aux analyses pointues

et précises tant au niveau stylistique que philosophique ; c'est là le support des idées et des libertés, des valeurs et des données : de grands Hommes s'y sont investis avec force et effort et ont su l'élever au rang de muse intouchable. Mais je ne veux y toucher non pas parce qu'elle est intouchable justement (il est toujours intéressant, instructif et surtout entreprenant de prendre les places fortifiées), mais parce que ce n'est pas mon bon vouloir de toucher à cette mère et à ces filles aux bontés incroyables. Ainsi, il me semble de mon devoir logique et naturel de débiter ce réquisitoire contre la lecture en faisant une apologie de la Littérature, puis des Auteurs avant d'aborder le vif du sujet. Maintenant que mon plan est posé, il me semble pertinent de remarquer que je m'en vais ainsi décomposer le trajet en omettant volontairement de traiter de l'objet support des Lettres, le papier, le livre ou l'affiche, cela est naturel pour plusieurs raisons, que je vais ici expliciter. Je vais en effet considérer le support écrit comme un objet de consommation, et non comme une pratique, un art ou une personne. En réalité, c'est le talent polymorphe de l'objet support qui semble délicat à aborder. Ses formes nombreuses sont virtuellement innombrables car tout objet, tout élément de la nature, toute personne humaine, animale, végétale, qu'il soit pris en tant que tel ou bien associé avec d'autres peut être, à condition de posséder un outil adéquat un support de texte. De façon pratique cela englobe l'ensemble des objets concrets de ce monde et des autres, ce que nous considérons comme réel et tangible (le sujet de ce réquisitoire n'est pas de définir présentement ces deux concepts, donc nous nous y attarderons pas et nous considérerons leurs sens premiers et populaires comme unique entendement possible de ces termes), à cela nous ajouterons une nuance à la notion de tangibilité puisque cette dernière peut se révéler trompeuse. J'en veux pour preuve ces lumières ou ces gaz que l'on parvient à modeler et à travailler à travers d'autres matériaux pour dessiner lettres et dessins. Toutefois il convient également de considérer que tout gaz, fluide, liquide ou matière ne peut être à l'heure actuelle travaillée même si l'horizon d'espérance et le bon sens peuvent nous espérer de croire qu'il ne s'agit là que d'une question de temps ; et l'on pourrait même imaginer dans un avenir plus ou moins proche pouvoir déplacer des planètes et des étoiles entières au moyen de cordes et de rayons invisibles et invincibles afin de communiquer. Une autre difficulté de l'abord relativement complexe du support écrit, que nous appellerons par la suite systématiquement « Livre » (avec une majuscule) tient aux rapports tout aussi complexes qu'il entretient avec les personnes, si bien que la connaissance, mais aussi les définitions, les images et les renvois ne sont pas singulièrement les mêmes de

personne en personne pour un objet identique. Cela tient à l'essence, à la matière du support lui-même : il y a une relation de causalité entre l'objet et ce que l'on s'attend à y trouver. Mais cette attente est conditionnée par l'éducation de la personne, et sa familiarité avec l'objet.

Par extension, le Livre tendra à désigner la forme tangible, mais également la forme abstraite du texte supporté. Ainsi, si nous considérons l'affiche, nous ne nous attendrons pas à trouver un roman ou un poème, mais un message bref, un slogan, une phrase nominale souvent. Toute distorsion de ce point amènerait une rupture forte qui va provoquer soit un intérêt accru dans la découverte de l'objet, soit un désintérêt manifeste. Le Livre influençant donc nécessairement l'écrit par nécessité de place ou de matière, il va donc y avoir un phénomène particulier de contamination. Le poème est ainsi en base l'œuvre de la brièveté et tient sur un pamphlet ou un billet ; la mise en recueil viendra briser sa condition et lui donner un sens nouveau : étudier un poème sur un billet n'a pas la même valeur qu'étudier un poème dans un recueil, de même qu'un épisode d'un feuilleton a une valeur particulière que n'a pas le feuilleton dans sa globalité, l'épisode selon une vue relative et non absolue et ce au-delà des réécritures qu'occasionne parfois l'exercice ; il faut en effet comprendre qu'un feuilleton doit pouvoir se suffire souvent à lui-même, avoir un début et une fin. Mais la lecture du début et de la fin, même si le début n'est qu'une suite mis à part pour le premier épisode et que la fin est la promesse d'une suite (sauf pour le dernier épisode) prend un sens nouveau ne serait-ce que par la présence immédiate, dans le roman entier, d'éléments qui nécessitaient peut-être reprises ou éclaircissements, résumés même ; il faut donc ainsi se garder de croire que parce que la lettre est identique, le mot semblable et la phrase similaire le contexte de parution n'a aucune importance. Je défends l'idée que d'autres auront développée mieux que moi selon laquelle l'environnement paratextuel a tout autant d'importance que le texte lui-même et peut au besoin changer l'interprétation. Là est également l'injustice dont font preuves les lecteurs vis-à-vis de l'objet : savoir ou non dans quelles conditions a été écrit le livre et d'où provient le Livre va influencer sensiblement le rapport au support. Je me démarque donc de la question pour l'instant, mais il est prévu, et si je parviens à mener à terme ce projet qui devrait se construire parallèlement à celui-ci à l'heure où j'écris ces lignes, j'aurai ainsi abordé certains des grands éléments du schémas de la Lecture, l'auteur, le support, la pratique, l'art. Puisque le texte sera ainsi décomposé, une partie tout d'abord concernant la Littérature qui consistera davantage en mes rapports et mes vues sur l'art, une sur l'auteur, son rôle

et son image puis enfin sur la lecture, je préfère définir de prime abord le domaine d'investigation, apporter les définitions sur lesquelles se fonderont les réflexions; ceci afin d'éviter d'avoir à redéfinir en début de partie des concepts que peut-être l'on ne jugera pas utile de redécouvrir, et par souci de clarté.

La Littérature

Peut-être que ce thème est le plus délicat à définir de prime abord, il est pourtant essentiel de commencer par lui. Car j'entends par Littérature tout texte écrit, y compris ceux qui n'ont pas vocation de plaire, de toucher, de convaincre ou d'argumenter, et d'être lu. C'est ce dernier point notamment qui sera primordial et c'est celui que je me réserve pour la fin; car il montre ainsi que l'on peut encenser l'art mais porter un jugement fort critique sur la pratique, et que la Littérature peut tout simplement se passer de la lecture pour exister: elle n'a pour unique but d'elle-même, et toute autre plongée en son sein autre qu'en oubliant ce point serait ajouter une prothèse facultative au texte, se projeter et tenter de lire un sens où il n'y en a aucun. Seul l'auteur est amène à découvrir le sens de son texte, et s'il ne le voit il n'en a alors aucun, et n'a qu'une vertu esthétique. C'est sur ce barème que je vais distinguer deux catégories de Littérature: la Littérature immédiate et la Littérature seconde.

La Littérature immédiate va consister en toute forme de représentation écrite servant premièrement à véhiculer une information. Cela signifie tout simplement qu'est Littérature toute inscription qui porte en elle-même soit un rapport étroit avec un objet concret, soit un rapport avec une personne concrète, soit un rapport avec un objet abstrait ou fictif, soit un rapport avec une personne abstraite ou fictive, soit un rapport avec un concept. Dans le cadre du mot, c'est la définition qui par son existence va pouvoir l'accepter comme Littérature. La périphrase, ou encore la formulation par une définition négative ou contraire est une preuve de l'existence du mot comme Littérature immédiate. Dans le cadre de la définition, celle-ci devra évidemment être régie par le cadre du sens et de la sémiotique, de la syntaxe en vigueur dans la langue exprimée; est définition viable une phrase dont chaque mot peut à son tour être correctement analysé et identifié, et donc l'association avec les autres mots de la phrase forme une suite logique reconnaissable et compréhensible: la compréhension permet une formulation différente de la

phrase, avec d'autres mots et d'autres structures. C'est cette vertu de polymorphisme ou encore de variation dans la langue qui permet l'identification de cette Littérature immédiate. Deuxièmement, elle va avoir pour rôle de véhiculer un concept esthétique, et uniquement esthétique. Le mot, ou la phrase sera alors écrite pour des vertus qui n'auront aucun rapport avec la transmission d'une information mais qui auront été mûrement sélectionnées pour leurs connotations et leurs symboliques complexes, qui tient souvent aux graphèmes employés ; ainsi, une langue muséographique comme le français va aisément permettre aux artistes de travestir un mot en lui ajoutant des données particulières et ce afin de le faire paraître plus ancien, ou plus savant qu'il ne l'est en réalité. Je peux ainsi inventer un mot ne renvoyant à aucune information, ni aucun concept. Aucune information ni aucun concept que j'ai définis moi et moi seul, et non un lecteur – ce consensus sera tout l'objet de la dernière partie de cette introduction – ; mais sa forme peut être agréable à voir et à écrire, ou rappeler par sa sonorité ou sa graphie d'autres mots ou même d'autres objets. Écrire, c'est avant tout dessiner d'une certaine manière, avec des codes particuliers, mais cela reste du dessin. Et inconsciemment, des mots, bien que renvoyant à aucune information vont nous paraître porteur de sens grâce à cette esthétique. Il faut pour cela se souvenir que l'esthétique, au contraire du beau, sert à véhiculer des émotions : la peinture se sert ainsi de codes de couleurs – primaires, chaudes, froides – pour s'exprimer. On peut alors aisément imaginer des mots inventés qui ne doivent pas avoir sens pour ce qu'ils communiquent, mais pour ce qu'ils représentent graphiquement, dans leur sonorité ou la façon de les écrire, tout simplement. Dans ce cadre précis, il est préférable de donner une autre étiquette à notre terminologie, et de considérer cette Littérature immédiate comme « primordiale » car faisant appel à des codes d'instinct sociaux que l'on n'apprend jamais explicitement mais de manière empirique, au contact de ses semblables. C'est une Littérature première, naturelle, primordiale, universelle. Elle ne nécessite aucune règle de grammaire ni d'orthographe, mais un stock de symboles identifiés comme appartenant à l'écrit et que l'on va associer et modifier selon ses volontés, les tordant, les allongeant, les découpant en faisant en sorte qu'on puisse encore les reconnaître comme tel mais porteur d'un sens esthétique et véhiculant une impression, un sentiment, une volonté, bref, ce qui n'appartient ni au domaine du concret, ni au domaine de l'abstrait mais au domaine de l'Homme, un domaine où la pensée abstraite aura systématiquement des conséquences réelles sur le monde concret. Cette Littérature immédiate et primordiale est savamment utilisée et exploitée pour sa simplicité de com-

préhension, et on la retrouve omniprésente dans les études de publicités et de slogans. Plus couramment, tout un chacun développe au fur et à mesure de son apprentissage de l'écriture son écriture personnelle qui peut bien souvent refléter la personnalité de son auteur ; ce point aura ainsi servi de base à la science dite de la « graphologie ». On comprendra ainsi aisément pourquoi cette discipline n'est pas recevable pour les scientifiques et les aficionados des sciences dures puisque son domaine d'investigation tient à des interprétations esthético-artistiques et se rapprochent ainsi plus sincèrement de la critique d'œuvre d'art que de l'observation minutieuse. En cela on peut la considérer comme non recevable car venant projeter une interprétation sur des dessins qui n'appartiennent qu'à leur auteur, postulat contre lequel je m'insurge violemment depuis toujours et qui sera l'objet d'une discussion dans la partie correspondant à la pratique de lecture.

La Littérature seconde se distingue de sa première consœur non seulement par le degré de réflexion induit par sa pratique, mais également par son caractère double puisqu'elle endosse à elle seule les deux Littératures immédiates, les combine et les relie pour former un ou des nouveaux sens au mot et à la phrase. Combinant à la fois information et esthétique, il s'agit de la « Belle Littérature » comme on l'entend parfois, du moins celle qui est étudiée, récompensée, généralement le plus lue et ce quel que soit le degré de perfection du message ou de l'esthétique en question. Il s'agit véritablement de l'Art défini comme Littérature, et c'est elle qui sera l'objet principal de la partie suivant cette introduction. Cet Art va alors se décomposer en une fonction communicative, le fond, et une fonction esthétique, la forme. Il faut rappeler que les deux domaines se complètent et s'interconnectent régulièrement, l'un inspirant le second et ainsi de suite, mais que généralement l'un des deux va être choisi par l'auteur, plébiscité comme plus important : il devient ainsi majeur, l'autre devenant mineur. Tout le jeu consistera à user de son talent pour choisir et se tenir le long du manuscrit – ce qui ne va pas sans mal parfois, ou au contraire est profondément voulu – du rapport de force et de le faire rentrer dans des zones délimitées de par avance du fait du genre dans lequel le texte va s'inscrire, l'histoire racontée, le message à communiquer. Et tout le génie consiste souvent à faire prendre au texte une certaine forme pour lui faire raconter une intrigue qui d'ordinaire trouve sa place dans des formes plus canoniques. Toutes les études théoriques concernant la narration, la focalisation, les temps du récit... trouvent leurs utilités au sein de cette vue duelle. Aristote aura créé sa terminologie et songé aux

genres littéraires selon ces méthodes narratives, et va inscrire définitivement dans le marbre des concepts qui seront des règles appliquées et discutées par des générations d'auteurs à leur suite. La soudure entre les deux faces d'un texte de Littérature seconde fait qu'il est difficile de traiter de l'une sans parler de l'autre, même, cela devient abscons pour ne pas dire sans but. Cela fera également l'objet d'une discussion plus large dans les parties consacrées à la Littérature et à l'Auteur.

Cette courte introduction se voulait également porte-parole d'un concept particulier, celui qui édicte qu'il n'y a pas de « sous-culture ». Bien que l'on puisse tracer, avec précaution et relativisme un axe absolu vers le haut pouvant quantifier le degré de réussite, de profondeur et d'intérêt d'une œuvre – si ces données étaient bien sûr quantifiables, ce qui reste une utopie dangereuse –, cet axe n'aurait pas d'origine, pas de point zéro où se trouverait la pire des œuvres, ni de domaine dans le négatif passé l'œuvre la plus basse du barème. Autrement dit, tout ce qui est écrit, du gribouillage du petit enfant aux œuvres immortelles des panthéons grecs peut être considéré comme de la Littérature, dans la mesure où il y a toujours projeté dans l'écriture une partie de l'âme et de la sensibilité de l'auteur, quand bien même ce dernier ne se rend pas compte de cette action ou qu'il souhaite soi-disant s'en démarquer sensiblement. Juger une œuvre et vouloir l'interpréter, c'est vouloir juger la personne et l'interpréter. C'est vouloir dresser un portrait psychologique de la personne à l'origine du texte, ce qui nous amène naturellement à définir ce qu'est un auteur.

L'Auteur

Un auteur est la personne à l'origine de n'importe quelle production littéraire. On distinguera au sein de ce terme l'auteur et l'écrivain, ce dernier terme étant beaucoup plus restreint dans son domaine d'investigation : il s'agit de celui qui a fait de son métier, ou qui s'occupe principalement de Littérature seconde ou Littérature tout simplement, c'est-à-dire celui qui, en plus de raconter une Histoire, une intrigue, aussi simple soit-elle, ou désire faire passer un message habille son écrit ou son discours de données esthétiques, d'une forme pensée et mûrement réfléchie qui va épouser, ou au contraire se poser en contradiction avec le message établi pour créer une rupture. Cette différence va également se remarquer profondément dans le statut même de l'activité : si auteur est un état – comme on peut être malade ou en

bonne santé, myope etc. par des contraintes physiques ou bien conducteur ou gardien selon des activités concrètes –, écrivain est un métier qui répond alors aux mêmes normes et critères que tout autre activité professionnelle, à savoir éthique et morale du travail, rémunération, syndicalisation – on parlera plus volontiers d’associations, le mot syndicat étant réservé aux stricts ouvriers – etc. La donnée inébranlable de l’auteur et donc de l’écrivain, c’est qu’il s’agit nécessairement d’une personne humaine possédant une conscience ; un animal ne peut être un auteur, puisque l’acte d’écriture, comme précisé ci-dessus, consiste à projeter au sein d’une matière écrite une partie de cette conscience, de cette âme. C’est un point nécessaire et indispensable, et n’est pas œuvre de Littérature une création fortuite d’un animal qui, par hasard ou (mal)adresse va dessiner un caractère assimilable à une lettre ou, plus rarement mais potentiellement faisable une série de caractères que l’on va assimiler à un mot, tout comme les perroquets et les mainates ne parlent pas ni ne produisent des sons pensés, mais sont capables d’imiter des voix et de produire des sons que l’on peut assimiler à des paroles. Un auteur écrit, et l’écriture est l’activité de l’auteur et de lui seul. À présent, une distinction qu’il faudra définir sera la frontière entre l’auteur et l’écrivain. Cela sera l’objet de la partie qui lui sera consacrée.

La Lecture

La Lecture est l’activité de lire. Je vais néanmoins décomposer cette activité en trois grandes branches, et mon réquisitoire portera majoritairement sur la troisième, la moins enviable de toutes. Je vais ainsi définir la lecture, la lecture de compréhension et la lecture d’interprétation.

La lecture compose l’activité de lire et c’est l’apprentissage que l’on fait aux enfants lorsqu’ils sont scolarisés. Cela consiste pour les professeurs à établir les relations qu’entretiennent les signes graphiques avec le monde défini, réel ou irréel. Ces relations sont différentes selon le système d’écriture envisagé d’une part, et d’autre part la découpe du monde telle qu’on l’aura faite au cours des siècles précédents. En priorité, et puisqu’il s’agit du code que j’ai appris et que j’utilise encore, intéressons-nous à l’activité de lecture dans le cadre d’une relation de sonorité. Les alphabets romains, cyrilliques, arabes etc. fonctionnent originalement sur la retranscription exclusive et totale des sons produits par la bouche et discernables par l’oreille d’individus appartenant au même peuple ou à la même société. À un seul son va corres-

pondre un seul symbole, à la graphie simplexe permettant une appropriation totale dudit symbole par la personne, qui va pouvoir l'exploiter aisément et produire sur elle des modifications graphiques comme décrit dans la partie « Littérature » selon son bon vouloir, sans pour autant empêcher sa reconnaissance. Au fur et à mesure toutefois dans l'Histoire d'un peuple, les sons identifiables vont se corrompre, certains vont disparaître tandis que d'autres vont apparaître. La graphie devra alors s'adapter, et elle s'adaptera de deux façons différentes : ou bien elle va créer de nouveaux signes, soit des totalement novateurs, soit des notations suscrites (accents, cédilles...), ou bien elle va considérer que l'association de deux, voire de trois signes vont être interprétés comme image du son nouveau. Un autre système graphique va consister en un système d'idéogrammes où un symbole va dépeindre un objet du réel ou un concept. La lecture de compréhension concerne l'étape supérieure de ce système ; une fois le mot lu et identifié comme mot porteur de sens, il faut le rattacher au sens auquel il renvoie. En augmentant son vocabulaire, l'individu devient ainsi capable de comprendre un nombre croissant de mot et de définir avec une plus grande précision son univers. Enfin, la lecture d'interprétation formera l'objet premier de la partie correspondante.

[*Note du transcripteur* : En note]

Quelque chose d'affreux, de violent à présent ; il faut que le style soit profondément différent pour comprendre que je suis tout à fait sérieux, et que le ton pédant jusque là ne doit pas être pris au second mais bien au premier degré.

Puis conclure.³⁴

C : Pensées ordonnées et rêveries vagabondes

Ces billets sont les derniers textes que j'ai pu recueillir de mon parent. L'ordre est arbitraire : à l'instar de Pascal ou d'André Chénier, j'ai dû interpréter certaines épitaphes et apophtegmes afin de créer un ensemble cohérent. J'ai failli les ordonner selon de grandes parties, selon des thèmes communs : mais hélas, tout était dans tout et choisir aurait été synonyme d'exclusion tant certaines rêveries comme je les nomme sont évasives. Je les ai numérotés, encore une fois comme Pascal, afin de mieux me référer parfois à un élément plus haut. Il y en a exactement cinquante-deux.

1. Dans mon encrier, je trempe ma plume et ma rage, je distille cette douleur et cette peine qui me détruit et me noie. Je supporte la haine du monde, comme un poids sur mes épaules, et me rends responsable du malheur de cette humanité. Du plus petit drame aux massacres ignobles, tout est de ma faute et je le sais. Je dois expier mes péchés. Mon stylo n'est plus un outil : il fait partie de moi-même. C'est un prolongement de mon bras, de ma main. Il surgit de mon poignet, l'encre se mélange à mon sang et je noircis ainsi le papier. Chaque mot, chaque lettre me transperce en long comme un coup de poignard. Comme si on me saïssissait le coeur dans un étau de feu et que mon essence entière était comprimée, comme si on me tordait l'estomac et que l'on me lacérait les viscères, comme si on supprimait ma raison entière de vivre et ma volonté propre. Je ne suis plus un homme, je n'ai plus de dignité. Je ne suis plus qu'un instrument. La main, le stylo me guide. Moi, je ne suis qu'un pantin. Et je ne peux qu'écrire. Car c'est ce que je porte dans mon sang. Ce sont les larmes que je verse jour après jour, nuit sur nuit. Je ne mange plus que du papier et bois de l'encre. Je cherche à ôter cette satanée douleur de mon estomac. Cette douleur qui me fait vomir chaque matin et me transforme en mort-vivant. Cette douleur qui me permet juste de me traîner devant mon bureau et me permet d'écrire. Cette douleur qui disparaît lorsque j'endosse le malheur et la détresse du monde.

Je dois me faire pardonner.³⁵

2. On ne sera coupable, et réellement coupable, aux yeux de la société que si le crime a un mobile. Un crime sans mobile n'est pas un crime mais un instant de folie, et un fou ne sera pas coupable. Il est facile pour quiconque de se faire passer pour fou, seule la conscience brute compte. Et d'avoir une conscience ou de ne pas l'avoir, de se distraire comme on peut. La vie n'est qu'un jeu comme les autres.

3. Voyager, voyager, voyager. On ne voyage que quand on va quelque part. On erre le cas échéant. J'ai toujours erré sans réellement voyager, sans savoir où j'allais. À jamais orphelin, j'ai l'impression d'être toujours passé à côté de ma vie, sans avoir vécu.

4. Horizon, espoir perdu rouge, décharné et creux,
Creux

5. Aimer

6. Marie

7. J'ai longtemps cru à l'amour, puis je suis devenu adulte à mon tour. Et je n'ai plus vu que prêts et rendus. J'ai préféré fermer les yeux avant que de ne me les crever.

8. Jamais je n'écrirai sur machine à écrire, jamais ; il manque un contact qui me fait frissonner. Cette douleur qui me permet d'écrire et qui disparaît lorsque j'endosse le malheur et la détresse du monde. Une odeur, une pression. Une pression... écrire sur un outil mort, c'est écrire des morts, pour les morts. Je n'ai jamais aimé les élégies.

9. J'aimerais atteindre à l'écriture le talent de nombre d'auteurs mais je n'y parviendrai jamais, autant m'y résoudre. Alors plutôt que de vouloir les imiter, je vais m'en détourner, et ne plus jamais rien lire. Ainsi je ne serai jamais frustré, et ainsi le monde m'apparaîtra plus beau, même si pour cela je dois à tout prix haïr tout ce qui est littéraire et lecture. Je haïssais auparavant tout ce qui n'était pas lettres, je les hais à présent. Que me reste-t-il à aimer ? Ai-je seulement besoin d'aimer ?

10. La guerre a été cause de beaucoup de mes malheurs, à compter de mon statut d'éternel errant, d'orphelin critique. J'ai perdu mes parents, et ma petite mémoire : je n'ai jamais pu me souvenir de l'avant, d'avant mes six ans, comme si je n'étais né qu'à ce moment précis. Pourtant, je ne peux me résoudre à haïr un conflit qui a fait de moi ce que je suis. Haïr la guerre reviendrait à haïr qui je suis, et je ne me hais pas, ou prou ; certes, j'ai parfois des remontrances envers ma personne, je déteste certaines de mes paroles et regrette certains gestes mais je n'ai pas envers moi de ressentiment particulier. Je ne suis pas de ces romantiques absurdes qui, se voyant dans le miroir au matin se déteste derechef et haïssent jusqu'au moindre poil de leur menton, non ; je me reconnais, mais je ne sais pas vraiment dire si je m'aime ou me déteste. Pour que rien n'évolue en ce sens, je devrai ne pas penser à ma condition. Rester tel que je suis, donc ne plus penser. Mais si je ne pense plus, je ne suis plus.

Autant dire que je n'ai jamais été et que je n'ai jamais vécu, et que rien

ne m'aura donc marqué.

11. Je suis vide, désespérément vide. Je n'ai aucun sentiment, je suis vide. Je ne peux rien ressentir, je n'ai fait que jouer la comédie toute mon existence.

12. Le bois que l'on tord dans tous les sens, est-il animé de sens ? On en fait des meubles, des monuments, des médailles, peut-il penser ? Le bois qui pense et qui chante, qui travaille est plus vivant que moi, qui avance sans vivre et vis sans exister.

13. L'ordinateur a cela pour lui : on n'use pas de papier comme on en use. Vivent le bois et les plantes qui nous servent, et que nous remercions en brûlant et saccageant leurs forêts !

14. Je ne sais rien et je l'ignore ; je ne sais donc vraiment rien, mais de plus je ne peux rien apprendre.

15. Mort, mort, intelligence et mort. L'intelligence et la culture ne valent rien, et disparaissent à notre mort sans laisser de traces. Que l'on meure idiot ou que l'on meure cultivé, s'il faut mourir...

16. La sagesse, voilà ce qu'il faut. Mais vieillissant je ne deviens pas sage, au contraire ; je reste un petit gamin qui voit le monde avec des yeux pleins d'innocence. Mourir à cent ans sans en avoir vécu cinq, quel gâchis !

17. Je n'ai jamais compris l'intérêt des masses modernes pour le fantastique, la science-fiction ou le merveilleux. Pour autant j'aime les contes de fée ; mais je ne peux concevoir que les mondes créés à l'emporte-pièce, sur un coin de table, qui ressemblent fortement au nôtre si ce n'est que l'on a transposé le tout à une époque moyenâgeuse, épée rutilante et rapière étincelante, soient aussi populaires ! Cela attire la masse qui croit voir de l'épique, mais que recherche-t-on réellement dans ce genre qui, tandis qu'il appartenait jadis aux contes pour enfants est devenu une philosophie étudiée en université ? Je ne pense pas qu'il s'agisse de l'aventure, de l'action, de l'émotion... à mon sens, la réponse est ailleurs. Il s'agit, je présume, de générer un univers relativement complexe (et ceux-ci se sont formidablement complexifiés ; ce n'est plus une simple Terre que l'on dessine, mais un univers entier, avec son passé, son futur, son présent). Tout a déjà été écrit, et l'on observe qu'une

infime portion d'une histoire qui nous dépasse de loin, et de très loin. Les auteurs veulent tout écrire mais cela leur prend une vie, et on remercie non plus l'intrigue mais l'absurdité de la quête qui prend toute une vie, et ne sera jamais achevé. Ils font des Bibles, des Corans, inventent des messies et des Dieux. Ils réécrivent le monde mais, comble d'ironie, il n'est pas si différent du nôtre, au contraire : on retrouve les mêmes rapports de force, les mêmes sentiments, les mêmes situations. Que cherchent-ils à prouver ? Veulent-ils assurer la suprématie d'un modèle qui n'est sans doute apparu que par pur hasard ? Croyant inventer un nouveau monde, on ne fait que dépeindre un ancien, cela seul et rien de plus. Ils ne font que considérer une destinée, une prédestination qui n'est que l'interprétation d'un hasard parmi tant d'autres. Et que si les choses sont ainsi ce n'est pas grâce à quelques règles physiques ou divines... je crois à Dieu jouant aux dés, du moins je crois à une partie de dés. Rien n'a de sens et rien n'en a ; et plus on tente de chercher un sens dans cette cruelle absurdité qu'est l'univers connu, plus on interprète encore et encore des signes qui n'en sont pas et même les plus altruistes et les plus sceptiques, rien que par leur seule existence et leur réflexion sur l'existence, à peine disent-ils « suis-je » ou « je serai » qu'ils corroborent à cette supercherie. Le monde est une bibliothèque de Babylone : plus précisément, un certain livre parmi tous ceux-ci. Et vouloir l'interpréter suppose un plan supérieur qui ait amené sa création, alors qu'il n'en est rien. Voilà pourquoi je ne supporte plus de lire, de comprendre, d'interpréter : toutes les thèses sont fausses. La vérité n'est qu'une sombre utopie que je souhaite rejeter. Au-delà bien et mal ? Non, au-delà vérité et mensonge. Au-delà de deux concepts absurdes qui supposent des valeurs dans un monde, dans un univers qui en est dépourvu. La création n'est pas une solution, c'est un coup de fouet, c'est un fer : c'est une manière comme une autre d'enfermer les peuples en leur faisant croire qu'ils observent un autre monde, à travers une autre lorgnette. Mais le simple fait que l'on puisse comprendre ce monde révèle sans faillir qu'il ne s'agit que du même modèle, mais on s'arrête toujours sur la forme.

La forme, toujours la forme ! Il faut s'y consoler, puisque tout sonne creux.

18. Pourquoi mon regard se porterait au-delà de cet horizon ? Me contenter de ce que j'ai. J'ai toujours voulu adhérer à cette difficile pensée, me dire que rien, rien, rien n'est au-delà. L'herbe du voisin n'est pas plus grasse ni plus verte, et ma vie ne peut pas être meilleure. Peut-être n'ai-je jamais voulu considérer l'espoir comme une donnée abordable. La vie coûte chère

de nos jours, il faut se contenter de ce que l'on a. Quand je regarde autour de moi, je vois ce que je possède et non pas ce qui me manque. J'embrasse en un regard ma femme, ma petite-fille, ma maison, mon chien. Mes livres, mes précieux livres, mes plantes. Quand j'étais jeune, je ne parlais jamais au futur, et maintenant il est trop tard pour cela également. J'ai toujours vécu ma vie, sans jamais en espérer une autre. Je n'ai jamais rien espéré ; j'ai appris l'amour par hasard, la joie d'être père et la douleur également. Rien de ce que j'ai vécu n'aurait pu m'arriver, tout comme tout ce qui arrivera peut ne pas m'arriver. Il n'est rien d'écrit, même si je pense encore parfois le contraire...

Ma réflexion hésite entre l'ombre d'une absurdité absolue et la lumière d'une vérité omniprésente. Considérons les deux choses. D'une part, si rien n'a de sens ; alors ces écrits, ma maison, ma femme, mon fils, mais moi-même également n'avons strictement aucun sens. Ma vie et ma mort n'auront aucun sens, tout comme la vie et la mort d'Isabelle. Peu m'importe de vivre alors, mais peu m'importe tout également de mourir. Je ne suis pas alors roi de mon existence, puisque je suis incapable d'en trouver un sens, qu'elle n'en a jamais eu et n'en aura jamais. Les choses ne dépendent pas de moi, puisqu'elles dépendent de rien ni de personne : elles ne peuvent être reliées les unes ou autres sans trouver une essence et un but qui iraient contre leur absurdité immanente, tout comme elles ne peuvent être prises indépendamment les unes des autres pour la même raison (dans ce cas-là, leur seule présence justifierait leur existence). Il convient alors de décréter que rien n'est, rien n'a été et rien ne sera. D'autre part, si tout a un sens ; alors ces écrits, ma maison, ma femme, mon fils, mais moi-même également avons un sens. Ma vie et ma mort également, ce qui suppose que tout est relié, tout est dans tout, je ne suis que la conséquence de ce qui a été et la cause de ce qui sera. Mais cette complexité incroyable me met indubitablement hors de tout espoir de compréhension : je ne suis donc pas non plus maître de mon existence, et je m'en réfère à un plan divin infiniment inaccessible. À ma petite échelle, que tout ait un sens ou que rien n'en ait, cela est exactement la même chose. Je préfère ne plus m'interroger et vivre doucement, un jour après l'autre. Mais ma condition humaine ne renvoie sempiternellement vers cette ontologie mauvaise dont je ne peux me débarrasser. Je ne voudrai pas être un augustinien primaire, mais la condition de l'humanité me paraît bien cruelle et bien grave pour l'avoir confiée à des Hommes.

19. Pour un mort, rien n'est plus mort qu'un vivant.

20. J'aime travailler la terre. Cela fait se sentir humble. La terre est basse, comme me disait un vieil ami ; et quand on se baisse pour ramasser un poireau, c'est comme si on s'agenouillait pour honorer un seigneur doux et bon qui nous permet de dévorer ses fruits. Il comparait le monde à une seule même entité, et l'appelait Gaïa, ou Eterna ; et nous de manger ses flancs incroyables et généreux. Il la voyait fidèle, mais désintéressée dans le même temps, qui donne puisqu'elle peut donner mais qui aurait pu ne pas donner. Il ne croyait pas en un déterminisme quelconque et m'assurait que l'Homme aurait mangé des rochers et de la terre si les plantes n'avaient pas existé. Il soulevait un point intéressant auquel je ne m'étais jusque là aucunement intéressé : que toute thèse évolutionnisme va par essence contre tout déterminisme...

Et les Lumières de l'avoir judicieusement prouvé.

21. 2³⁶ – Courant d'eau pur, courant d'eau fraîche,
Poireaux, salades, cornichons et concombres,
Que ne voudrais-je jamais être maraîchère,
Que n'aimerais-je jamais rester à l'ombre !

22. 3 – Quelles différences peut-on faire entre une plante et un arbre,
Entre un homme et une femme,
Entre une feuille et un chêne,
Entre l'amour et le drame ?

23. 4 – Six jeunes Hommes allaient et couraient à gauche et à droite,
Transportant dans leurs paniers de quoi se nourrir pour deux ans ;
Mais hélas, six jeunes filles que l'on nommait « ingrates »
Mangèrent tout contre un joli sourire et un baiser volant.

24. La solitude n'est pas une tare, c'est une qualité. Que ne devrait-on plus dire « il ne supportait plus la solitude » mais « il ne supportait plus qu'on l'ignore » !

25. Certains trempent leur rage dans l'encre calvaire.
Des romantiques transis souffrent de leurs mots.
D'autres encore écrivent des brûlots incendiaires

Ou bien mettent à nu dans un pamphlet leurs idéaux.
 Je n'ai ni rage, ni amour, ni haine, ni idéal.
 Ni auréole, ni cornes, ni Diable, ni Dieu.
 Je reste assis quand sonne l'heure du bal
 Et je me nourris de ma peine en bienheureux.
 J'ai les mains qui tremblent, je ne sais pourquoi.
 J'aimerais hurler mais je ne le ferai pas.
 Je voudrais pleurer mais je ne le dois pas.
 J'espère mourir mais ça ne se fait pas.
 Liberté, disait Mal-Aymé, j'écris ton nom !
 Solitude, je crache sur ton existence !
 Mais l'une et l'autre me transpercent en long ;
 Ces deux seins seront mon ultime déchéance.
 Quand je crois serrer mon bonheur, je le broie.
 Quand je regarde l'avenir, je me brûle les yeux.
 La vie fait mal quand on ne s'y attend pas...

Quelle chance de pouvoir survivre à deux.

26. J'ai la mélancolie des soirées dansantes. J'ai la mélancolie d'un temps que j'ai connu et qui est à présent perdu. Quand reviendra la lumière ?

27. Le bonheur n'est pas une sensation, un état, aussi immortel soit-il ou un sentiment, non. C'est un flux. Il a été créé avec l'humanité. La liesse, l'amour, la chance, la joie des premiers hommes l'ont fait grandir, encore et encore, augmentant ce capital sans limite. Mais lorsque le premier homme fit du mal pour la première fois à son voisin... Alors le capital s'arrêta de grossir. Le taux de bonheur n'a plus jamais grandi. La fiole dans laquelle il se trouvait s'est fêlée et, pour la plus grande joie mais aussi pour le plus grand des désespoirs, le bonheur s'est mis à se répandre sur Terre, tout autour. Il erre de coeur en coeur, d'âme en âme, sans fin. Quand il touche quelqu'un, il le couvre de bonté : amour, gloire, sagesse, savoir, amitié, chance. Tout lui sourit. Mais quand il s'en va... On dit qu'un malheur ne vient jamais seul, c'est faux : en fait, le bonheur s'en va progressivement. Car le taux de bonheur est fixe en ce monde. Voilà pourquoi le bonheur des uns fait toujours le malheur des autres. Il passe de main en main, sans jamais s'arrêter. Il transforme la bonne humeur en joie, l'amitié en amour. L'amitié en amour.

28. Une oreille percée, c'est la peau qu'on assassine ;
 Sous prétexte de diamants, d'or et de carats
 On prétend parler aux fées, et on en dessine
 Sur la peau et les hanches, sur les abats.
 Tatouage ou tatouage, c'est toujours la même chose,
 Du charcutage,
 Et fort morose.

29. Une épée qui perce, c'est la vie qu'on assassine ;
 Sous prétexte d'idéaux et de révolutions,
 On prétend parler aux Dieux, et on en dessine
 Sur les armures, les oripeaux et les écus.
 Sang versé ou sang qu'on fait verser, c'est toujours la même chose ;
 Du charcutage,
 Et fort morose.

Mais que cela fait rire !

30. De toutes les couleurs, le noir est la meilleure. Car on ne peut atteindre le noir complet qu'uniquement en l'absence totale de lumière, et sans lumière il n'y a plus rien, pas même soi. Un rien qui se contemple soi-même. Il est difficile de trouver un chat noir dans une pièce sombre, surtout quand il n'y est pas. Il est omniprésent, et il suffit de fermer les yeux pour en avoir un timide aperçu : fermez les yeux, et le monde disparaît. Fermez les yeux, et le noir apparaît. Il ne peut y avoir de noir dans le monde et de monde dans le noir : la couleur est donc encore une vue de l'esprit. Accepter l'existence du noir vient à renier le monde et vice-versa. Donner du sens au noir, c'est priver le monde de sens, et donner du sens au monde c'est en ôter au noir. Et pourtant le noir existe, ou du moins on croit le reconnaître... serait-il alors possible que le noir, dans ses compromis, propose une forme d'alternative au monde que nous connaissons ?

31. Les étoiles tombèrent du ciel et les îles changèrent de place. La lune tomba du firmament et le soleil disparut derrière l'horizon. L'eau des fleuves devint rouge et les morts se levèrent de leurs tombes. Alors, venus de l'au-delà surgirent quatre cavaliers sur quatre chevaux blanc, rouge, noir et vert, harnachés d'or, de rubis, de diamants et de saphirs.

Le premier s'appelait Aznort, Seigneur de l'Apocalypse, Prince de la Peste, il fendait l'air de sa lance de Feu et répandait le malheur avec son bouclier de Larmes.

Le second s'appelait Garnort, Seigneur de l'Apocalypse, Prince de la Famine, il tranchait les cieux de son épée de Cristal et achevait le bétail de ses bottes d'Airain.

Le troisième s'appelait Purnort, Seigneur de l'Apocalypse, Prince de la Guerre, il tuait les vivants de sa masse de Fer et faisait s'étendre la haine de sa main Glacée.

Le quatrième et dernier s'appelait la Mort, Seigneur de l'Apocalypse, Prince de la Détresse, il renversait les arbres de son souffle Noir et empêchait la fleur de repousser de son regard Ténébreux.

Ils vinrent tous quatre, parfaitement alignés, au trot et au galop et parcoururent les terres perdues. Et quand un paysan les voyait, face contre terre il les implorait et priait :

« Délivrez-nous du mal ! »

Mais les cavaliers repartaient en riant et en hurlant, lui tranchaient la tête et ne lui accordaient aucun pardon.

32. Au printemps, lorsque les fleurs sortent enfin de terre, quand les séraphins jouent ces divines mélodies qui emplissent les coeurs de joie et de miel je viendrai, ma toute belle, ma cithare à la main et je t'emmènerai courir la campagne ; nous nous arrêterons alors sous un frêne et nous rêverons tous les deux. Te chantant des romances connues de moi seul, je te ferai découvrir la beauté de ce monde qui n'attend que toi pour être conquise. Il te suffira de tendre la main pour saisir la douceur de tes ambitions et le pollen joli.

En été, quand les champs de blés deviennent or et que les abeilles frémissent de leur danse hypnotique je viendrai, ma toute belle, ma flûte à la bouche, et je te ferai connaître les mille vallées des horizons verdoyants. Les pieds perdus dans des fleuves assassins, nous goûterons cette fraîcheur éternelle et nous parlerons de poésie et d'amour, nous envisagerons un avenir radieux dont nous serons les Dieux et les Maîtres. Il te faudra ouvrir grand les yeux afin de voir les merveilles qui t'entourent et te supportent.

À l'automne, si les feuilles brunâtres se mettent à tomber des arbres et que le ciel se couvre de gros nuages lourds je viendrai, ma toute belle, ma

guitare à l'épaule, et sous une arche de pierre bien à l'abri de la pluie, je te ferai rêver les plages souriantes où soufflent les alizés. Au son de ma voix tendre et forte à la fois, tu soupireras des paradis cléments et des arcs-en-ciel prodigieux qui te feront oublier ta misère et ta détresse. Tu ne devras que libérer ton âme des pleurs et des peines pour goûter aux auspices prodigieux des oracles divins.

En hiver, le blanc manteau recouvrira tout : les fleurs, les coeurs, les campagnes, les frênes, les blés, les rivières, les vallées, les plages et les pierres. Une barbe blanche de coton et de flocons, impénétrable, témoignera de l'âge avancé de l'année que nous venons de vivre tous les deux. Mais devant un feu de cheminée, sur une peau de bête soyeuse et moi, jouant du piano pour tes beaux yeux, je te raconterai le périple du printemps, l'espoir de l'été et la chute de l'automne. L'un contre l'autre, cela ne sera plus que notre ultime, que notre dernière vérité, nous réécrivons le monde comme il le faut et comme il doit l'être : à notre image.

Tout ceci je le ferai pour toi.

33. Qu'est-ce que l'érotisme ? Comment pourrait-on définir l'érotisme ? C'est là un concept qui me dépasse fortement, tout comme celui d'amour. Qu'est-ce que l'amour ? Je sais ce que c'est, mais impossible de mettre un mot dessus. Le simple fait de l'avoir inventé crée plus d'ennui qu'il n'en résout. On n'aime jamais : on aime « bien », « fort », « à la folie » ou « pas du tout » (sans pour autant détester). Il fallait bien pourtant créer un nom pour suppléer l'absence de pantomime du Texte, de la Lettre ! Mais parler d'amour, ou plutôt faire l'amour comme on le chantait jusqu'à peu, est délicat. Et on ne nous croit jamais sincère ; comment dès lors pouvoir être sincère quand on parle d'érotisme ? On l'est réellement alors si on agit, et non si on en parle. Tout érotisme parlé, écrit, décrit est vulgaire et suggère davantage la passion physique que l'érotisme en lui-même. Car n'est érotique pas acte de chair ni paroles de chair ou parole d'amour : il s'agit d'un acte d'amour physique, sans être un acte d'amour de chair. C'est une caresse au-delà des zones pertinentes, un baiser sur les cheveux ; c'est une rose fraîchement coupée qui parcourt avec tendresse un corps perlant de sueur, c'est une robe que l'on soulève aux genoux sans quitter sa chère des yeux. L'érotisme, c'est la quintessence de la relation, elle prépare l'excitation et lui donne un sens : l'acte physique n'est qu'un tomber de rideau et non l'essentiel de l'amour, et la suggestion donne bien plus de bonheur que ce fatras de corps sans

queue ni tête. Ainsi l'amant idéal sera romantique quand il voudra charmer, passionné quand il voudra embrasser, érotique quand il voudra caresser ; et enfin quand il satisfera le plaisir sa douce sera comblée. L'amour demande du temps. Beaucoup de temps.

34. Les saisons sont une illustration parfaite de ce que l'Homme sait faire le mieux : découper, trancher, établir des frontières. Jamais la nature ne se demande quand commence l'été et finit le printemps ; tout comme on n'a jamais cessé de parler latin en Gaule, le temps ne s'arrête jamais. Il passe imperceptiblement d'un stade à un autre. Le début d'un été n'est que la fin d'un printemps, la chute de l'hiver ne fait que consacrer son début. Mais bien entendu, il a fallu mettre un nom sur tout et toutes choses... quelle idiotie. Pourquoi vouloir nommer, dénombrer, quand il suffit d'attendre et d'observer ?

35. Je n'ai jamais, de mémoire, été à la mer. Je n'ai jamais connu les plages, les flots bleus. Les images paradisiaques des cartes tropicales ne me tentent pas : et je les vois comme des rêves hypothétiques, que je pourrai faire mais que je ne fais pas et non comme des ambitions aznavouréennes.³⁷

36. Tuer me paraît une chose imbécile : le temps est déjà suffisamment assassin sans que l'on ne lui donne un coup de main digne de figurer dans les annales d'association de malfaiteurs.

37. Il est des textes avec lesquels j'ai plus d'affinités que d'autres. Des extraits, des mots, des phrases qui sonnent mieux à mes oreilles, qui paraissent plus beaux à mes yeux et à mon esprit ; ces billets, je les lis et relis, encore et toujours et cela provoque en moi un sentiment de bien-être extraordinaire.

38. Un monde qui se fige, c'est la lumière qui disparaît,
C'est les montagnes qui croulent,
La terre qui ne sera plus jamais labourée,
La mer qui ne pourra plus gronder,
Le ciel qui ne pourra plus tonner :
C'est le temps qui nous l'enlève, et je crois avec raison
Qu'il n'est, comme le disait Bergson
Qu'une invention

Des Hommes.

39. Du sang et de la sueur, voici les seules récompenses du travailleur, du sang et de la sueur ! C'est une vérité incroyable et un savoir-faire indémodable, suer du sang et pleurer de la sueur, et dormir avec la satisfaction du travail bien fait. Ne pas regretter, jamais, et ne pas penser à l'avenir : mais qu'au présent et à sa volupté, qu'au passé et à ce qu'on a accompli. Et que chaque jour suffise sa peine, et que chaque jour soit le dernier, et que la veille soit toujours plus laide, et que la veille devait être retravaillée.

40. Je n'ai jamais réellement aimé les coiffeurs. J'y suis toujours allé et j'y vais encore par contrainte et non par volonté : mais Isabelle me préfère avec les cheveux courts, et insiste sans y paraître, par caresses et promesses pour que j'y aille. Je cède toujours, car à vrai dire je me moque de tout ceci. Courts ou longs, je n'ai jamais désiré que ma personnalité passe par ce résidu de crinière des temps jadis comme on peut le voir de plus en plus. Je préfère encore mon chapeau, je préfère encore ma casquette, je préfère encore être chauve, je préfère encore ma barbe.

41. Pourrais-je écrire un conte ? Je n'en ai jamais narré, pas même à ma tendre lumière...

1 – Il était une fois dans un lointain pays, lors d'un froid et terrible hiver, Deux époux loyaux et fidèles qui vivaient dans une mesure de misère. Par malheur, l'hiver s'éternisait et ils n'avaient plus rien à manger. Alors, le mari qui s'inquiétait décida de partir chercher un peu de pain et de lait.

Il partit après avoir pris un modeste habit et jura sur sa vie de revenir vite.

Il arpenta les chemins glacés de sa campagne, sans savoir où mènerait sa route.

Il fagota un peu, creusa pour trouver des baies et des mûres mais rien pour sa femme.

Ivre de colère et de désespoir, il s'agenouilla et la douleur transperça son âme.

« Seigneur, que la vie est cruelle ! Ma femme attend désespérément mon retour...

Mais son assiette est vide et, je le regrette, on ne se nourrit pas d'amour.

Si seulement elle savait combien je l'aime... et si ces douces pensées se changeaient en pain !

Je me fais du mal...et moi, au pied de ce mur, je mourrai de peine devant mon destin. »

Une couturière, passant dans le coin et trouvant ce tableau peu commun Délaissa son étoffe de toile rouge et vint à la rencontre du paysan en chagrin.

Elle l'observa en silence, précautionneusement, ne sachant que dire et que faire...

Elle aurait tant voulu lui venir en aide, le soulager de sa peine et de sa misère.

Soudain, il lui vint une idée... elle fouilla dans sa besace et en sortit un beau tissu.

Elle tapota doucement sur l'épaule du paysan en pleurs et lui tendit l'ouvrage cousu :

« Monsieur, dit-elle, je vois votre détresse et votre malheur et je ne peux rester de marbre...

Prenez cette étoffe, elle peut vous donner bien du bonheur si vous la posez contre un arbre. »

La couturière repartit comme elle était apparue, tel un petit bonheur anodin.

Le paysan, lui, n'eut pas le temps de répondre à cette apparition qui, l'air de rien,

Venait de lui faire une promesse mystique et bien étrange en vérité...

Cette étoffe pourrait lui donner de la joie, du bonheur ou à manger ?

Il se dit qu'il n'avait rien à perdre et décida avant de revenir bredouille de tenter sa chance.

Il s'approcha donc d'un bosquet de frênes et de sapins et implora la providence.

Le paysan saisit l'étoffe et doucement l'effleura contre le premier arbre qui se trouvait là...

Il s'y reprit à une, deux, trois reprises sans succès hélas. Rien ne se passa.

Dépité, il décida de rentrer chez lui et tourna les talons, jetant le tissu au loin.

Haussant les épaules et riant de sa crédulité imbécile, il retombait dans son chagrin.

Un bruit néanmoins le fit sursauter... il se retourna alors et n'en crût pas ses yeux !

L'arbre s'était mué en or massif comme s'il avait été touché par Dieu !

Il ne revit plus la couturière et ne sut jamais qui elle était réellement : ange ou sorcière.

Avec l'or qu'il a pu grappiller de cet arbre, il a pu acheter à manger et à boire et passer l'hiver

Aujourd'hui il vit heureux, et sa femme lui a donné trois fils qui vivent encore sous leur toit.

Alors si un jour prochain, vous croyez qu'il n'y a plus d'espoir, aidez-vous et le ciel vous aidera !

42. 2 – Il était de cela fort longtemps, dans un royaume lointain, un petit roi qui dirigeait son pays avec bonté et intelligence. Il était très jeune : ses deux parents, les monarques, avaient péri emportés par une maladie ignoble. Éduqué par un conseiller sage et affable, très tôt, le petit roi se révéla à la hauteur de la tâche qui lui incombait. Gérant politique, économie, justice et libertés avec une sagacité impressionnante pour son jeune âge, il était aimé de son peuple qui ne manquait pas de lui rappeler à la moindre occasion combien il lui était dévoué.

Le petit roi, car c'est ainsi qu'on le surnommait de par les terres avait un grand respect pour ses sujets, car il savait bien qu'un roi ne peut exister que s'il possède un royaume. Alors il n'hésitait pas à puiser dans les caisses du trésor afin d'apporter du pain à ses paysans et seigneurs, à développer les structures de soin et d'éducation, et toujours il était à l'écoute des besoins et des demandes des miséreux.

Le pays était prospère et puissant.

Mais un jour, tout changea du tout au tout. Le petit roi congédia son sage conseiller sans un mot d'explication et ce dernier mourut dans la peur, chassé du château où il n'était plus le bienvenu. Il se mit à créer de manière

anarchique des taxes et des impôts injustes, qui ruinèrent les hommes de la terre et leurs enfants pour servir à décorer les manoirs du roi de plus de parures, de tableaux et de tapisseries que l'ensemble des palais des maharadjas des pays lointains. Il s'entoura d'une horde de courtisans et de flatteurs vils et mesquins qui lorgnaient sur l'immense fortune du petit roi.

On s'est longtemps interrogé sur ce comportement étrange. Est-ce que le roi était tombé sous le coup d'une influence maléfique, d'un sorcier venu des montagnes du Nord ou encore d'une vampire aux ambitions grotesques ?

Hélas non, la vérité était plus terrible encore : le petit roi avait grandi. Et s'il n'était pas encore un adulte, ce n'était déjà plus un enfant.

Je ne dois pas être fait pour cela...

43. Je fais un dernier essai...

3 – « Une société repose sur des normes, sur des définitions strictes que rien ne saurait déranger. Sans ces normes, sans cette normalité, la patrie s'effondre dans un tonnerre chaotique et hurlubuesque. C'est pour cela qu'il faut veiller à les préserver, à les entretenir avec amour pour que survive non seulement nos institutions mais également notre liberté ! »

L'orateur savait haranguer les foules. Et la fin de ce discours avait provoqué plus de hurrahs, plus de bravis, plus d'exaltation et plus de tumulte que toutes les injonctions de Caton l'Ancien. Descendant majestueusement de son pupitre du Sénat, il était certain que ses adversaires ne manqueraient pas une seule occasion de se venger de l'affront qu'ils venaient d'essuyer. Eux qui prônaient l'anarchie, le retour aux choses simples n'auraient plus aucun crédit dorénavant. Par ce triomphe, la pensée contrôlée et droite serait maintenant la seule autorisée, ce n'était plus qu'une question de temps avant que les députés ratifient leur projet de loi que l'orateur leur avait méticuleusement soufflé.

Indubitablement, son retour à son domaine se faisait selon un trajet déterminé depuis des lustres : il prenait la grande voie jusqu'au carrefour Appia, tournait vers la droite et longeait les colonnes et les arcs de triomphe avant d'apercevoir le fameux écriteau : « Mea domus ». Et un autre plus petit : « Cave canem ». Il entra magistralement, déposait ses affaires et s'asseyait alors. Il tendait la main, sa femme venait avec un verre de vin rempli et une

serviette en papier. Il buvait le verre d'une gorgée, s'essuyait les lèvres et rendait le tout à sa tendre qui repartait en cuisine, revenait et commençait à lui masser les épaules.

« Comment cela s'est-il passé ? demanda-t-elle innocemment.

– J'ai été le meilleur, répondit-il, comme d'ordinaire... Mon projet de loi passera nécessairement.

– Est-ce que tu vas me faire l'honneur de... dormir avec moi ce soir ?

– Cela ne serait pas raisonnable du tout, et il hocha la tête en disant cela. Ce n'est pas correct.

– Oui, je le sais... mais j'aurais espéré que...

– Non. Par contre, tu as raison : il faut fêter dignement tout ceci. Je vais m'autoriser un petit extra. »

Et contre toutes ses habitudes, l'orateur se leva et se dirigea vers une petite salle au fin fond de son domaine. Ouvrant légèrement la porte, juste ce qu'il fallait pour le laisser passer, il entra dans le saint des saints. Son sanctuaire, sans doute un des rares endroits où il se sentait quiet, calme, reposé. À l'intérieur se trouvaient des exemplaires numérotés et vérifiés par les autorités des mesures étalons : le kilogramme étalon, le mètre étalon, le litre étalon, l'étalon-or, toutes leurs divisions et sub-divisions. Un florilège d'exactitude mathématique. Cette pièce, ces étalons représentaient tout ce qu'il adorait : l'ordre, la précision, le déterminisme. Pas de place ici pour l'imaginaire, le doute, le hasard. Tout ce que son projet de loi définissait avec soin.

Toutes ces mesures étaient consciencieusement protégées sous cloche scellée, uniquement pour le plaisir de ses seuls yeux car personne, pas même ses domestiques pourtant triés et sélectionnés pour leur délicatesse n'avaient le droit d'aller dans cette pièce. Il se chargeait lui-même du ménage et du peu de rangement qu'il devait faire. Car dans ce lieu hermétique ou presque, il n'y avait pas un seul grain de poussière et chaque chose était à sa place, minutieusement. Il respira longuement ce petit air qu'il adorait tant, ce parfum imperceptible de propreté et s'en alla poursuivre ses activités, comme il l'avait prévu et écrit depuis la matinée. Son emploi du temps ne souffrait d'aucun retard. Il referma alors la porte doucement et dormit cette nuit-là d'un sommeil de plomb dans sa chambre, un sourire aux lèvres.

Le lendemain matin, quelque chose n'allait pas. Cela, il le savait perti-

nement. Il le savait car son valet de chambre n'était pas venu le réveiller à six heures et quart précises. Il était plus de sept heures. Cela le contraria fortement et il n'aimait pas, absolument pas être contrarié. Il enfila donc une rapide robe de chambre et se dirigea d'un pas martial vers la salle de réception. Tous ses domestiques étaient rassemblés devant la fameuse salle sacrée, regardant comme on peut regarder un animal en cage l'intérieur de la pièce dont la porte avait été éventrée... cette vue manqua de faire défaillir l'orateur mais il se ravisa vite quand, de colère, il vit l'intérieur de son sanctuaire. Tous les meubles avaient été renversés, les étalons dispersés précautionneusement aux quatre coins et des messages obscènes glorifiant le désordre avaient été peints sur les murs. Ravalant une gorgée de haine et de dégoût, il ordonna à ses valets de tout remettre en ordre tandis qu'il allait suivre comme de coutume son emploi du temps, avec petit déjeuner, ablutions et habillage. Mais là encore, un imprévu : sa femme était absente au repas. Il considéra l'évènement comme mineur mais surtout ne fit aucun lien entre les deux incidents, là où tout son personnel l'avait fait.

Avant qu'il ne termine son repas, un valet de pied, pressé et essoufflé vint le déranger pour lui annoncer la nouvelle.

« Monsieur ! étouffa-t-il.

– Pourquoi me dérangez-vous ? Je suis déjà en retard !

– Le mètre étalon est introuvable. »

Pour la première fois depuis qu'il travaillait dans le domaine, le valet vit son maître blêmir, pâlir, devenir aussi blanc qu'un linge tout juste lavé. Ouvrant et fermant la bouche plusieurs fois, comme pour reprendre son souffle, il dut s'y reprendre à trois fois pour se lever de sa chaise et enfin revenir sur les lieux du sinistre. Et tandis que le reste des employés s'affairaient à coups d'éponge et de savon à laver les murs de la peinture rouge qui les défigurait, il observait à nouveau ses prix, remis en ordre... le kilogramme étalon, l'étalon-or, mais point de mètre étalon.

Que se passa-t-il donc dans sa tête ? Rien à vrai dire. Absolument rien. C'était comme si son cerveau refusait de reconnaître l'absence du mètre. Comme s'il ne voyait rien du tout devant lui. On lui avait arraché les yeux. Tournant les talons, il sortit lentement de la pièce et enjamba les restes de la porte, toujours détruite. Mais il ne leva semble-t-il pas assez haut la jambe droite et trébucha. Il n'avait jamais trébuché de son existence. Jamais. Il n'avait jamais glissé, ni fait un faux pas, il en était intimement persuadé.

Et cela le perturba énormément... il ne put pas faire la moitié de ce qu'il avait prévu dans son emploi du temps. Et le soir, il n'arriva pas à s'endormir. C'était la première fois qu'il ne trouva pas le sommeil. Il avait toujours bien dormi. Et après une nuit blanche, immobile, assis sur son lit, il eut la révélation. Ce que l'on se murmurait à voix basse depuis plusieurs heures venait de lui apparaître aussi clair que de l'eau : c'était sa femme qui était à l'origine de tout cela.

Mais que faire ? Que dire ? Où aller ? Qui quérir ? Qui questionner ? Qui arrêter ? Il était face à un imprévu, et à un imprévu du plus bel effet puisqu'il l'avait plongé dans la désillusion la plus totale. Tandis que son existence entière avait été tracée, définie, délimitée par des emplois du temps stricts, il avancerait maintenant et devrait face au hasard le plus complet.

Il décida tout d'abord d'envoyer ses domestiques faire une rapide enquête mais tous revinrent bredouilles. Et l'un d'entre eux demanda, de la manière la plus naturelle du monde où Madame l'épouse de l'orateur avait ses habitudes à l'extérieur de la maison. Et ce dernier ne sut pas quoi répondre. Jamais il ne s'était intéressé à sa femme, cela n'entraînait pas dans ses plans : il ne s'était marié que pour obtenir une légitimité et obtenir les voix de quelques réactionnaires au Sénat. Mais il ne connaissait pas ses goûts... Tout juste savait-il son prénom. Et tout ceci lui parut incroyable.

Il venait d'être frappé par la foudre. Comment pouvait-on ne rien connaître de sa femme, de sa moitié... si son projet de loi défendait l'exactitude des promesses, jamais il n'avait voulu se faire le père de telles absurdités.

Soudainement, il se mit à se poser de drôles de questions... le nom de jeune fille de sa femme, sa famille, mais aussi son enfance à lui... et l'odeur des fleurs, et le parfum préféré de sa mère, et le bruit du vent. Il ne connaissait rien de tout cela. Et en se regardant dans le miroir de la salle de bains, voyant ses tempes grisonnantes et sa moustache débraillée, il comprit que c'était trop tard pour rattraper le temps perdu. Il s'enferma dans sa chambre et refusa catégoriquement d'en sortir, hurlant à la mort à qui venait frapper timidement à la porte.

Deux jours s'écoulèrent ainsi et la loi, qui aurait dû être ratifiée ne fut finalement pas discutée. Tandis que tout le monde préparait en silence la mort, du moins politique, de l'orateur, un événement improbable survint alors. Sous sa fenêtre, un imposant comité s'était réuni. Leurs banderoles ne laissaient aucun doute quant à leurs intentions : ils étaient du parti anarchiste luttant

contre ses idées. Et en tête de ce cortège se trouvait une femme. À travers un porte-voix rouge sang, elle criait à son mari.

« Chéri, c'est moi : ta tendre. »

Elle attendit une bonne minute mais ne vit aucune réaction. Alors elle continua à vociférer.

« J'aurais cru que mon appel t'aurait fait sortir de ta léthargie mais je me trompais... alors écoute-moi bien, chéri. Depuis maintenant six ans, je suis le chef du parti anarchiste luttant contre tes idées. Chaque soir depuis que tu t'es lancé dans cette croisade pour l'ordre et la discipline, je n'ai cessé de trouver des partisans, des présidents de meute pour te contrecarrer. Et toi, tu n'as rien vu. Tellement occupé à ne pas sortir des sentiers que tu t'étais tracés avec minutie, tellement obnubilé par l'ordre et la discipline, par tes fameux étalons qui représentaient tout ce qui était à tes yeux synonymes de perfection, tu n'as rien su de mes activités. Nous faisons chambre à part depuis toujours, car selon toi, ce n'est pas correct. Et pourtant, je t'aimais. Même si ce mariage était arrangé, je le sais, je t'aimais. Tu n'as pas su le voir. Comme tout, d'ailleurs. Alors j'ai choisi de frapper, quand il fallait frapper. Juste avant que cette loi ne soit ratifiée. Quand cela allait faire le plus mal. Et je t'ai enlevé ce à quoi tu tenais le plus... ce fameux mètre étalon. Et sans lui, je savais que tu perdrais le sens de la mesure. Que tu douterais. Car je connais tes failles, mon chéri. Je ne vais pas te rendre ton mètre étalon, cette stupide règle, non. Je vais le garder avec moi. Cela sera le nouveau symbole de notre lutte contre l'ordre absolu.

« Tu prétends depuis toujours que seul l'ordre nécessaire et la discipline tiennent en place une société. En réalité, tu ne la maintiens pas... tu lui brises les ailes. Le devoir de la politique est de rendre l'existence heureuse. Et l'ordre, la discipline ne rendent pas heureux. Je n'ai pas été heureuse pendant toutes ces années. J'ai été bafouée, humiliée. Mais est-ce que pour autant le désordre est la solution ? Non. Bien sûr que non. Notre mouvement n'est pas le contraire du tien. Il le modère. Comme on peut modérer le jugement d'un extrémiste. Ce mètre étalon sera désormais notre seule modération. Maintenant que tu as goûté quelques jours sans ordre, tu sais ce qui est bon pour le peuple.

« Je ne te souhaite pas du malheur, mon chéri, au contraire ; j'aimerais que cette expérience te soit profitable. Vivre, ce n'est pas être dirigé et marcher

toujours dans les droits chemins. C'est tomber, se relever, faire ses propres erreurs et surtout continuer d'avancer. Toi, tu n'as pas vécu et tu as dû t'en rendre compte. Alors je ne peux te conseiller qu'une chose : c'est de vivre et vite. Pendant que tu le peux encore. »

Le comité se perdit alors dans les rues. Ne resta devant les fenêtres toujours fermées que la femme de l'orateur. Le mètre étalon sous le bras, elle s'en alla enfin, lasse d'attendre. Il voulait vivre, mais voilà : par où commencer ?

44. Persévérer est diabolique : je cesse alors de faire des contes... je ne suis pas doué pour ce style de narration qui suppose une grande sagesse et une grande maîtrise de la Lettre, et je n'ai ni l'une ni l'autre.

45. Récemment, ma tendre moitié s'est interrogée sur le devenir de nos personnes après la mort. Je lui ai répondu sincèrement que je n'en savais rien, et que je ne m'en préoccupais pas. Elle a persisté et s'est mise à imaginer des paradis, des purgatoires et des enfers. Je ne crois ni aux fantômes ni aux esprits. Est-ce que je crois à une vie après la mort ?

46. Je me souviens (pourquoi spécialement aujourd'hui, je l'ignore... pourtant rien ne m'y a fait penser particulièrement) d'une lettre que j'avais un jour reçue. Il n'y avait pas d'expéditeur et je n'ai jamais su qui me l'avait écrite, bien que j'aie toujours soupçonné (et que je soupçonne encore) ma femme de m'avoir fait une manière de farce. Elle était datée du dix Septembre 1982, mais je ne l'ai reçue que le treize Septembre, un Lundi. Rien que l'enveloppe m'a amusé : d'une couleur rosâtre, elle sentait bon la violette. L'adresse était écrite d'une main ronde et courbe, à la plume bleu clair. Et il y avait un petit cœur de dessiné à côté de mon prénom. La lettre en elle-même était assez brève, mais tendre et touchante. Je ne la reproduirai pas, par pudeur ; car c'était véritablement une lettre d'une admiratrice secrète qui me désirait « tout entier » (sic). Cela a été la seule, première et dernière de ma vie. Mais je m'en souviendrai je pense toujours. Je souhaite à quiconque de recevoir une lettre ainsi un jour : cela fait se sentir important, digne, fier. Cela nous fait exister, tout simplement.

47. Comment parvenir à trouver un équilibre ? C'est pourtant, semble-t-il, l'état vers lequel tout système tend à parvenir selon certains des mes amis physiciens ou mathématiciens. L'équilibre me semble pourtant un élément

ennuyeux, inaccessible et surtout inutile. Même s'il ne suppose pas nécessairement un immobilisme glacial, il apparaît que c'est un statut profondément fragile de par sa nature subtile, et que le chaos malgré lui apparaît bien plus stable (enlever un grain de sable d'une dune, elle reste dune). Pourquoi alors vouloir à tout prix atteindre, souvent après de lourds sacrifices, un équilibre précaire qui peut à tout moment basculer dans le chaos plutôt que d'accepter le désordre latent de toutes choses ? La nature se veut parfaite, et l'équilibre est perfection. Et l'Homme lui, que fait-il ? Il cherche la perfection. Mais ne pouvant l'atteindre, il ne fait contribuer à enrichir le chaos, et se retrouve toujours en quête, toujours en recherche de quelque chose qui lui manque... et ce même quand il décide en hurlant de se poser et de se reposer.

48. L'école est une institution merveilleuse. Même en pleine adolescence ou quand, après ne pas avoir travaillé convenablement je n'avais pas la note escomptée je n'ai jamais renié ce prodige. J'aime l'étude, j'aime apprendre ; quand bien même pléthore de matières me reste inaccessible (j'ai toujours été et reste encore beaucoup plus littéraire que scientifique) je persiste à ouvrir les encyclopédies, à lire les journaux, à m'informer, à m'interroger. Au fur et à mesure du temps j'ai su m'entourer d'amis intelligents et cultivés, bien plus intelligent et cultivé que je ne le suis et ne le serai jamais. C'est Umberto Eco qui disait, je crois, que chaque homme est le stupide d'un autre. Je sais de qui je suis le stupide, et un des espoirs secrets serait, par pur orgueil, de trouver celui qui serait mon stupide. Je n'aime pas raisonner ainsi, et préfère me croire plus petit que plus grand : cela me permet de rester admiratif et respectueux, et me convainc avec raison qu'il reste toujours quelque chose à apprendre. Il y a toujours une forêt à cartographier, une espèce nouvelle à décrire, un mot à apprendre. Toute une vie ne me sera pas, et ne m'a pas été – puisque je suis bien plus proche du crépuscule que de l'aurore – suffisant pour tout voir, tout avoir et tout savoir. J'aurai fait de mon mieux mais les mystères d'Hérodote, d'Euclide, ou même de Spinoza me restent inaccessibles et je ne conçois sans doute pas même leur complexité. Combien de mondes engloutis me sont inconnus, combien le resteront : la connaissance n'est qu'un grand réseau, qu'une pelote de fil. S'intéressant à une pointe de détail par intérêt, on s'amuse à dévider la pelote par curiosité et on s'aperçoit combien elle est entrelacée, combien elle est belle, et combien surtout elle est accrochée à d'autres pelotes, encore et encore : et croyant découvrir qu'une simple perle de savoir on découvre tout un continent de mystères, de règles, de choses sues mais que l'on n'apprend pas, car trop complexes ou mystiques

et, régulièrement, des lacs de secrets, de questions et de doutes.

L'école, enfin, n'apprend pas la connaissance, elle apprend à aimer la connaissance : et idiots sont les professeurs qui ignorent ce précepte pourtant nécessaire.

49. Écrire. Écrire. Est-ce que j'aime écrire ? Ou bien est-ce que je préfère lire ? Lire m'est devenu insupportable... insupportable. Écrire m'est devenu également à la frontière de la tolérance... je m'arrêterai bientôt définitivement je pense. Une fois le texte que je prépare achevé³⁸ – si je l'achève – je jetterai à jamais un voile sur ces pratiques délatrices.

50. Disparaître, bientôt la fin.

51. Avant que l'envie ne disparaisse totalement, j'aimerais consigner encore quelques notes concernant mes travaux. Je ne pense pas qu'ils aboutissent à quelque projet sérieux que ce soit, malgré mon envie immodérée de faire connaître mes textes. Mais sans doute jamais ils ne sortiront des tiroirs, car mes pensées ne valent pas la peine d'être lues ni sues, ce n'est que justice. S'il était permis aux imbéciles d'écrire le marché du livre, par déjà trop surchargé par la gaucherie ambiante, pourrait devenir imbuvable. Ne compliquons pas davantage les choses, et soyons raisonnable. Écrire et lire sont les œuvres du démon, je ne veux sacrifier le restant de mon humanité pour un but qui m'apparaît comme absurde, idiot, pire : destructeur. Je ne veux pas être mangé par mes textes comme tant d'autres et n'être plus au final qu'un spectre qui ne se croise qu'en tournant les pages : je veux vivre ma vie, puis disparaître. Pour de bon.

52. Ne rien dire. Tout garder secret et cela sera comme si rien n'aura jamais existé, c'est là le sens final de toute chose : aucune complétion, aucun regret. Il n'y a jamais rien eu, et personne ne devra jamais savoir. Je m'en vais dire de ce pas à ma tendre de ne jamais parler des textes montrés, de même que tous ceux qui en ont eu vent, et je me garderai toujours de le montrer à ma lumière : je ne veux pas qu'elle sache que son grand-père n'était qu'un frustré et un incapable.

Notes du transcripteur

1 : Mon père est mort (serait mort) le 22 Avril 1992. Je n'ai jamais rien su de ma mère ou de mes grands-parents sur ce décès, mais mes propres recherches m'ont amené à considérer que cela aurait un rapport avec la guerre en Bosnie-Herzégovine (il me semblait effectivement avoir surpris ça et là des conversations faisant référence à un métier de militaire). Un ami de la famille, dont j'ai de fortes envies de remettre le témoignage en doute du fait de sa réputation de menteur et de mythomane, m'a révélé qu'il était casque bleu et qu'il serait mort non loin de Zenica, au nord de Sarajevo lors d'une embuscade. Porté disparu, son corps n'ayant jamais été retrouvé, on avait fait un enterrement sans corps, d'où l'absence de tombe, d'urne, de sépulture quelconque.

Je suppose que je ne saurai jamais entièrement la vérité sur cette histoire et je ne souhaite peut-être pas en savoir davantage ; certaines histoires sont faites pour être tues.

2 : Référence au roman de Denis Diderot *Jacques le fataliste et son maître*.

3 : Extrait des *Odes* du stoïcien Horace. La traduction de ma grand-mère est rigoureusement exacte ; il est probable que mon grand-père ait inventé cette anecdote, ou bien amélioré la traduction car bien que mon aïeule fût professeur, je ne me souviens pas qu'elle maîtrisait le latin de façon courante. Il est possible par contre qu'elle connaisse cette traduction, et le vers latin par cœur (que devait connaître également mon grand-père).

4 : Référence au roman de John Steinbeck *Des souris et des hommes*.

5 : Référence au roman de Montesquieu *Les lettres persanes*.

6 : Référence à l'essai de Jean-Jacques Rousseau *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*.

7 : Cette anecdote charmante est probablement fausse. Je le tiens de la bouche même de ma grand-mère qui m'a demandé lorsque j'étais jeune (je devais avoir dix, ou onze ans) de ne pas tenir compte des histoires de son époux concernant une soi-disante rencontre avec une rose dans un terrain vague. Il ne m'en aura pourtant jamais parlé de vive voix, et j'ai découvert (et me suis souvenue de l'avertissement) l'histoire qu'en lisant ce journal. Si l'on considère ce récit comme faux, ce qui est somme toute vraisemblable compte tenu du romantisme, du maniérisme et de la mise en scène quasi-biblique du récit, la passion pour les roses de mon grand-père ne trouve aucune origine véritable. Comme toute passion elle avait du naître par accident ou hasard, et il aura inventé cette histoire pour s'en rassurer.

Il est tout aussi possible qu'après avoir inventé cette histoire, par phénomène d'auto-persuasion il se soit mis à y croire lui-même, ce qui explique sa présence au sein du journal. On peut donc considérer que le pacte tacite d'honnêteté est respecté, quand bien même l'évènement raconté n'est pas réel.

8 : Après enquête, il s'avéra que cette dame n'était autre qu'une habitante du quartier, et qu'elle n'avait aucun lien de quelque manière que ce soit avec mon aïeul. Ce qui est intéressant de souligner, et c'est ce que je me suis dit après avoir découvert la vérité, c'est la manière dont mon grand-père désirait faire ressembler le physique de cette dame de la sienne. Il voulait voir à travers elle sa mère, et ce même s'il affirme plus tard ne jamais avoir voulu connaître ses parents, acceptant son sort d'orphelin.

9 : Strophes de la chanson de Claude Nougaro *Bozambo*.

10 : Référence au roman de James Barrie *Peter Pan*.

11 : Pays imaginaire créée en 1929 à l'occasion d'un canular, notamment réutilisé par Raymond Queneau pour son roman *Pierrot mon ami*.

12 : Mon grand-père parle sûrement du poème *Tu seras un homme, mon fils*.

13 : Références à Charles Baudelaire.

14 : Peut être une référence à la chanson de Bob Dylan *Knockin' on heaven's door*. Étrange, car mon grand-père n'écoutait guère de chanson étrangère, encore moins anglophone. Cela peut n'être qu'une coïncidence.

15 : Référence à la chanson de Georges Brassens *L'amandier*.

16 : Il est fort probable que ce soit effectivement par association d'idées : la cerise lui aurait fait penser à de l'eau-de-vie, et donc au recueil d'Apollinaire *Alcools*.

17 : Référence à la chanson de Jacques Brel *Pourquoi faut-il que les hommes s'ennuient ?*

18 : Après ce message, mon grand-père arrête d'écrire son journal pour les raisons évoquées. Cela correspondrait à une époque de grande lassitude de sa part, de déprime presque pourrait-on dire : il ne parlait que peu, ne riait, ne souriait jamais. Quelque chose le tourmentait. Était-ce à cause de ce journal, des doutes qu'il a décrits ou bien y avait-il autre chose ?

19 : Sans contexte le message le plus mystérieux de ce journal. Son origine peut être expliqué par les deux articles de 1995 ; ce serait dès lors l'arrivée de cette femme mystérieuse qui aurait provoqué cet élan improbable (voir note suivante pour plus détail). *Le mémorial* de Blaise Pascal serait une des sources d'inspiration (sans doute inconsciente, l'écriture paraît avoir été faite dans un état second, de folie ou de grande agitation), bien qu'il ne soit pas enterré au Panthéon de Paris. Ce dessin (plutôt, cette esquisse) pose également problème dans son interprétation : volonté de grandeur, de popularité ou bien appel aux grands hommes (notamment Hugo, que mon grand-père idolâtrait), le doute est permis. J'ai choisi de laisser ce message dans l'espoir où quelqu'un serait amène de le décrypter.

20 : Ces deux articles de l'année 1995 seraient-ils une preuve d'une prétendue histoire extraconjugale qu'aurait vécu mon grand-père ? Ma grand-mère n'en aura jamais parlé, et j'ai toujours considéré mon grand-père bien trop intègre, et droit pour pouvoir tromper sa femme. Cette dame aurait provoqué chez lui un violent tourment : c'était peut-être une parente retrouvée, une sœur, sa mère ? Encore une fois, un mystère qui ne sera pas résolu mais je

crois voir ici un tournant dans l'écriture de ce journal, à moins que ce ne soit que ma propre interprétation.

21 : Un autre mystère... j'ignore de quelle « Rose » il parle dans ce message, et la faute qu'il aurait à expier. Je n'ai pas trouvé de réponse dans les autres articles du mois, qui traitent de sujets bien plus banals (raison pour laquelle je ne les ai pas retranscrits). Parle-t-il de cette relation extraconjugale qu'il aurait eue ?

22 : Pourtant, le texte sera bel et bien découpé en soi-disant « parties » en chapitres grossiers, inégaux certes mais présents. Je ne peux croire qu'ils sont la volonté d'un autre que l'auteur du texte : la décision serait postérieure à cet article, mais il n'en fait nullement mention ailleurs dans le journal.

23 : Référence à une phrase des journaux de Kafka, modifiée pour l'occasion. Voir également l'article du 7 Juin 1992.

24 : Dernier article du journal, et vraisemblablement derniers mots qu'il n'ait jamais composés ; quand bien même je ne peux dater les pensées recueillies, je les juge antérieures à cet article-ci par le style et les thèmes abordés.

25 : La découpe en chapitre, ou partie de ce texte va contre la volonté dépeinte par le journal. La petite citation donnée à chaque fois est rigoureusement exacte, j'ai pu toutes les vérifier avec force et patience.

26 : La description correspond bien à celle de mon grand-père, plus précisément à l'époque où ma grand-mère attendait mon père.

27 : Le journal mentionne que le personnage commence à lire sur Victor Hugo, et qu'il termine de lire sur Hugo. Il ne sera pourtant jamais fait mention de ce grand auteur dans cette « nouvelle » ; cette modification importante pourrait être une preuve de respect de mon grand-père envers son œuvre, ne voulant entacher le gigantesque travail d'une démonstration qu'il définit lui-même comme « pédante » ou « absurde ». En revanche, le choix de Cervantès peut être quant à lui parfaitement anodin, du moins, je n'ai trouvé de référence précise quant à ce choix-ci.

28 : Si ce n'est la toute fin du paragraphe, tout ce qui a été écrit est rigoureusement exact.

29 : Encore une fois, tout ce qui a été écrit est rigoureusement exact excepté l'attrait que ma grand-mère aurait eu pour la littérature russe.

30 : Je ne parviens pas à déterminer quel est le personnage longuement décrit ici. Il est possible que ce soit un personnage fictif, un des rares, si ce n'est l'unique du texte.

31 : Une de expressions favorites de mon grand-père pour désigner les cuistres.

32 : Référence au recueil de Marcel Aymé *Les contes du chat perché*.

33 : Les deux derniers paragraphes sont clairement des ajouts (voir articles du 10 et 11 Mars 1996), destinés à offrir au texte une issue différente et moins « incomplète ».

34 : Moins la suite du « grand réquisitoire » qui, si ce n'est un style « violent » aurait dû être dans la droite ligne de l'introduction que la conclusion m'interroge ; car quelle conclusion le texte aurait-il pu avoir ? Une phrase sans compromis, enterrant à jamais la doctrine de la lecture ou bien une chute plus optimiste ? Étant donné le contexte et l'écriture du tout, je serai enclin à croire en la première solution.

35 : Voir note 21.

36 : Ces courts poèmes ont été numérotés par les soins de mon aïeul, mais je n'ai pas pu retrouver le poème numéroté « 1 ».

37 : Probable référence à la chanson de Charles Aznavour *Emmenez-moi*.

38 : De quel texte s'agit-il ? Si je suis mon idée première, il s'agit du « Réquisitoire contre la lecture ». Mais on peut considérer tout également que la note lui est postérieure, il s'agirait alors d'une évocation du « Grand réquisitoire contre la lecture ».

Deuxième partie

Sous le signe de la Rose

Avant-propos

Mon ambition n'est pas réellement de raconter dans ce texte une histoire. Je pense que mon but est de dépeindre un concept, une satanée idée qui me fait osciller perpétuellement entre l'ombre et la lumière, dans ma tête, sur ma face, dans mes habits et sur ma démarche. Profondément convaincu de l'absurdité de toute chose en ce bas monde, mais à la fois désireux de trouver dans toutes ces actions manichéennes et routinières où s'efface ou non le libre-arbitre de chacun un sens caché ou une signification secrète, quand on vit une vie sans se demander pourquoi nous la vivons et quand à sa fin nous ne trouvons de réponse, j'erre sans savoir où mon regard doit se poser dans la mouvante immobilité du monde qui défile lentement sous mes pieds. Et tandis que je recule malgré moi et que je me repose sur un lit de larmes, je me pose des questions qui pourraient commencer par des pourquoi, et finissent par s'ouvrir sur des comment. Consterné de la mesquinerie inaperçue dont tout un chacun fait preuve, je dissimule mes regards pathétiques et méprisants comme je le peux et comme je le dois, observant sans connaître et rejetant tandis que je les enlace les glissements doux et cruels de ma pensée étroite, et je rase les murs de rage de ne pouvoir en être un, seul et à jamais.

Entre ombre et lumière, au-delà de la transcendance éternelle et en-deça de la timide douleur qui me fait suer du sang rouge rosé qui arrose les fleurs épineuses, mauvaises herbes imberbes de mon orgueil, je me pose en marge d'une divinité muette et d'une humanité sourde dans un coin éclairé de ténèbres blanches et jaunes qui détruisent les rares lueurs mates de mon esprit vacillant, qui manquent de m'absorber totalement et me réduire à l'impuissance. Entre Hommes et Dieux, sensiblement différent comme tout autre et donc ne l'étant pas totalement malgré tout, je ronge les veines de ma main et gratte la corne blanche et la nettoie de ma sueur noire, lançant désespérément un cri qui retombe sans être entendu.

Prédestiné à voir un monde orange glacé s'effondrer sans pouvoir sauver

ce qui mérite de l'être, j'écris ma soif de vengeance et combat l'absurde néant
sensé du monde en faisant son éloge ; comme le chantait Aragon, « la rose
naît du mal du rosier. Mais elle est la rose ».

L'auteur

Chapitre 1

Colline bleue

Paris, le 23 Août 2017

Cela faisait longtemps qu'il n'avait fait si bel orage en Île-de-France. Le Bon Dieu, ne voulant sans doute pas tout noyer encore une fois, se vengeait sûrement et désirait nettoyer la crasse humaine comme il le pouvait. La Terre ne doit être à ses yeux qu'une espèce de lave-auto géant dont le rôle est de faire reluire les chromes pour son propre bonheur. Dieu est-il orgueilleux et égoïste ? Il doit surtout s'ennuyer. Seul comme jamais, il a les passe-temps qu'il peut avoir, mais a un goût prononcé pour la perfection. L'Humanité est son petit bijou aux six milliards de chevaux, cela mérite bien un rien d'entretien. Et l'eau doit tomber en pluie pour ôter la saleté ; dommage que dans son absolue perfection, il ne lave que les effets du problème et non sa cause. Dieu doit avant tout voir loin devant lui, ce qui semble logique après tout ; si les immortels ne songeaient pas à l'avenir, ils ne pourraient comprendre avec amertume leur triste sort.

Il avait tonné en début d'après-midi ; le matin avait été chaud et lourd, et couvert ; les nuages noirs s'amoncelaient lentement au-dessus de nos têtes sans faire de bruit, glissant l'un sur l'autre en odieux exhibitionnistes qu'ils sont et le soleil détournait les yeux. La pluie n'était pas tombée jusqu'au premier coup de tonnerre. Et à deux heures tapantes sur la grande horloge en face du bistrot, on vit un instant un grand éclat de lumière qui fit colorer pendant un temps imperceptible les nues en blanc et les yeux en rouge ; puis le craquement grandit, apparut doucement et s'amplifia grossièrement comme s'il avait eu du mal à prendre son élan. Et avant qu'il ne se taise la pluie tomba, fine tout d'abord, épaisse et noire après. Les clapotis sur le trottoir

et sous les chaussures des passants pressés ou protégés par leur parapluie me faisaient penser au son cristallin d'un triangle d'orchestre symphonique, mais pas d'un triangle clair, davantage un triangle brisé incapable d'être accordé ou de donner deux fois de suite un même son. Le tonnerre faisait la grosse caisse, et machinalement je cadencçais l'harmonie en tapotant malgré moi la petite cuillère sur le bord ridicule de la tasse étroite qui avait à l'instant abrité un café brûlant aux odeurs vanillées. Mes lèvres étaient encore tièdes de son ingestion, et je refaisais mentalement le long chemin du grain de café qui me donna repas, et me demandais si les nuages avaient si voyagé et si loin qu'ils avaient arrosé la plantation dont j'avais bu le fruit ; je me sentais comme un élément incroyablement important d'une longue chaîne d'évènements dont je ne saisissais ni la grandeur, ni l'amplitude.

Mais je savais inconsciemment que si aujourd'hui exceptionnellement j'étais venu boire un café, ce n'était pas par hasard mais par instinct, et reniant ma raison humaine j'étais entré assuré dans cette goguette d'une rue au nom imperceptible sans trouver cela étrange.

On ne me fit pas remarquer une fois à l'intérieur que ma tête était nouvelle et je découvris les lieux sans réellement les découvrir, comme si ce bar était un autre que j'avais déjà connu mais dont je ne pouvais me rappeler. La devanture d'abord, était blanche et sale, striée de fissures plus foncées qui me rappelait la Grèce et le marbre des statues idolâtrées. À cause du mauvais temps, quand bien même alors ce n'était que la promesse d'un mauvais temps on avait ôté les tables de la terrasse et empilé les chaises sous la réconfortante sécurité d'un toit de tissu rouge rayé de jaune. Les chaises étaient en fer blanc rouillé dont on devinait encore, si l'on y faisait attention, des éclats de peinture verte, et je me suis alors dit qu'elles devaient être fraîches en été et qu'on aimait s'y asseoir quand il faisait beau. La porte était ouverte vers l'extérieur, et le nom du bar se lisait par transparence dans un cercle gothique vert pomme ; je compris ainsi après un exercice de symétrie « le sérail d'Ispahan » et ris en coin en me demandant naïvement, prenant en silence un timbre de voix efféminé comment on pouvait être persan. Il y avait une odeur d'amour tendre, de haine pure et de goudron dans le bar, une atmosphère pesante, enfumée et grise qui pourtant inspirait la confiance et le bien-être, et l'éternité et le silence. En pénétrant dans l'endroit, j'entrai dans un espace hors de la ville et coupé de l'extérieur ; le monde était loin, si loin, et on ne percevait que des échos sans identités, pâles reflets d'une réalité si grande et si laide à la fois que l'on se demandait pourquoi nous

étions obligés d'y vivre.

Le monde n'est dans ces instants-ci qu'une hypothèse sans arguments, un raisonnement de sophiste en manque d'inspiration qui ne peut que constater sans démontrer et ne sait étayer ses idées d'aucun précédent ni d'aucun autre exemple que celui-ci ; la Terre n'existait même plus.

Une table à ma droite bleu foncée et noire, usée sur le dessus et rayée par les nombreux clients qui me précédaient s'offrait à moi ; c'était une table ronde pour visiteur solitaire, ce que tout un chacun est un jour tôt ou tard, avec un seul pied central qui s'évasait maladroitement pour mieux adhérer au sol. Une chaise en osier chaleureuse mais à mes yeux plus morte que les autres lui tenait compagnie, et à présent que je les voyais toutes les deux ensemble je ne pouvais plus les concevoir séparément ou avec d'autres tables et d'autres chaises ; l'harmonie de leur union, choisie sans doute arbitrairement lors de la conception du bistrot m'apparaissait et m'apparaîtrait à jamais dorénavant évidente et éternelle, comme si on avait élaboré ces objets de concert, et que si d'autres Terres devaient exister il ne saurait y avoir d'autres unions que celle-ci.

J'enlevai ma veste noire et habillai l'osier ; je remarquai alors un nouvel accroc, qui n'était pas vraiment nouveau sans doute mais qui se créait pareillement maintenant que je l'avais aperçu. Il était situé sur la manche droite, et je frottai le tissu à son emplacement en faisant mine de le gommer. Je m'assis enfin, ou plutôt je m'alanguis paresseusement en étendant les jambes loin sous moi, les épaules touchant le dossier mais le dos détaché de ce dernier, les poignets rongés par le bord coupant du meuble. Je fis un geste discret de l'index gauche en direction du comptoir. En attendant que le serveur n'arrive, j'observai encore mais avec plus de soin mon environnement. En face de moi, il y avait un grand comptoir droit en bois noir lustré ; il aurait été, je me suis dit, plus agréable de venir s'y accouder si des dorures avaient décoré ses coins. Cela ne semblait pas gêner deux amis qui discutaient justement au comptoir.

Ils se trouvaient sur la droite par rapport à moi. C'était des amis, assurément je pense : ils souriaient en se parlant, même sans parler en se regardant. La conversation m'arrivait par bribes et éclats de voix, j'y prenais part sans réellement la comprendre, tout à la fois ami moi-même, passant anonyme et altruiste ignoble. Ils étaient vieux tous deux mais l'un était jeune, ils buvaient du raisin blanc et picoraient un saladier de cacahuètes en se léchant les babines ou en utilisant leurs doigts pour nettoyer les dents jaunes.

Le plus jeune était le plus fatigué et aussi le plus assis ; son tabouret rembourré était troué et laissait s'échapper en flots blancs une mousse blanche de polystyrène nébuleuse qui venait lui faire une sorte de queue de lapin touffue. Je voyais alors que ses oreilles paraissaient plus grandes et hautes que la normale et que sa mâchoire était légèrement en retrait et permettait à ses dents de devant d'avancer un peu. Des favoris roux se mêlaient aux pattes de ses cheveux noirs, au-dessus de son bouc roux et de ses sourcils roux et noir. Il était mal rasé mais pourtant portait sur la joue droite un pansement rougi. Peut-être avait-il rasé son reflet et qu'il s'était tranché ; ou bien avait-il glissé et s'était-il blessé ? Je ne le savais pas, mais je ne pouvais m'empêcher de me dire qu'une telle blessure était sans doute éternelle, présente depuis l'aube des illusions. Et il ne devait guérir sans devenir un autre, qui aurait été lièvre sans être renard.

Son ami avait une casquette bleue et blanche à la visière tordue et sale, jaunâtre et presque marron. Il était noir, aussi noir que son compagnon était blanc, et aussi blond que son compagnon était roux et brun. Ils étaient habillés pareillement, d'un même bleu de travail gris aux palmes vertes et au cambouis sombre sur les manches et le dos. Il avait le nez aplati sur le devant mais rebondi sur le dessous, et on aurait pu le prendre pour une excroissance malade. Un cartilage nécessaire et pourtant inutile qui n'avait de raison esthétique ni morale mais qui existait néanmoins : une farce anatomique, tomate au bec de chair que l'on ne peut que supporter.

Qu'est réellement un nez sur un visage ? Un renflement aurait suffi. Mais la nature l'a voulu ainsi, et a gaspillé sang et matière pour habiller la façade de l'immeuble humain d'un lampadaire éteint et laid, qui se revendiquait selon les personnes du baroque, du classique ou du rococo, qui se permettait à intervalles réguliers des échancrures et des fines d'arabesques tournoyantes de feu ou de glace. Pensez combien il ne pouvait être qu'inutile, gênant en tête à tête ; la rencontre des nez ne crée qu'une barrière sanguine entre les personnes, les empêchant de se rapprocher assez pour se voir tels qu'ils sont. Quand les nez se touchent, les individus sont dans une phase intermédiaire entre la quiétude d'une présence reconfortante et l'agressivité improbable d'une entité qui peut potentiellement et sans raison vous détruire puisque vous êtes à portée de main. À la fois trop près et pas assez, les nez ne sont que cartilages fumeux qui ne servent aucun dessein amoureux et ne peuvent pas plus défendre d'une agression. Inutiles et pourtant indispensables maintenant qu'ils sont et ont toujours été, ils ne sont plus que des empreintes

reconnaissables, superflu personnel sans utilité.

Son nez à lui était plat et rond à la fois, il se dissimulait entre ses joues rieuses tout en s'en démarquant indubitablement. Il le grattait régulièrement, en en profitant pour lustrer sa moustache blonde platine qui habillait sa grosse lèvre rougeaude tirant vers le rose parme.

Un autre client se trouvait dans le bar ; ou plutôt une cliente. Au fin fond de la salle timide, elle lisait dans la pénombre un journal sportif jaune et noir en sirotant une grande tasse crème. Ses jambes se voyaient à peine sous l'ombre de la table, jambes croisées maladroitement, trop grandes et trop belles, blanches et menues, douces et épilées pour être croisées. Sa jupe, son habit et sa veste étaient vert foncé, un vert doux sans être agressif ou cruel, un vert plus proche du bleu que du jaune, un vert céleste plus que terrestre, comme ces verts des pelouses des landes irlandaises et qui sont si vertes qu'on ne sait où finit la terre et où commence le ciel, si vertes que l'herbe peut se compter, si verte que la colline peut se rêver. La cigarette se tenait dans la main gauche, puis dans la bouche et encore dans la main gauche, elle embrassait le mégot et l'habillait de rouge. Le tabac devait lui brûler la langue et la gorge et la fumée devait lui piquer les yeux et les faire pleurer. Mais elle gardait de tout temps cet air strict et sévère qui n'existait que grâce au chignon de ses cheveux châtain ; et lorsque la cigarette éclairait rapidement son visage creusé, je suppose, de travail et d'heures supplémentaires, je vis que deux barrettes noires et jaunes maintenaient le tout. Je ne la voyais pas très bien et continuai mon voyage.

Les murs étaient vides, vierges, sombres et accusateurs, oppressaient sans étouffer. Derrière moi, il y avait un tableau tout blanc. On voyait un ciel bleu, une maison jaune et une rivière bleu et ocre, des oiseaux et des arbres. C'était une photographie peinte et les montagnes sombres au loin représentaient à n'en point douter des montagnes sombres et belles, sans doute laides et claires si le peintre ne les avait pas peintes. Il n'y avait plus que moi et un serveur dans la salle, mais il disparut en me laissant un café que je n'avais peut-être pas commandé, et la pluie tomba.

Ce matin était pourtant comme tous les matins, plus gris et noir que les précédents de l'été mais pourtant parfaitement le même. Le bus était à l'heure et les mêmes personnes y grimperent ; il rencontra les mêmes rues et les mêmes immeubles. Je descendis au même arrêt et j'allai dépenser mon

argent chez le même disquaire, avec lequel j'ai échangé les mêmes paroles. C'était un jeune disquaire aussi jeune que moi qui ne suis pas disquaire ; je le préfère à son patron, un vieux disquaire avec lequel j'échange les mêmes paroles qui ne sont pas les mêmes que les autres ; les paroles avec lui ne sont que des banalités affligeantes sans sens aucun, tandis que les autres paroles n'ont pas plus de sens mais sont juste banales sans m'affliger. Normalement, j'aurais dû ensuite aller voir un ami pour lui montrer ma trouvaille, mais je ne voulais pas, ou je ne pouvais pas, ou je ne devais pas et j'entraî prendre un café dans ce bar si semblable aux autres mais également unique maintenant que j'y étais entré. Et il entra alors, mouillé par l'orage et mouillé de sueur et de larmes.

J'ai d'abord vu sa démarche. En fait je vis d'abord sa jambe droite glisser sur le sol sans le frapper ou s'y appuyer, mais glisser juste. Il ne la faisait pas traîner mais rouler avec une grâce ondine enivrante, comme un danseur. La jambe gauche suivait le mouvement parfaitement en donnant un tempo secret qui faisait claquer les gouttes d'eau au sol. C'était comme un menuet ou une danse à illusions : il avançait sans vraiment le vouloir mais sans vraiment non plus s'y opposer, contraint mais soumis. Ses chaussures étaient noires et son jean boueux, et sale et noir et mouillé, et on pouvait distinctement, peut-être n'étais-je pourtant le seul à l'entendre, percevoir le feulement sinistre du tissu et de ses jambes. Le ballet m'apparaissait macabre, mais je ne me doutais pas encore combien cela serait vrai. Progressivement, je le dévisageai de corps, remarquant sa chemise sale, froissée et bleue, au col largement ouvert. Il manquait deux boutons, les deux plus bas. La pochette sur son cœur était pleine de vide, mais il semblait de ses doigts gourds y chercher un petit objet, une pièce de monnaie ou une cigarette. Les cheveux étaient à chemin entre blond sale et brun gras, ses sourcils muets et sa bouche figée en une moue de peine ou de douleur, peut-être les deux. Une barbe de trois jours et un nez volontaire. Et ses yeux.

Il se tourna vers moi machinalement, son attitude ne laissait pas transparaître de préméditation. Pendant une seconde il me regarda. Plutôt, il regarda le tressage de ma chaise en osier, derrière moi, en un éclair il dénombra les tresses et les classa en tailles, formes, couleurs et nuances parmi les couleurs. C'étaient des yeux de scientifique, j'en étais persuadé. Leur éclat était d'analyse et de synthèse, comme d'autres sont d'agate et de saphir. En un regard, il savait. Mais ses yeux étaient sombres, dissimulés sans l'être totalement par sa tignasse en désordre et ses mèches suiveuses. Sombres et clairs, ils me fasci-

naient et m'attiraient dans le même temps. Je me suis dit qu'ils cachait un secret mystérieux, un sens. Les yeux avaient du sens. Mais un sens corrompu et absurde, un sens qu'on avait privé, vidé de sens. Un sens qui n'en était plus un tout en étant malgré lui lourd de sens ; je pense qu'inconsciemment, c'est cette profonde contradiction qui m'effraya.

L'homme n'existait tout simplement pas, il avait été aspiré des deux côtés, à la fois ombre et lumière, sans être ni ombre ni lumière.

Sans croire pourtant qu'il pouvait être sauvé, sans connaître alors son lourd passé, je me sentais rempli de pitié pour cet être misérable qui implorait ma clémence sans le vouloir ni le savoir. Je ne pouvais pas le sauver, personne ne le pouvait. Il le savait, mais ce n'était pas ça qui le rendait triste. Je pressentais en voyant ce regard vide de sens et rempli de significations qu'une douleur le minait. Une douleur sans nom mais bien palpable que personne ne peut considérer encore, et que tout le monde connaît pourtant sans pour autant pouvoir la décrire ni même la reconnaître ; il parvenait le double tour de force de l'endosser et l'assimiler.

Mais cette force le poussait à la faiblesse, une faiblesse de corps et non d'esprit, une faiblesse de suicidaire. Ses gestes en s'installant au comptoir tout en se massant douloureusement la nuque et en sanglotant avec douleur, comme si chaque larme était de sang et de lames coupantes étaient ceux d'un vieillard qu'il n'était pas et qui, je pense, ne serait jamais ; il avait déjà vécu plusieurs vies et était déjà mort presque autant de fois. Il ne s'était jamais relevé, il s'était décomposé petit à petit comme un vampire lépreux au sang glacé. Son attitude était celle d'un cadavre ambulante triomphant de défaite et de fuite, lassé de ne pouvoir mourir et qui malgré sa volonté avançait droit devant lui. Ses gestes étaient ceux d'un homme qui avait perdu foi en son humanité. Mais une aura sombre en-dedans et clair en-dehors l'entourait et inspirait répulsion et attirance ; on avait envie de sentir sa peine ou de goûter sa candeur, à la fois convaincu que son contact aurait brûlé et soigné à la fois, qu'on en ressortirait grandit et détruit.

Mais cela, peu le remarquait ; pour ainsi dire aucun. C'était aussi parti prenante de sa contradiction profonde ; alors inaperçu, il suffit de le remarquer pour ne pas l'oublier, et pour ne pas comprendre comment on avait pu ne pas le remarquer ; la vérité s'affichait d'elle-même, mais éblouissante et seule la ténacité permettait d'entrevoir ce spectre lugubre.

La courbe de son dos le faisait ressembler à une colline bleu pâle, mais une colline hypothétique et potentielle m'empressais-je de rajouter, une colline qui aurait pu et qui avait été montagne mais qui s'était affaissée avec le temps,

vidée de sa matière comme parcourue par un ver affamé dont les galeries superposées avaient fini par faire écrouler le colosse. Devant ce comptoir nu et noir, quelque chose n'allait pas. Ce bleu et ce noir ne s'accordaient pas et ne s'accorderaient jamais plus; il était de trop. Je me suis alors dit qu'un habit blanc lui aurait mieux sis. Mais ainsi habillé, il y avait une rupture. En n'étant pas à sa place dans ce bar, qui n'était alors à mes yeux qu'un monde en-dehors du monde, j'entrevois la cruauté de sa création : nulle part à sa place, ni dans un monde qu'il fuyait, pas plus dans un monde qui n'était pas un monde, il n'était qu'éternel errant, juif légendaire conspué de son peuple, un démon corrompu et qui ne corrompt plus, l'Homme en trop. Sa présence me fascinait, je me retrouvais face à un échec; comment justifier la vision d'un être qui n'existe pour personne, pas même pour lui-même ?

En le scrutant comme je le faisais alors, je l'amenais à exister, uniquement par ce moyen. Je devais comprendre, au moins voir de plus près son visage que je n'avais qu'entrevu et qui m'avait ni effrayé ni enthousiasmé, juste fasciné.

Sa seule entrée expliquait ma venue dans ce bistrot, et je me levai lentement.

Je saisis ma tasse par sa soucoupe, mais dans l'emportement je fis tomber la cuillère au sol. Le petit tintement ne fut alors qu'un gros coup de tonnerre, plus gros et plus rauque que tout ce qui avait résonné au même instant. Il avait été si gros que je crus l'entendre avant de le voir, et quand la lueur blanche éblouissante envahit tout, je remarquai qu'elle évitait son contact et que son ombre n'existait pas. Alors que le bruit avait surpris quiconque, lui n'avait pas réagi, totalement absent, même en conscience. Absent de corps et d'esprit, seule son âme tourmentée le faisait se rattacher au monde réel; mais il suffisait qu'il cesse d'y croire pour disparaître. Je regardai au-delà de la porte du bar et guettai l'heure. Je ne l'avais pas examiné avec soin, mais maintenant la belle horloge d'en face me semblait lourde de silence. Son cadran était mouillé de pluie, mais les gouttes restaient accrochées à la coupole de verre, à jamais, comme s'il ne devait pleuvoir qu'au-dessus de l'horloge, égrenant les secondes, les minutes, les heures; la nature l'a-t-elle voulu ainsi? Ou bien l'Homme a-t-il créé le temps pour se convaincre de son emprise sur les choses, et croire que sa présence existe comme excuse, prétexte? Orgueil peut-être. Orgueil, si orgueilleux qu'il veuille afficher de l'heure partout, courir contre le temps sans le battre; à la divinité éternelle et improbable il a opposé un temps probable qu'il poursuit sans rattraper, pour peut-être croire

qu'une fois dépassé il sera Dieu à son tour. Le métal bleu de l'horloge me faisait penser au bleu de la chemise de celui qui était entré dans le bar. Je ne connaissais ni le nom de l'horloge, ni celle de l'Homme et ne le connaîtrait jamais. Le nom n'existait pas, seules les choses vivantes ont un nom. Un arbre mort, pensais-je à mi-voix en pensant à un aveugle décédé lui aussi, n'a plus de nom : il est juste mort. L'horloge avait un nom qui débutait par un « F » et se terminait par un « -lan ». Elle me faisait penser à un diable, ou bien y pensais-je à cause de lui ? Un diable bleu, un diabolotin. Un parasite qui erre et entre par la feuille de rose et dévore l'intestin et l'estomac de l'intérieur ; sort de la poitrine en éclatant la cage thoracique ; puis pénètre par le nez et suce la moelle blanche du cerveau. Il éclate les orbites et fait suinter la matière grise par les oreilles, puis disparaît en laissant un corps vert, jaune et noir. Voici ce qu'est réellement le temps, et voici ce que l'Homme était. Il était deux heures et dix minutes, et je m'installai à ses côtés au comptoir.

Il me faisait bien penser à un diable, un diable ni de chair ni de sang. Je pris à nouveau le temps de l'observer, mais en me dépêchant tout de même, de peur que mon activité ne le dérange. Je me doutais que ça ne serait pas le cas, mais je me justifiais comme je le pouvais. Ses yeux étaient bleu mouillé, à demi-fermés et fixes. Il regardait un point précis devant lui en désirant je pense ardemment percer le mur, percer les murs et les gens pour n'avoir plus qu'un éclat lumineux et sombre devant son regard. Le nez était étroit, imperceptible, banal. Cruellement, désespérément banal. Je m'attendais à autre chose, et je me suis dit que je me trompais sur son compte et que mon esprit romanesque avait brodé sur lui, comme j'aime à broder sur les gens et les choses. Mais ses mains tremblaient en buvant le cidre clair qu'il avait commandé sans parler, et me sentant rassuré par ce manque d'assurance j'osai lui parler, fixant son cou et non son visage.

« Monsieur ? »

Ma voix tremblait elle aussi, je dus me l'éclaircir, un peu tard c'est vrai après avoir parlé. Elle avait fluctué sur un rythme inhabituel, accentué sur le « mon- » et se taisait brutalement à sa fin. J'avais posé une question, mais cela aurait pu être une réponse. Il ne se retourna pas.

« Monsieur ? »

Ma voix était plus forte ce coup-ci et le tonnerre me répondit, mais pas l'éclair. Un tonnerre qui parlait comme moi. J'avais encore du mal à articuler, la bouche sèche et les lèvres râpeuses comme du papier de verre gris et rouge. Je soufflai, respirai et soufflai encore en comprimant le ventre.

« Monsieur ? »

Il se retourna dans ma direction, il pleurait bien. Même en fixant son cou, je le savais car je voyais ses larmes, une à une, perler de son menton, descendre rapidement sa mâchoire et être bues par les poils bruns du haut de sa poitrine. Certaines s'amoncelaient autour de son pendentif, une pièce d'argent trouée au milieu d'une chaîne fine et dorée. Je ne me suis rien dit, je le pris par la manche et l'invitai à ma table. Il caressa langoureusement le bord gauche de cette dernière, l'os de son bras saillait comme un garde-fou. À l'intérieur du poignet, deux cicatrices. Par réflexe, je regardai le poignet droit ; trois de plus. Je ne me dis rien, mais mon silence parlait pour moi.

« Je vais vous parler » dit-il. « Je vais vous dire ce que vous voulez savoir. »

Sa voix était une et unique, je ne comprenais pas comment, ni pourquoi. Et même encore maintenant, je puis me la rappeler sans pouvoir la décrire. Mais elle eut sur moi une magie qui me fit oublier mon corps et l'atmosphère grise et enfumée du bar, tout comme sa présence. Son rêve devenait celle d'un songe, un songe qui se réveillerait d'un cauchemar et qui nous y fait rêver.

Chapitre 2

Vieillard précoce

« Je vais vous parler sans savoir si j'ai quelque chose à dire. Certes, mon histoire est semblable à mille autres, et à mille autres encore qui arriveront prochainement, mais elle est l'une de ces mille et existe. Écoutez et jugez. Écoutez si vous le désirez, oubliez quand je l'aurai fini. Car mon histoire fait partie de ces histoires qu'il faut taire, qu'il ne faudrait jamais raconter. Des histoires que tout le monde connaît, mais qu'on ne peut retranscrire, car elles sont absurdes, et irréelles, et improbables, et réelles, et potentielles. Ce sont des histoires d'échos, des sentiments primaires refoulés. Ce sont des histoires d'Hommes, tout simplement. Et rien que d'Hommes. Les Dieux sont morts dans celles-ci et c'est pour cela qu'elles sont si laides à entendre ; car tout comme l'athée ment et retourne au néant, un texte qui ne croit pas en un Dieu qu'il nomme orateur ou créateur, un texte qui se croit éternel bien que mortel et qui pense exister, simplement exister par nécessité, un texte qui pense ne dépendre que de lui seul meurt et disparaît après le point ou l'intonation finale. C'est pour cela que ces histoires ne veulent se terminer, mais hors du temps des Hommes, car se voulant infinies, elles finissent par ne plus être entendues, ni comprises et lues et n'existent plus en croyant exister. Mon Histoire fait partie de ces histoires, une histoire qui n'est que la promesse d'une histoire, une histoire contée par un homme qui n'est plus que le reflet d'un homme, une histoire qui n'aura jamais existé une fois qu'elle se sera terminée.

« Il y a maintenant trente ans de cela, je naquis ; je mourus vingt-sept ans plus tard et j'avance à présent dans de beaux limbes brillants. Mon regard ne s'arrête nulle part et ma peau se déchire et crie en se déchirant. Mes pensées sont jetées dans un miasme de pu et de lymphe, à l'aveugle, et

se dissolvent avant de naître. Mon âme alors se tait plus qu'elle ne chante, pendu à un dernier fil que je m'efforce, en vain, de casser. Mais il est solide, trop solide, et mes forces s'épuisent ; et plus mes forces s'épuisent, plus le fil se casse. La victoire est au bout du chemin. Une victoire qui ne sera que chute. Je tomberai à jamais, noir, seul et froid, froid, seul et noir. Je n'étais pas ainsi pourtant avant. Mais cet avant ne m'appartient plus. Son image a été insérée récemment, de force, comme si j'étais habité par les souvenirs d'un autre qui a vécu ma vie et continue de la vivre. Un autre moi, des autres mois, parfaitement différents. Je leur caresse les cheveux et les bénis, et eux me maudissent en retour. Ma mémoire me joue des tours. Blanche comme la neige, on a tiré à bout portant sur le canevas de mes souvenirs, ou plutôt de ses souvenirs puisque je ne suis plus celui que je semble être. Des champs de pavots à perte de vue, et des cabanons, ci et là, noirs et hauts. Mon esprit est ainsi agencé, et ma seule certitude c'est que je n'en ai aucune. Je préfère avoir des certitudes de mes doutes que douter de mes certitudes. Vous cherchez la réalité, vous n'aurez que la vérité nue, habillez-la comme vous le souhaitez.

« Son enfance – je parle de lui, qui est moi, ou qui était moi – a été douce et anisée. Il habitait dans le Sud, dans cette région du Midi où l'on a fait se rejoindre les deux mers et où l'eau franchit le seuil de thym et de lavande. Il croit se souvenir de ses premières années, mais elles lui échappent et lui glissent des mains. Seules ne lui reviennent que des gestes de parfum, et la douce chaleur d'un soleil blanc, un blanc agressif parfois qui ne lui voulait que du bien. Il se rappelle des pêches, et des groseilles, et des cerises et des figues. Il se rappelle la douceur d'épaules de femme, et la main rassurante d'homme. Il sent encore sur ses jambes les herbes hautes, qui pourtant étaient basses mais qui à son jeune âge lui faisait penser aux roseaux des marais qu'il ne connaissait pas encore. Il se voit grimper sur un rocher blanc et gris clair, lever les bras pour attirer l'attention et voler alors, transporté par une mer de baisers, de caresses fruitées et de cheveux châains, autant d'accroche-cœurs merveilleux. Il les saisissait à pleines mains, les tirait à lui parfois et respirait cette fragrance pure et claire, sans mensonge ni hypocrisie.

« Souvent, quand il marchait, il se perdait dans les flots blancs de sa jupe à frous-frous, comme une neige, mais pas une neige froide, une neige chaude et veloutée, satinée ; dessous, le soleil devenait rougeaud, orangé, et c'était comme une nuit qui aurait été semblable à un jour de ténèbres, un jour qui vient sauver du noir et du vent, un chapiteau de rires et de bonheurs. Il lui semble revoir, assez distinctement, si distinctement qu'il pourrait les dessiner

sans lever la main les bracelets de nacre et de platine qui pendouillaient à ses poignets, qu'il dérobaient souvent pour s'en habiller ou les goûter, goûter à travers eux la peau qu'il embrassait tellement souvent et qu'il aurait voulu garder à jamais, comme une seconde peau sur la sienne. Sa mère était si jolie.

« Il se rappelle les longues promenades près des ruisseaux clapotants, silencieux de bruit et humides et agréables en été. Les poissons sautaient parfois hors de l'eau, les cailloux peuplaient les rivières. La boue des berges n'était pas sale, mais douce et propre. Le vent se taisait, et une voix forte riait, et il riait après lui, et une voix plus douce riait derrière en écho. La peau des grenouilles était humide, les libellules avaient des ailes dorées ; les arbres les arrosaient de leur présence. L'épaule était grande et forte, et la peau piquait un peu mais elle était encore douce : le piquant donnait du sens sans accrocher, une force pleine de tendresse et de confiance. Il caressait souvent l'oreille en dessinant la courbe du pavillon, et jouait avec le lobe immaculé. Les cheveux blonds semblaient faire partie du soleil et du ciel, et l'eau de Cologne l'enivrait. Son père était si gentil.

« Les années passèrent, lentement tout d'abord puis de plus en plus rapidement. Bientôt, il alla à l'école, toujours baigné de soleil. La cour de la maternelle lui semblait immense et l'était toujours. De gros galets jonchaient le sol, et des barres jaunes et bleues de cages qui n'arrêtaient personne jaillissaient, autant d'arbres métalliques délicieux. Des wagons de pierre et des chênes, et des bouleaux. Des murs clairs et de hautes portes, et de hautes fenêtres. Des tables bleues et grises, des dessins colorés de chats, de collines, de maisons. Des alphabets rondouillards et parfaits, des cahiers très bien tenus. Des goûters de fraise et de pain, et de biscuit et de chocolat, une fois de vanille et de lait. Des secondes mamans douces comme des mamans, mais parfois sérieuses et graves comme des papas. Des costumes qui brillaient d'argent et de papier mâché, une odeur de sucre et des rubans colorés. Il a aimé la maternelle, et l'a toujours aimée.

« Les années passent, un poète au nom d'école. Des lois, des règles, des contraintes. Des peurs, les premières ; les récitation, des poésies. Des tableaux noirs, et une estrade immense qui sonnait creux. Une odeur de craie sublime qui pénétrait les os et la moelle, un désir ardent de tout connaître. Une fille à la joue sucrée qu'on embrasse dans la cour sur la joue. Elle rendait le baiser, et s'en allait en pleurant, ou en rougissant, un peu des deux sans doute. Des lèvres prune et de grands yeux verts. L'amour. En ce temps-ci, il s'appelait Éléonore. Blonde comme les près, suave comme un soir chaud

de printemps, quand le soleil hésite entre farniente et sommeil ; quand le ciel azur se pare d'un habit rouge vermeil, ce rouge quasiment sanguin, comme ce soir d'Avril où ils s'offrirent l'un à l'autre. Il avait quinze ans et elle seize. Il faisait, il se souvenait parfaitement, tendre et pur alors. Un lit de toile blanche, un drap de linceul rose. Une envie de vivre, des mains qui cherchent et trouvent. Il ne saurait dire si c'était chez elle ou chez lui, si c'était le soir ou le matin. Il n'y avait que lui, elle, la passion, le rouge et le sang. Ses yeux verts pénétrants, son monde à elle.

« “Écoute”, lui avait-elle dit en s'approchant. Sa langue chatouillait malgré elle l'oreille, le souffle le faisait frissonner comme un chaud vent d'hiver humide. “Écoute et apprends. Cet amour est bleu, blanc et jaune. Il est ciel, éternité et soleil.”

« Il l'avait cru. Les yeux étaient verts et purs, purs comme ces ruisseaux d'été, ces ruisseaux sylvains qui clapotaient en son âme, verts comme l'herbe des étendues vertes et orange des plaines vespérales. Quand le vent se lève et transporte des parfums de feuilles mortes et de lèvres mouillées. Quand le vent parle, et vous parle si bien et si doucement que vous l'écoutez. Si bien et si doucement que vous vous envoliez. Sa présence le rassurait, et cela il n'en a jamais douté. La flamme explosait à ses côtés, il bouillait à tout instant de la caresser, parcourir de ses doigts gourds les formes sibyllines de son corps, destiné à lui et à lui seul. Il crevait de joie, et c'était si fort que j'en pleure encore. Cet amour, cette envie était si grande et forte, bleue comme l'herbe et verte comme la terre que j'en chiale en le voyant. J'en chiale car ce souvenir ne disparaît jamais ; il me hante comme les rêves d'un autre. Jour après jour après jour, c'est comme si chaque seconde je m'éveillai d'un songe inepte, improbable, qui m'échappe à jamais. Une image devant mes yeux qui ne m'appartient pas et qui n'appartient à personne, plus à personne.

« Mais il n'est un instant sans que la lavande de ses reins ne me chatouille les narines, et je pleure d'avoir perdu un parfum qui ne m'a jamais appartenu, sans que le cobalt de ses ongles ne s'imprime sur mon bras, et je pleure d'avoir perdu une douceur qui ne m'a jamais appartenu, sans que le soufre de ses lèvres ne me caresse la joue, et je pleure d'avoir perdu un parfum qui ne m'a jamais appartenu. Sa mémoire est défaillante pourtant, et se souvient là où les autres oublient et ne se souvient que des lieux où elle a été. Oserais-je vous le dire ? Ils ne faisaient qu'un, et les rares tours noirs de sa vie que je possède sont habités par leur double présence uniquement. C'est pour cela que je suppose l'ardeur de leur union, comme l'écho d'un souvenir trié et sélectionné par lui pour me faire souffrir et m'enlever la promesse d'un

bonheur que j'aurai pu avoir.

« Que disent encore ces tours de guet surveillant le champ de coton de ma mémoire ? Elles colportent des attitudes et des gestes qui ne trahissent d'aucun mauvais présage : le ciel est clair. Deux souvenirs se bousculent encore aux portes de son paradis ; le premier d'été ou de printemps.

« Le ciel était une mélodie aux odeurs lilas ; pas une mélodie poussive comme ces morceaux qui ne se trouvent qu'en fin de morceau, ces pierres rugueuses où il faut rechercher en vain une surface lisse pour pouvoir la saisir, non ; une mélodie de fragrance rose et violet clair, avec un rythme lent et unique et une harmonie légère comme deux bulles de savon claires. Des cordes pincées obscurcissaient légèrement la plaine violonée par endroit, d'autres grattées avec douceur s'accompagnaient des maracas de feuilles où ils étaient adossés. La musique entrait par les narines et sortait par sa bouche, il lui chantait une mélodie à l'histoire ridicule et naïve, mais qu'elle appréciait comme un récital. Elle seule pouvait faire d'une valse un récital, et elle y parvenait sans toucher un mot. Elle transcendait la matière en ce jour de printemps ou d'été. Le soleil cuivré sonnait une douce complainte, les saxophones de lumière lui répondaient lentement, sans brûler les yeux. Ses blonds cheveux blonds signaient d'une clé de fa écrite à l'encre blanche sur la partition de son ivresse. La musique ne s'était éteinte que bien plus tard, car ils rêvèrent les yeux ouverts après avoir tant écouté les yeux fermés. Et alors la mélodie se tut et le silence perça.

« Le second d'automne ou d'hiver. La fugue zéphyrienne bourdonnait au-dehors, mais ils étaient bien à l'intérieur sous un ciel noir d'ivoire percé d'une clarté vivante de noires lucioles. Et les papillons dansaient d'avant en arrière et d'arrière en avant ; c'était des papillons jaunes et blancs, et rouges sur les ailes habillées de deux yeux affables et sages, et confiants et gentils. Leur nectar avait alors un goût de sueur salée et une sécheresse de biscuit trempé dans du café au lait sucré ; pas un biscuit sec et étouffant qui se brise et lacère la joue, ou encore forme un ciment de pâte compacte, non ; un soupir de lait et de beurre souple avec un velouté doux à ses bords et une plus ferme au centre, et joli à voir et bon à manger. La langue le léchait sur les bords et aspirait le centre, puis repartait en un splendide va et vient sensuel, soupirant d'aise et de fatigue et d'effort et de bonheur. Le croissant de lune émiettait de la poudre de glaçage jaune et rose qui donnait du corps et de la raison à

la pièce, et les croissants d'ongle griffaient sans trancher et retenaient sans qu'il n'ait envie de fuir. Sa peau était de pêche, et il la mordit et fit couler le jus parfumé sur ses joues.

« Et c'était bien.

« Je ne connais pas, ou plus son nom. Elle n'est plus pour moi qu'un air su et oublié, entonné par un autre et que je n'ai pas oublié bien que ne l'ayant jamais su. Mais il se souvient de bien d'autres choses sur lui, et c'est également mon histoire... nous allons vous apprendre. Notre père est fonctionnaire, il a une cinquantaine d'années et maintenant est à la retraite. Une retraite de fonctionnaire, et il doit s'occuper, nous supposons, de collectionner les timbres hybrides de Nouvelle-Zélande ou les espérances hébraïques d'herméneutique éternelle. Nous ne nous sommes jamais intéressés de près ou de loin à lui après que nous avons quitté le foyer familial, jamais, et il demeure un mystère ; il l'était pour lui et l'est pour moi, mais nous n'avons jamais voulu le percer. Il gardait encore cette image du gardien protecteur à présent inutile et superflu. Notre mère était fonctionnaire elle aussi, et à la retraite tout autant. Elle était sa confidente totale et exclusive. Nous l'aimons comme une mère, et elle l'aimait. J'ignore ce qu'il en est pour moi. Cela fera vingt-quatre mois demain que je n'ai eu aucun contact avec eux sans que cela ne me manque et ils respectent mon silence, ou plutôt ils s'en moquent : ils aimaient l'autre et non moi, celui que j'étais et qui est mort et parti pour toujours, à jamais. Nous n'avons ni frère, ni sœur, ni fils, ni fille. Mais il avait des amis... moi, je reste ami avec eux mais eux ne m'ont plus comme ami. »

Chapitre 3

Douce douceur âcre

Tandis qu'il me parlait, il ne leva pas à une seule reprise ses yeux du sol à ma gauche, le sac du disquaire.

Le sac était froissé et blanc, mais les plissures rendaient le blanc comme plastifié et il devenait alors sale, gris et froid. Pourtant le sac était immaculé : personne ne l'avait utilisé avant moi, j'avais la primeur de sa création. Il n'était pas mouillé, protégé de la colère des larmes déiformes par ma veste-bouclier. Et jusqu'à ce que je remarque que mon curieux interlocuteur l'avait remarqué à son tour il n'existait pas même pour moi. J'avais évité la destruction à un objet hypothétique, et il m'avait été révélé par un homme tout aussi hypothétique, au sein d'une conversation inexistante dans un bar hors du monde. Je ne devenais moi-même plus rien qu'un écho, doutant dorénavant de ma propre certitude existentielle. Qu'étais-je réellement ? Existais-je ou ne me trouvais-je que dans le délire de cette incohérence qui gisait vivante en face de moi ? Ou bien encore n'étais-je que le potentiel d'un délire ?

Au matin, quand on se réveille, on flotte sans dormir et on songe sans rêver. Dans une phase intermédiaire, nous choisissons de basculer dans le noir du rêve ou le blanc de la réalité. À moins qu'« on » ne choisisse pour nous ? En parlant à cet homme, je me trouvais dans la même situation et, je m'en aperçois à présent, il avait réussi sans me toucher ni même aborder les raisons de son naufrage à m'emporter avec lui dans sa chute. J'étais face à un précipice aiguisé et profond, les Tartares. Le souffre remontait en soufflant une fumée grise et rouge et mon pied était dans le vide. Je savais alors que le vide se trouvait sous moi et que faire un pas me conduirait dans le gouffre. Je savais aussi que reculer me ferait revenir dans la plaine sûre bien que tout aussi sombre. Et bien que le soleil ne se trouvait que dans ce même interstice

entre ombre et ténèbres, entre monotonie et chute, routine et risque, et bien que froid et sale, et froissé et trouble il restait le soleil et éclairait tristement ma position, je me devais de faire un choix, d'avancer et choir ou reculer, sinon trébucher en arrière comme on tombe sans savoir si on sera rattrapé pour échapper au danger. Je devais choisir, mais je n'étais pas maître de mon choix : sa main sulfureuse me tenait la cheville, sans la tirer ou la repousser, la tenait juste. Il attendait pour repartir, attendait pour savoir si je venais ou non et restait figé dans sa chute. Il n'avait plus de tête, de corps ni de bras : rien qu'une main.

Le sac était jaune sur le devant, et à cet endroit il était translucide. On pouvait lire à travers comme au travers d'un œil doré, précieux et froid la trouvaille qui m'avait amené en ville ; un disque compact d'un groupe qui chante le bonheur de gravir un escalier vers le paradis. J'y voyais un signe ; que la finalité de la chose se tenait là à mes côtés, à la fois la raison et la preuve de mon existence, mais également la raison et le pourquoi de ma chute. Je resongeais à l'écriture du texte de la chanson, même avant la création du groupe ; le papier maintes fois griffonné puis intouché, l'enregistrement. Tant d'années pour pouvoir me répondre. La couverture du disque était claire et sombre à la fois ; noire. Un noir lumineux, un noir où on n'avait aucune peur de sombrer, qui nous invitait à une chanson gaie, pas même mélancolique et sûrement pas triste. Je restai.

Sa voix était monocorde. Aucun tressaillement n'avait habité ses récits, ses sourcils ne se levèrent pas. Les mains demeuraient fixes. Cela me fit penser à un disque usé qui reproduit à l'infini le même morceau. Mais quand il reprit la parole après s'être arrêté brutalement une trentaine de secondes, il tourna la tête vers la porte entrouverte, compta les gouttes sur ses doigts et reprit.

Chapitre 4

Les pires amis

« Ses amis étaient les miens encore jusqu'à peu. Ils le sont encore quelque part, mais si moi je les vois au mieux comme des amis, eux ne me considèrent plus comme tel, bien qu'ils prétendent souvent le contraire, que j'ai ou non à le demander, que j'ai ou non à le suggérer. Ils frappent alors l'air des poings et roulent des yeux de caméléon saur, parlent d'une voix aiguë qui ne confondent que le monde entier.

« Mais moi je vois le clair du faux, je sais reconnaître la flagornerie même quand elle se pare, surtout quand elle se pare du masque rose de la sincérité aimante. Ainsi je fais semblant d'être apaisé sur le moment, mais ce n'est qu'un autre jeu et j'endosse à mon tour le masque de la félonie la plus marquée. Il ne connaît pas ce jeu lui pourtant, et est d'une naïveté candide et prude, d'une délicatesse naïve ou d'une candeur touchante qui ne perçoit l'ombre qu'une fois qu'il est trop tard, ou bien si la flagornerie est telle que le masque se brise de lui-même : les serpents visqueux et calculateurs se répandent alors en flots abondants et sales, vert bilieux dégradé du noir verdâtre de la tête au vert noiraud de la queue. Les yeux rouges ne demandent qu'à être piétinés et ils nous mordent au talon tandis qu'on écrase la tête ; les serpents ne sentent ni douleur, ni odeur, ni saveur, ni peur et n'ont ni candeur ni épaisseur... Ils sifflent, soufflent et resifflent encore, suintent et sifflent à nouveau ; mais ne pouvant sentir la sensation de haine ils mordent croyant se défendre et sifflent souhaitant parler. Ils n'ont de recul sur les dires et les choses et ne connaissent ni mensonge, ni vérité. Seul leur confinement et leur utilisation sont mensonge ou vérité.

« Il était en vérité ombre en croyant voir lumière, et je suis lumière où on peut me croire ombre. Je n'ai d'amis que des personnes de titre et non

de substance, qui se jouent de moi comme je me joue d'eux. L'hypocrisie est alors totale et duelle et les yeux qui ne sont inquisiteurs ne scrutent que la surface des choses sans s'y arrêter ; la montagne devient colline et le soupir nécessairement d'aise, le regard de biais fatigue ; ils demandent comment je vais mais se détournent ou fuient avant même que je ne réponde ; et si je réponds oui, ils ne s'inquiètent ; et si je réponds non, ils ne s'en inquiètent ; et si attendant exceptionnellement ma réponse je ne dis mot et ne réagis point tandis que j'ai entendu leur question, ils me pensent lunatique et me croient ainsi. Ils me montrent du doigt alors et haussent les épaules en me voyant de loin. Anathème et hérésie, ils m'exilent de leur réalité et je ne cherche plus à y réapparaître.

« Qu'est-ce que l'amitié réellement ? L'amitié, à une lettre près, est semblable à la pitié. L'étymologie ne trompe que rarement, et les rimes ne trahissent que les mauvais poètes. Ah ! Langue cruelle ! Ah ! Syntaxe de bordel ! Ah ! Lexicologie de putain pénicillinée ! Quelle langue inquiétante que celle qui fit rimer "amour" avec "toujours", "bonté" avec "santé", "bonheur" avec "malheur" et "dieux" avec "miséricordieux" ! Je ne peux décemment pas croire en une amitié, en n'importe quelle amitié. Elle m'apparaît comme une pensée vulgaire et noire où ne se complaisent que les porcs et les loups ; et alors que les uns croquent les abats et en redemandent, les cochons rient en se faisant dévorer et en redemandent.

« L'amitié, j'en suis persuadé à présent est une erreur de raisonnement, c'est une faiblesse. C'est croire doucereusement en sa propre faiblesse et chercher un sens où il n'y en a aucun. Pourtant on ne peut en vouloir à l'Homme, car il est fait pour vivre en bande, comme les moutons. Porcs, moutons et singes. Des trois animaux de la Création, voici les trois dont l'Homme est le plus proche ; de leur hybridation improbable il naquit de la soupe primitive, gluant et infect de moisissures ; il s'en lave et s'en repaît, il défèque et urine dans sa gamelle et accompagne ainsi sa bile noire ; il se roule dans la boue, dans le purin nauséabond de sa suffisance et l'aspire à gros bouillons en pailles entières s'il le faut ; il en fait des bulles de salive marrons et rouges, les vomit et les aspire de nouveau et ainsi de suite jusqu'à la fin des temps. Crachats immondes, il m'apparaît plus sale que les cochons d'Augias. Mais non content de patauger dans sa fange noirâtre, il se permet par délice d'entraîner dans son sillage ses prochains : ananke sordide où les terribles fils pleurent en venant au monde et dont les larmes se dissolvent bien malgré elles derrière l'horizon de cette porcherie. Il n'est pas de salut en cette étable puante, à l'odeur si forte qu'elle fait piquer les yeux quand bien même on ne

pourrait la sentir et qui fait cracher le sang des oreilles si l'on est aveugle ; et même un être privé de sens se rendrait compte de l'infâme peste qui jonche les pavés de sa souffrance, car cet air grave fait tomber la peau en lambeaux décharnés roses comme la chair, la putréfie et la ronge comme sous l'effet d'un acide brûlant aux couleurs jaunes et vertes, aux effluves irritantes. L'os apparaît à nu alors, mais il est gris et non blanc et hurle de terreur. C'est une armée de squelettes qui se précipitent joyeusement les uns sur les autres ; en naît-il un à qui il reste un semblant de peau miraculeusement intact sur son corps grelottant ? On s'y précipite, on le plaque au sol et le noie. On le viole avec une cruauté inouïe, on le sodomise avec fureur et on le pend avec ses tripes. On le change en squelette à son tour et il doit s'excuser de ne pas être né nu comme les autres. Le berger devient mouton et rejoint les moutons ; voilà ce qu'est l'Homme ; un porc aux apparences de mouton qui a peur de la nuit ; il cherche alors intensément à se réunir pour quémander comme un chien un bout de viande à une table une bougie crachotante qui s'éteindra bientôt. Il part en quête alors d'une autre, puis d'une autre, puis d'une autre. Le troupeau s'agrandit sous prétexte de faim, l'amitié, ou de soif, l'amour. Là où on ne voit que bonnes choses, je vois, moi, que trahison, perfidie et machiavélisme.

« Ma troupe ne déroge point à la règle, et j'ignore souvent de quel côté se trouve la pitié, du mien ou du leur et si le dédain habite réellement tous nos échanges ; mais je me demande encore comment il a pu ainsi s'acoquiner avec cet essaim, même leur révéler des secrets dont ils pourraient se servir, s'ils ne l'ont déjà fait, contre moi. La première ligne des amis était à la fois à lui et à elle, si j'ai bien interprété ses souvenirs, mais je ne saurai dire lesquels. Et comme les doigts putrides d'une main ils sont cinq... mais je me garderai de tous les nommer.

« Les deux premiers sont à mes yeux les deux derniers qui méritent encore moins que tous confiance ou amitié, et illustrent mes propos ; car de tous ce sont eux qui trompent le plus ouvertement les autres et eux-mêmes. Leur parité n'est du reste que factice et disparaîtra prochainement... J'ai là des certitudes où il n'avait que des peurs à leur égard. La raison en est simple ; ils se sont rencontrés au pied d'un lit et ne le quittent que pour besogner ailleurs. Ce sont des prédateurs, des fornicateurs compulsifs qui ne pensent qu'à enfler et se faire enfler, échangeant d'ailleurs régulièrement les rôles même entre eux. Le matin leur première pensée est dirigée vers cela sans que

rien n'apparaisse devant leurs yeux, et déjà avant même que de comprendre qu'ils sont éveillés ils replongent dans le stupre et se lèchent et se caressent. Cela se poursuit dans la douche, ils se savonnent et se lavent, se doigtent et se lèchent encore. Il leur est difficile, mais surtout inutile de s'habiller car ils ont à se défroquer tellement souvent que ça en deviendrait ridicule si ce n'était pas aussi routinier : ils prennent la chose tellement au sérieux que ça n'est même plus un loisir ou un hobby, mais un sport où la hauteur de la jouissance et la durée du coït sont chronométrées, mesurées, comparées aux essais précédents. Ils s'habillent donc et se mettent dans un même pantalon pour s'embrasser et jouer à la bête à deux dos encore. Puis ils sortent mais ne se tiennent pas par la main : elle plonge la sienne profondément dans sa poche et caresse le membre et les bijoux avec fermeté et énergie pour lui faire tremper son pantalon ; lui a une main dans sa culotte ou un téton qu'il presse entre deux doigts pour la même raison ; et à chaque pas ils lavent la bouche de l'autre à renfort de langues expertes qui peinent à se rencontrer tant elles sont agiles. Ils se contorsionnent et se salivent à des endroits auxquels les vade-mecum et les manuels anatomiques ne font pas allusion et ne sont pas référencés ; ils inventent des positions abracadabrantes pour mieux jouir et des noms pour pouvoir les reconnaître ou les apprendre à d'autres ; tout objet avec eux devient utile pour la chose, fruits, couverts de cuisine ou outils de bricolage ; la chantilly et le chocolat sont dépassés et leur regard se pose sur mayonnaise, huile ou vinaigre ; aucun habit n'est ni trop léger, ni trop connoté, échancré, fin ou transparent ; aucun string n'a trop peu de tissu ; et aucun orifice ne sera oublié. Ils ne savent rien l'un de l'autre, ni ce qu'il aime ou déteste en-dehors du sexe et ont presque chacun une vraie vie à côté de celle-ci. Connaissent-ils au moins leurs noms respectifs ? J'en doute, car les surnoms ridicules fusent et suppléent les patronymes civils : noms d'animaux, de pâtisseries, de fleur, d'arbres, de héros antiques, mythiques ou modernes, de ville, de pays, d'océans, de planètes, d'étoiles, de constellations, de livres et de films, de contraceptifs et de godemichés composent, au milieu des cris orgasmiques leur vocabulaire exclusif qui ne contient qu'un verbe que je vous laisse deviner, ma pudeur m'interdit de le dévoiler présentement. Ils n'ont aucune honte et n'ont pas le temps pour les sentiments : à peine s'accordent-ils un instant pour manger.

« Tout le monde le sait, je me demande quelle tare physique pourrait mettre leur ignoble quotidien érotico-sadique à l'abri de toutes médisances... Même le plus attardé des idiots, les aveugles ou les incapables ne passeraient pas à côté de cette évidence. Inutile de dire qu'ils sont égoïstes au combien,

mais je reconnais que leur couple est remarquablement bien assorti... Les grands coups se rencontrent.

« Il est également un spectre, fantôme blanc ou poltergeist farineux. Elle a les cheveux pâles, pâles et blancs ; on croit les confondre avec sa peau d'ivoire blanchâtre. Ses habits sont blancs et ses yeux gris. Ses ongles sont blancs, comme atteint d'albinisme ; j'ai une sympathie particulière pour cette femme qui est aussi blanche à l'extérieur que sombre à l'intérieur.

« Elle déprime et déprime encore, et ne l'a jamais révélé qu'à moi : elle passe pour timide aux yeux de ces aveugles... Mon énervement est justifié, vous le voyez bien. Sombre à l'intérieur, blanche en apparence, elle pleure une mère partie trop tôt et la fleur s'est fanée avant que d'éclore. C'est un lys, et elle est royale dans ses regards poudrés de riz ou ses gestes nimbés de royauté classique. On craint de l'effleurer de peur de la briser, à peine lui dit-on bonjour pour ne pas la déranger. Elle reste assise, silencieuse, dans un coin sombre mais nul endroit n'est assez sombre pour elle : malgré son silence de dame blanche à la beauté perdue et ses yeux fuyant et cherchant en vain un symbole de sa raison, sa lumière naturelle chasse la pénombre et la repousse dans des cavernes reculées. Sa tristesse est lumière, et je redoute sa guérison car elle deviendrait alors reine éblouissante, elle n'incarnerait plus la lumière, elle serait lumière. Quelle cruauté la vie n'aura-t-elle pas fait subir à cette enfant... Quel destin injuste. Les voleurs volent à plus pauvres qu'eux, le sort s'acharne sur les fidèles et les enfants meurent au nom de querelles d'adultes auxquelles les adultes n'entendent rien.

« Ses robes sont blanches, et je ne l'ai jamais vu habillée autrement qu'ainsi. Ce sont des habits amples et cotonneux, presque faits de nuages. Nébuleuse, c'est une lune, de sa chevelure à ses ongles. Une lune blanche qui baigne dans une éternité glacée, noire, froide... froide.

« Mais je l'admire car elle sourit parfois. Elle sourit en me regardant, et je le vois quand elle me regarde. Mais je pleure pour elle, car son sourire n'existe pas pour lui remonter son moral, mais pour redresser le mien. Il est inefficace hélas... inefficace. Et cela ne fait que renforcer ma douleur, je lui fais du mal, encore et encore. C'est une malédiction... quelle jolie fleur. Nous pourrions nous retrouver, mais ce qui nous rapproche nous éloigne irrémédiablement, comme un trou noir aspire et rejette les étoiles à ses côtés. La lumière ne peut guérir de l'ombre et l'ombre ne peut guérir de l'ombre, et pourtant, l'ombre peut tuer la lumière. Absurde condition que la mienne, et idiotie totale. L'autre avait de quoi séduire : il était drôle, cultivé, charmant. Et

moi, moi... Comment peut-elle sourire, comment peut-on sourire à un être comme moi ? Une vomissure, un échec... un des plus infâmes des boutons purulents, pestiférés et vérolés qui soit. Elle est princesse, honneur et air de fête, je suis crapaud, laideur et marécage ; elle est saule en fleur d'un matin de printemps, je suis bouse frémissante d'un soir glacé ; elle est belle, je suis laid ; elle est si, je suis trop ; elle peut être sauvée... elle le peut, et si je n'ai qu'un souhait, c'est celui-ci... elle mérite le salut. Le sassafras de ses joues de Déesse chinoise mérite les baisers d'un Dieu olympien ; des jours sans qu'on ne vienne la complimenter sur sa beauté, son élégance ou son charme, il n'en a jamais été et n'en sera jamais. La fleur n'a qu'à se baisser pour cueillir les pommes que ses prétendants lui offrent, pourquoi aurait-elle jeté son dévolu sur moi ? Elle me l'avoua déjà, et je la connais depuis si peu de temps... Je m'y refuse.

« Il n'est pas dit que je briserai le cœur d'une femme, pas comme je l'ai déjà fait en apparaissant et en tuant l'autre, car je l'ai bien tué : je l'ai assassiné un matin d'automne clair et brumeux, un matin de brouillard mat et de pluie blanche et noire. »

Chapitre 5

Blanc sale

J'avais eu raison de rester dans ce bistrot. Car cet homme était une énigme d'une complexité incroyable à mes yeux, et il revêtait des costumes de sang et d'or. Il s'énervait brusquement, crachait en parlant et frappait la table de ses poings ; il me regardait en serrant les dents, des dents jaunes et sombres où perlait de la salive ; cela me fit l'impression d'un animal en rage, d'un renard acculé contre un mur de poulailler, venu sans but autre que celui de se promener, tentant de défendre sa vie ; il grogne, montre les canines, agite sa queue au bout noir en s'appuyant sur ses pattes avant ; sa robe est flamboyante, plus rouge dans l'obscurité chassée par les lanternes des fermiers rageurs qu'en plein soleil d'été, mais un rouge encore gris et corrompu par la Terre des champs et qui devient aisément ocre ou marron clair, un rouge vacillant qui existe entre brillant et mat.

Je me suis amusé à le voir d'un œil différent ; il naissait devant moi et devenait un autre sans être totalement différent. Mais il naissait. Il apprenait les émotions, tel un enfant vierge, comme une coque vide s'éveille à la conscience : colère, admiration, respect, fureur ; ce n'était plus l'épave que j'avais abordée. Il perçait comme un perce-neige dans un champ de neige, encore tremblotant mais beau et bien vivant. Et s'il vivait, je vivais également, et ma volonté de poursuivre brûlait en moi, explosait comme un volcan mugissant sans que je ne laisse rien transparaître.

Son visage se colorait de rouge, de violet ; je me suis dit que le sang coulait de nouveau dans ses veines, les pleurs avaient cessé et la sueur, autrement plus salée et plus belle et colorée et sévère tombait en cascade de ses tempes et de ses cheveux, venait mouiller ses épaules et ses aisselles ; tout son corps naissait au contact des sens, il fondait de curiosité ; je l'imagine et le revois

encore, rouge coq et violet prune grandir encore et encore. Je l'imaginai champignon abrupte, pas de ces champignons faibles et petits que l'on arrache nonchalamment sans s'en rendre compte, mais un champignon rouge et blanc et gris et violet imposant, énorme, lumineux, incandescent, ceux qui ornent les arbres prodigieux des vallées sublimes aux insectes géants des pays gigantesques, traversés par les titans colossaux marchant péniblement sur des lits de roches blanches, grises et noires tâchées de noir et de blanc, les champignons des cañons déserts de la Vallée de la Mort si rouges que le ciel n'est plus azur mais rouge lui-même et qu'il n'est plus ciel mais Terre également, il ne complète pas le paysage, il est paysage.

Ses doigts étaient fins et squelettiques, étrangement courts en comparaison du corps de la main, et les articulations des phalanges étaient rouges et jaunes, viraient souvent au noir ; c'étaient des blessures réelles et mon enthousiasme se restreignit à cette vision. Je revivais la douleur et mes propres doigts picotaient cette fois ; quel bonheur peut-on avoir à faire ainsi craquer les os de sa main, je décomposai le geste.

La main s'affiche sereine, une, entière, ouverte. Cruelle de précision et d'ingéniosité, servant à maints usages d'une finesse incroyable, improbable, inaltérable et s'offrent exquises à l'outil qu'on lui désigne. On la referme et sa sœur s'approche, et comme pour reproduire le grondement de Sodome et Gomorre, les os craquent, la peau tire, les ligaments frottent. Le sang coule au sein du doigt, les caillots se forment et se dissolvent, la douleur remonte dans toute la main jusqu'au poignet. Son poignet était noir. Noir de sang noir, tranché en large et strié de veines violentes qui faisaient apparaître son membre rachitique, grêle, fragile. Dans sa chute, les corniches saillaient de la paroi. Des corniches d'ambre glissantes comme un cristal blanc mais rugueuses sur le dessus pour s'y accrocher. Le bras tendu, arc bandé, son corps malgré lui voulait être sauvé. Je ne le pouvais pas. Mais son avenir m'apparaissait ébène plutôt que ténèbres, et moi je me vidais progressivement de ma substance.

Le monde n'était pas réapparu autour de moi, et tous mes efforts combinés n'étaient pas suffisants ; suffisance des suffisances, sa voix me suffisait. Elle restait une et unique mais mes oreilles à présent lui trouvaient une musique qui grimpait en force et en brutalité, une guitare électrisée aux échos rouges clairs, auquel il ne suffisait qu'un peu de jaune pour devenir rosé, doux et frais.

Chapitre 6

Corbeau alpin

« Je revois les scènes distinctement, l'une après l'autre... grises et blanches, comme une mauvaise photographie d'un portrait de ruines ; figées dans de grotesques figures de haines, de colères, de peurs, de douleurs. Je vois encore les lames tranchantes sur mon visage et le sang noir me brûler les joues et la peau du cou ; je sens les bords tranchants et les rapières pointues me percer le dos, et le cilice me manger le front et recueillir ma sève en calice. Ce sont des estampes mortifiées, ridicules, fruits du laborieux travail de Memnon, Lucifer ou Béliar ; elles ornent Pandémonium et sa galerie des pas perdus, où les couloirs partent en vain dans quatre directions et jamais ne s'achèvent ni ne débouchent dans aucune salle, et le centre de la superstructure est maudit ; la tour s'élève en hauteur et trois tours cicatrisent le ciel lumineux de l'Enfer où elle siège.

« La mémoire est une maîtresse cruelle, immonde, ingrate ; elle choisit de ne garder que la douleur et la peine et les bons souvenirs ne sont que des papillons multicolores qui se changent en cendre une fois envolés. Je ne demande que clémence et pitié ; mais je suis mon pauvre bourreau, et je ne m'accorde ni repos, ni rédemption et ma douleur est vaine. Je souffre d'un rien, et cette souffrance ne me purifie ni ne me pardonne. Et le fouet flagelle mon dos pourri, et le pieu transperce mon genou meurtri, et le cuir troue mon cou rachitique, je suffoque, j'étouffe, je me noie, mais cela ne sert à rien. La douleur sans but est noire comme la cire qui brûle mon cœur et blanche comme l'électricité qui parasite mes sens. Les images viennent et ne repartent pas, s'impriment devant mes yeux et m'accompagnent où que j'aille. Voudrais-je m'endormir ? Je contemple le début de la fin. Ouvrais-je pour la première fois les yeux au matin ? Je contemple le début de la fin. Et

au cours des jours les évènements se font et se défont, passent et repassent, se superposent et me font pleurer. Les photos sont cadrées, immortalisées, protégées d'une vitre de verre de cuivre qui leur donne une couleur malsaine de peste jaune et entourées d'une trame or et platine aux dessins travaillés rappelant des vagues de tempête, des embruns violents, des rochers factices, des saules pleureurs, des éventails morbides. Je les frappe de la tête mais mon front éclate et le verre est intact. Je vois mes efforts disparaître, on ne peut, je ne peux oublier ce qui s'est produit.

- « Le lundi dix-sept Octobre, il y a trois ans.
- « Le jour où ma vie s'est brisée, où je l'ai tué.
- « Tout depuis n'a été que flammes et furoncles, mort et péché.

« Et tout aura commencé non pas à cause d'un clou, mais à cause d'un chien. D'un chien qui m'aura dressé et appris à faire le beau : un corbeau qui fit de moi ce que je suis et qui lui apprit la vie. J'ai décrit ce qu'est l'humanité à mes yeux, mais toute ma rage ainsi utilisée ne peut approcher la description de celui qui me détruisit ainsi. Mais je vais laisser s'étaler les flots de ma haine et faire pousser les chardons ardents de ma colère. Car cet homme n'est pas un Diable, mais les Diabes lui ressemblent. De plus en plus. D'ailleurs est-ce un homme ? J'ai réfléchi intensément sur la manière de le nommer, mais à peine puis-je y penser que j'ai envie de vomir mes glaires rouges de sang rouge et de m'agripper le foie en plongeant moi-même ma main dans la gorge, et de l'extirper de ma poitrine. Il me prend une répulsion si violente que les dents fondent et la langue se couvre de pustules, signes d'une chair brûlée à la chaux vive ; on la verse à pleines louches, taillées dans un fer rouillé et si pourri que les vers y pullulent et creusent l'acier ; elle coule et mord tout, la langue, les joues, la gorge, l'estomac ; elle le perce, et perce tout encore et le ventre également ; elle traverse mon corps dans sa hauteur et continue son travail en perçant le sol où je me tiens et me précipite alors au travers du plancher, de la terre, de la réalité et me propulse dans une vérité de chaos, choléra et diphtérie ; le dégoût est tel que le champignon pousse dans mon crâne pourrissant du fait d'une pensée aussi laide, un champignon putride aux racines profondes qui s'immiscent entre mes neurones et s'en saoulent pour mieux grandir et répandre ses spores jaunes de poudre tout autour, et c'est bientôt une tribu de parasites qui peuple mon crâne meurtri et fatigué, rien que de songer que le vice et l'esprit de bouteille aient pu copuler pour accoucher d'un être laid et difforme, si laid et si difforme qu'on

ait scrupules à inventer un nom pour le désigner, j'étouffe, je vomis, je meurs. Mais pourquoi un nom devrait exister pour appeler une telle infirmité, une telle gangrène ? Cela me détruit. Ce n'est pas un Homme, c'est une bactérie, c'est une mauvaise herbe, c'est un purin verdâtre. C'est un être, non, c'est une chose plus ignoble et dépravée que toute autre. Il ne vit pas, il coule d'une diarrhée marron et verdâtre, collante et huileuse comme de la filante, à côté de laquelle la bave limacée d'un gastéropode asthmatique est un millésime plus riche que les limousines mathusalémiques d'un roi du pétrole écossais, une immondice désespérante dont la vue seule vous marque à vie, et vous voilà en train de hurler des psaumes encore et encore en oubliant de vous nourrir et vous mourrez desséché et grelottant, demeuré, fou, dingue, hagard ; c'est une défécation, une exhalaison empoisonnée qui rampe en clapotant et en nourrissant sa propre démangeaison purulente de ses propres prurits verts et boutonneux.

« Alors d'un effort dégoûtant d'égout ruisselant et suffocant il se matérialise sous une forme humaine ou humanoïde : des jambes de Scylla enfumée étroites et fines, assez fines pour nous rappeler la détresse affable d'un charognard en train de dîner d'une carcasse pourrie et ondulante de mouches, de vers et de larves, assez étroites pour évoquer les griffes crochues d'un Harpagon dickensien aux envies scatologiques ; des bras qui pendent comme s'ils gênaient et qu'il dévore lui-même pour offrir un spectacle encore plus méprisant si cela était encore possible ; et un visage au front bas et glauque, aux yeux creux et profondément ancrés dans le miasme de sa face ratatinée comme une orange pressée et vidée de sa pulpe ; des cheveux filandres, secs et gras à la fois, sans couleur et dénombrables ; des oreilles inexistantes, des trous dans les tempes à la place de celles-ci ; et un sphincter en guise de bouche d'où ne peut sortir que de la merde. Elle m'inonde et me salit, rentre par les pores et infecte mes nerfs et mes reins. Et la javel, et l'eau lourde et le feu et la glace sont inefficaces, je suis souillé et le resterai à jamais.

« Il m'a contacté un matin d'automne, et son écriture me repoussa déjà profondément. Elle était manuscrite, mais ressemblait à des pattes de mouches géantes du Nil, des mouches bleues aux yeux rouges immenses trempées dans du miel faisandé ; c'étaient des vermicelles d'encre dégoulinante et si repoussants que le papier lui-même, bien que jaune et tâché semblait vouloir cracher ces verrues noires hors de sa peau satinée ; les lettres avaient du mal à se lier les unes aux autres, comme on rechigne à donner la main à un corps débordant de lèpre, de tumeurs cendrées, cancéreux et contagieux du haut des

ongles à la plante des pieds, elles s'élançaient douloureusement et on peinait souvent à lire ces mots dysentériques ; d'ailleurs, peut-on appeler mots ces borborygmes ineptes ? Je n'ose imaginer qu'il existe une syntaxe pour ces glaires. La majorité n'était même pas formée, ce n'était que des lignes plus ou moins longues où l'on pouvait deviner une, deux ou parfois trois courts tressaillements spasmodiques, sporadiques, sans doute provoqués par ses gloussements sadiques de dominateur frustré. En guise de signature, une croix laide et difforme et tremblante.

« Mais surtout, le contenu de la lettre était improbable ; il connaissait des choses. Sur ma famille, mes parents : cela mettait mon existence même en péril. J'ignore encore comment il connaissait ces détails, mais à peine les évoquait-il que je me vidais de ma substance, et je me décidai de changer. Je décidai d'obéir à ses ordres, il demandait de l'argent principalement. Mais il m'humiliait à chacune de nos rencontres.

« Je n'étais rien, plus rien.

« Et je me suis laissé aller à cette totale soumission.

« Il disparut alors à jamais, je l'ai tué pour le préserver et je pris sa place. Car je devins un jouet, et j'en suis encore meurtri. Je me refermais, je me mis à boire ; je perdis mon emploi ; elle me quitta ; et finalement, je me suicidai. En tout, je tentai cinq fois. Savez-vous ce que l'on pense quand on a été jeté plus bas que terre ? Quand on nous a craché à la figure et mis au sol, que la poussière mord et pince les joues, que les scarabées rentrent dans les oreilles et dévorent les chairs et les yeux de l'intérieur ? Que les coups de pied martèlent l'estomac et nous fait cracher du sang ? Que l'on se fait dessus par peur et que la honte vient s'ajouter à la colère et à l'impuissance ? Que les cheveux tombent et se répandent en un lit brisant et sec, que les ongles s'arrachent et se coincent dans les gencives ?

« Une fois seul, les images repassent en vain, encore, encore et encore. Je me frappe la tête contre les murs, et ce n'est jamais le mur qui cède ; le sang forme de gros caillots sur le plâtre, vire à l'orange puis au gris ; la tête résonne en vain, abrite dix mille violons stridents de crins de chevaux bruyants ; et ils jouent la même note encore et toujours, qui grimpe en intensité et en écho ; la lèvre se déchire, le nez s'aplatit, et c'est l'âme entière qui se retrouve comprimée et brûlée au napalm, à l'acide, à la base ; le regard se troue, se voile d'un calque vert, jaune et noir. C'est toujours ainsi dorénavant que les choses s'affichent devant mes yeux, et chaque jour de veille et chaque

CHAPITRE 6. CORBEAU ALPIN

152

nuit d'insomnie est propice à me torturer et à me battre encore plus, et à m'arracher les membres.

« Et j'entends les os craquer et les articulations se rompre, et la douleur remonter le dos et faire crisser les vertèbres et les reins. La fureur me détruit et m'oblige à me détruire : elle me torture et m'amène à me torturer. La lame court, la corde se tend.

« À cinq reprises j'ai échoué, toujours par mésaventure, jamais faute de ténacité ou de courage ; et à chaque fois j'enrage en voyant ma vie s'évader en perles de sang plutôt que de disparaître en rivières rouges. »

Épilogue : Soleil Brouillard Brisé

Son regard retomba, blanc et sale sur le sol noir et sale du bistrot. Je compris que son histoire était terminée, et je n'en savais hélas pas plus qu'avant de le connaître ; pire, il me semblait plus noir, blême, blanc et triste que jamais, tout à la fois ombre et lumière, mort et vivant, plus mort et plus vivant qu'il ne me semblait de prime abord : plus mort, plus vide, plus décharné que les cadavres de mes visions, mais plus vivant que le monument que j'entrevois entre les rides de ses yeux.

Je me levai, je pense tout du moins, mes souvenirs sont flous : comme si, encore papillonnant dans l'ombre de sa lumière, j'émergeai du chaos pour revenir dans la réalité. Je vis l'horloge, et par une coïncidence que je ne m'explique pas elle s'était arrêtée ; le sombre de sa coupole me révélait qu'elle avait été frappée par la foudre. Je me revois en réalité ne faire que quelques pas, sous un ciel maintenant dégagé, mais je ne m'aperçus qu'il s'était arrêté de pleuvoir qu'une fois assis de nouveau, sur un banc longeant une manière de parc. La rue était sombre et verte, le bar se laissait deviner sur ma droite.

Et la lumière elle-même vint s'asseoir à mes côtés.

J'étais sublimé, étourdi. C'était une étoile dans toute sa splendeur, et elle me regardait fixement.

Elle portait une longue robe lactée, sans motif ni couronne, ample au niveau de sa taille, puis de ses jambes que l'on devinait pourtant sous le tissu, des jambes divines, élancées, ne s'arrêtant que par son bon vouloir, mais qu'on aurait pu contempler des heures durant. Elles me firent penser à des cascades silencieuses d'eau fraîche, inaccessibles et prodigieuses. Une mince ceinture de tissu noir maintenait le voile sur son corps où je ne supposai, même en y songeant avec fureur et obstination, ni foulard, ni bretelles. Ses mains d'enfant sage empoignaient ses genoux sans les tenir totalement ; elles

faisaient mine de les tenir sans les serrer, juste posées mais avec détermination et sagesse. La peau était fine comme du papier de cigares albinos mais ne laissait transparaître aucune veine, les os eux-mêmes s'adoucissaient pour que le résultat soit harmonieux de velouté crémeux. Les bras sans manches montaient et montaient encore, et restaient d'une blancheur triste et légère, plus légère que la robe pourtant blanche.

Enfin, son visage pâle intriguait et attirait l'œil, comme, je me suis dit, une bougie éclaire un chemin parsemé de perles d'obscurité terrifiantes. Je rêvai de sentiers ombragés, où la dame blanche venait en aide aux perdus que nous étions. Ses joues sensiblement creuses étaient cernées de cheveux noirs de Chine longs et secs, qui se redressaient en fourches amicales à leurs extrémités, autant d'accroche-cœurs, d'esses de bouchers de paradis. Ses cheveux étaient noirs mais brillants, plus brillants que les éclats de ses yeux vert-de-gris qui m'inquiétaient et qui dissimulaient une douleur que je définissais mal et que je ne nommais pas. Du crayon noir rehaussait ponctuellement les lignes, les courbes de son visage : deux minces chenilles pour symboliser des sourcils de jade noir, mus en une expression entre peur et étonnement.

Je me suis dit, me rappelant que le premier pas vers le respect était l'admiration, qu'elle représentait humilité et bonté dans un même élan. Un peu de crayon encore sur les coins des yeux, qui s'étiraient alors vers l'extérieur et devenaient légèrement plus grands et fermés. Deux courts traits de noir à lèvres punctuaient sa bouche poudrée et gercée.

L'apparition était sublime.

Je vis, l'esprit encore baguenaudent, des statues de porcelaine fragile venues des temples reclus du Laos ou du Viêt-Nam, elle était une de ces nombreuses idoles décoratives qui ornent les couloirs méditants des sages béats, qui sont toutes identiques en se différenciant légèrement l'une de l'autre par leur expression ou leurs colliers, mais la plus belle d'entre toutes, celle qui se trouve au fin fond du couloir et qui est but de la méditation.

On peut lire ce que l'on désire dans cette idole adulée de porcelaine adorée, la sagesse n'appartient pas qu'à un et à un seul. Soudainement, elle m'apparut évidente de traits asiatiques, chinoise ou japonaise. Je ne sais si ma réflexion avait été influencée par ma pensée, ou si la pensée avait été influencée par ma réflexion, mais je ne pouvais plus concevoir ce visage autrement qu'en le voyant comme celui d'une aimée de l'Empire du Milieu, et si elle eut changée le moindre turban de son habit, arrangé ses cheveux ou même habillé son cou d'un gri-gri de caravansérail ce n'aurait pu continuer d'être la même tout en

le restant.

Mes yeux s'ouvrirent et je vis de nouveau. Le monde m'apparut de nouveau cohérent et absurde, un et unique, mais privé d'un autre sens que lui-même. Je revins à moi, et, peut-être un rien troublé par ce retour, dus paraître vacillant ; ainsi me parla-t-elle avec prudence. Je me souviens distinctement, au mot près, de notre conversation.

« Pardonnez mon audace, monsieur, mais je me dois de vous parler.

– Certainement, mademoiselle, et sachez que votre conversation ne saurait en aucune manière me déranger.

– En réalité, monsieur, ce n'est pas vous que je cherchais à aborder.

– Qui alors, mademoiselle ?

– Hé bien, monsieur, il s'agit de l'homme auquel vous parliez à l'instant, dans ce bar oublié des Hommes et des Dieux.

– Mais seriez-vous, mademoiselle, l'une de ses amies ?

– J'épiais, cachée hors du temps monsieur, votre conversation. Et quel bonheur me pénétra quand je l'entendis parler de moi !

– Il a effectivement, mademoiselle, parlé de vous longuement et avec une tendresse qui me surprit moi-même, qui ne le connaissait pourtant qu'à peine.

– Comment était-il, monsieur ? Comment vous apparaissait-il ? Quiet, triste, lucide, placide ?

– Hélas, mademoiselle, hélas ! À chaque phrase je me posai la question, sur chaque mot, sur chaque respiration, sur chaque intonation. Je le croyais vide et détruit quand il commença son récit, je l'ai vu tendre et gai lorsqu'il vous raconta, il retomba en souffrance quand je partis. Ses yeux me cherchaient et m'évitaient, et m'évitaient et me cherchaient encore sans me trouver. Comme tirailé par la peur d'une moquerie dont il se serait moqué car venant d'un inconnu mais dont il aurait été traumatisé car venant d'un inconnu. Il parlait malgré lui et ça le soulageait, mais il était gêné de le faire, comme si libérer sa conscience meurtrie de victime, sans une once de culpabilité était une faute que l'on pouvait punir. Je le comparerais à un jeune enfant que l'on aurait pris la main dans le sac et que l'on obligerait à avouer sa faute pour lui faire reconnaître qu'il a mal agi. Je ne l'ai pourtant pas forcé à me parler, à moins que je n'ai pris, et ce bien malgré moi un regard de juge d'inquisition espagnole, mais je suis bien trop débonnaire pour ne serait-ce que jouer la comédie et prendre pour m'amuser cette expression. Il s'est livré et m'a raconté sans réellement me dire quelque chose. J'ai peut-être rêvé tout cela.

– Cet homme est pourtant le seul à me comprendre, monsieur, et j'ai peur de le décevoir. J'ai besoin de lui, mais aura-t-il besoin de moi comme j'ai besoin de lui ? Nous partageons une douleur de même race, mais il est bien plus à plaindre que je ne suis à plaindre. Il est dans mes rêves, et chaque homme dans la rue me fait songer à lui malgré moi ; l'humanité entière imite ses gestes et sa voix, et devient digne et fière, digne d'être adorée, fière car bonne et sage. Je le regarde et il me voit mais ne veut me déranger, de peur de me fêler. J'aimerais qu'il me dérange.

– Vous ne m'avez pas, mademoiselle, toujours pas dit en quoi je puis vous aider. »

Elle sortit de sa poche une petite boîte de cobalt et l'ouvrit. Il y avait un anneau doré d'or blanc, sans pierre ni dessin.

« C'est aujourd'hui son anniversaire. Et je voulais lui avouer ce que je ressens à son égard. Je voulais vous demander si j'avais une chance. »

J'empoignai sa main, me levai et l'embrassai sur le front. « Ma fille, écoutez les conseils d'un vieil homme : il a plus besoin de vous que vous avez besoin de lui. Et tous deux, vous pouvez l'aider à revenir non pas dans la lumière, mais à réfléchir sur sa condition. Et s'il comprend combien absurdes sont les fantômes qui le hantent, il n'aimera jamais que vous. »

Et je partis.

J'ignore ce qu'il en a été par la suite. Elle entra bien en Ispahan, et n'en ressortit point. Je n'ai pas changé depuis, je n'aurai rien appris. Mais aura-t-il lui appris ? Enfin choisi ombre et lumière, sans vouloir l'un ou l'autre ? Qui sait... Peut-être ne peut-il y avoir en d'autres lieux ni en d'autres temps une union différente de celle qui s'est peut-être créée à cet instant-ci.

Troisième partie

Le nez de la Baronne

Histoire sans importance d'une lumière obscurcie

Avertissement

Ce texte a tout d'abord été écrit sous la forme d'un feuilleton. Plus que jamais son écriture est inégale, tranchée. Mais j'ai choisi de le réunir sous la forme d'une seule et unique partie, effaçant parfois les transitions entre épisodes, les conservant le cas échéant. Le titre m'est venu tout d'abord, avant même de savoir ce dont il serait question. L'idée m'a caressé de reprendre le concept d'Allais dans *Le parapluie de l'escouade*, ou bien Boris Vian et *L'automne à Pékin*. L'écriture dans tous les cas s'annonçait dès les premières lignes intimiste, personnelle, tellement intimiste et personnelle que j'ai pleuré en abordant certains passages.

La première version du texte se dispensait d'épilogue, et le rendait donc plus optimiste. Mais j'étais insatisfait de cette fin, qui ne correspondait pas à ma vision des choses. Quelques lignes plus tard, tout était changé et le ton bien plus pessimiste. Pareillement, j'étais parti pour construire deux autres parties (le texte ci-dessous ne composant que la première), qui auraient raconté la longue remontée du personnage pour retrouver la paix intérieure, puis sa dernière chute qui l'aurait conduit à la mort. Il est possible que je raconte, d'une manière ou d'une autre, la suite de cette (més)aventure ; mais qu'elle soit un jour écrite ou non, il faut garder à l'esprit que ce texte n'est jamais qu'un début, et non une fin.

L'auteur

Avant la lecture

L'histoire que vous allez lire est véridique : il s'agit de la mienne. Ce que j'ai vécu, ce que je vis encore. Je n'ai rien enlevé, rien ajouté, je n'ai modifié que les noms des personnages afin que l'on ne découvre pas qui je suis. C'est pour cela que je n'ai pas signé ce manuscrit, et qu'il reste anonyme : je ne cherche ni la gloire, ni la popularité, mais juste une tribune afin de m'exprimer.

Le nez de la Baronne

L'ordinateur était resté allumé toute la nuit durant. Et toute la nuit durant, il avait diffusé d'une manière imperceptible, presque insaisissable, un choix de musique éclectique, allant du rock alternatif, Queen ou Led Zeppe-
lin, à la poésie alternative, Léo Ferré ou Jacques Brel, en passant par l'un ou l'autre morceau récupéré on ne sait où, on ne sait quand.

C'est ce qu'il entendit en premier quand il se réveilla.

Il ouvrit lentement les yeux, mais ne chercha pas spécialement à se redresser. Il sortit son bras droit de la couette et chercha à tâtons sa paire de lunettes posées sur la table de nuit, à ses côtés, les enfila et en profita pour regarder l'heure. Sept heures à peine, mais le soleil brillait déjà. Il n'avait pas fermé son store cette nuit. Ni les précédentes. Et il ne les fermerait pas non plus le jour d'après. Il adorait voir le soleil le plus tôt possible, comme si ça devait le rassurer, ou lui donner assez d'énergie pour en faire une autre. Une journée de plus.

Mais c'était toujours à regret, même si, comme ce jour-là, il faisait particulièrement beau, sec et chaud. Il préférait quand il pleuvait un peu. Quand le ciel était légèrement couvert, qu'on pouvait y voir même si le soleil n'éclairait rien. Quand il y avait un temps d'orage et qu'une petite pluie se mettait à tomber, avant que la franche ne survienne. Il préférait l'obscurité à la lumière. Il est plus facile de passer inaperçu quand il fait sombre dans les rues. Quand tout le monde a les yeux baissés sur le sol et court pour éviter d'être mouillé, ou bien quand le champ de vision est rétréci par un parapluie. Quand il fait beau, les gens lèvent le front. Lèvent les yeux. Lèvent leur bouche et parlent plus fort que d'ordinaire. Ils veulent qu'on les remarque, ils remarquent aussi tout le monde, même ceux qui veulent passer inaperçus.

Et lui d'être finalement entrevu par les autres.

Les autres, toujours les autres.

C'est à cause des autres qu'il en était arrivé là. À cause des autres. Les autres, encore les autres.

Comme la vie serait belle sans rien. Pourquoi a-t-il fallu qu'il y ait quelque chose, pourquoi a-t-il fallu qu'il arrive sur la planète où le hasard a voulu qu'il y ait quelque chose ? Comme la vie serait belle. Des cigarettes, il lui fallait des cigarettes. Il avait fini son paquet la veille au soir, en même temps que son bouquin. Celui qu'il était en train d'écrire. Son testament. Ou ce qu'il faisait passer pour une fiction. Il ne savait plus, ou ne savait pas encore comment il le présenterait. S'il le présentait. S'il ne l'utilisait pas vraiment comme testament.

Il enfila une chemise, un pantalon, une veste qui traînait en vrac dans le studio, sur des boîtes de pizza vides ou des cadavres de stout. Il vérifia qu'il avait son portable, son portefeuille, sa carte de bus, son lecteur mp3. Il prit son gant blanc, le gauche, un seul, et son chapeau noir. Il adorait porter un seul gant et un chapeau. Il ne savait pas exactement pourquoi. C'était ainsi, cela seul et rien de plus.

Il referma la porte à clé, l'enfourna dans sa poche droite et mit en route son lecteur de musique, qui reposait dans la poche gauche de son habit. C'était Brel. *Pourquoi faut-il que les Hommes s'ennuient*. Ça ne pouvait pas mieux tomber. Il aimait quand la musique était en adéquation avec son état. Une musique gaie, comme l'une de celles qui étaient présentes sur le lecteur, l'aurait énervé d'autant plus. Mais celle-ci était parfaite.

Son bus arriva à peine sorti de son immeuble, il monta en saluant le conducteur et s'installa dans le fond, en descendant son chapeau sur les yeux. Il faisait semblant de dormir. En se concentrant sur cette tâche, tenter de dormir sans y parvenir, cela l'empêchait de trop penser. Il ne devait pas trop penser. C'est en pensant que les malheurs arrivent, alors il ne devait pas penser. Il descendit au centre-ville, son lecteur entamait la lecture d'une chanson des Beatles, *I am the Walrus*.

En regardant, ce matin de printemps, les nues évoluer devant ses yeux, sur la place ou les ruelles, il se surprit à chanter à voix haute, tout en scrutant les passants, le refrain de la chanson. Il adorait chanter à voix haute. Ou bien croyait-il que c'était à voix haute sans que ça ne le fut tout à fait. Il ne savait pas.

Peu importe. Des cigarettes, ne pas oublier son objectif.

Bonjour, au revoir. Un paquet de plus. Un peu de la vie qui s'envole, des années qui disparaissent. Il en grilla trois, coup sur coup, en marchant dans les rues et en crachant par réflexe au sol à chaque fois qu'il voyait un couple se tenir la main. Comme il pouvait haïr les couples qui se tiennent la main. Il les haïssait tant et tant que s'il s'était écouté, il aurait voulu les détruire, les amener à rompre, à n'importe quel prix. De manière purement gratuite, il n'en aurait eu aucune satisfaction. Au contraire, cela l'aurait rempli de plus de tristesse encore si cela se produisait. Et si cela s'était déjà produit, et qu'il n'en savait rien? Il pensait trop. Il ne devait pas penser.

Il revint sur la grand' place, s'allongea sur le muret qui la séparait des rues adjacentes, pria et s'endormit malgré lui, pour de bon cette fois. Une demi-heure, une heure, pas plus. En se levant, il regarda la pendule de l'hôtel de ville, derrière lui. Il fit craquer les os de son cou, comme pour s'étirer, et repartit tranquillement prendre le même bus pour rentrer chez lui. Il remonta les escaliers, ouvrit la porte de son studio et la referma, mécaniquement. Son téléphone portable sonna. Il décrocha et baragouina un salut. Il répondit laconiquement et raccrocha. Un renseignement sur une dissertation à rendre. Il fallait qu'une fois de temps à autre il serve à quelque chose. Il n'y avait guère que cette pensée qui le retenait. Plus que celle-là. Encore une. Encore une à se convaincre, à se convaincre qu'elle était fausse.

Et partir alors.

Partir.

Il relança la *playlist* de son ordinateur, sortit la dernière bouteille de whisky du placard et s'étendit, sa dernière cigarette à la bouche. Vingt ans, et déjà plus d'illusions.

Que la vie était cruelle.

— —

« J'ai toujours établi que la croyance en une divinité allait de soi avec mon existence. Que le simple fait de croire avait été déterminé dès ma naissance, et que jamais je ne remettrai en cause ce concept. Et c'est le cas. Même si je ne nomme pas mon Dieu, que je ne l'habille pas ni lui prête l'exécution de miracles, même si je ne fais aucun rituel, je lui parle continuellement. Comme si je me parlais à moi-même. Mais je parle à mon Dieu. Je lui demande de me guider, de m'aider, de me supporter dans les épreuves qu'il m'envoie. Quand j'agis, c'est toujours avec son aval. Et si jamais je le fais sans l'avoir consulté,

sous l'impulsion du doute, de la peur, de l'empressement, toujours je lui demande si j'ai bien fait. Il m'envoie alors un signe, un rayon de soleil, qui me fait dire que j'ai eu tort ou raison. J'essaie d'apprendre de mes erreurs, mais cela est difficile. Trop difficile. En général, je ne parviens pas à me rappeler. J'ai la mémoire trouée, abîmée. Des blancs parsèment ma vision des choses. Je saurais décrire avec minutie un évènement arrivé il y a six ou sept mois, mais je ne me souviendrais pas du même évènement s'il était arrivé il y a trois mois. Car il y a trois mois, je n'étais pas moi. Cela m'arrive parfois, sous l'effet d'un choc ou d'une révélation, d'un accident de parcours. Mon âme se met en veille. Et un autre prend sa place. Il agit comme moi, il sait tout ce que je sais. Il me ressemble beaucoup. Il n'y a que ses yeux ou sa voix qu'il dissimule mal. Il tente de m'imiter, en vain. Ça se remarque, mais les gens ne s'y arrêtent pas.

« En attendant, moi, je l'observe sans pouvoir agir, prisonnier de mon propre corps. Lorsque cela arrive, le divin ne peut plus m'aider. Ce double est orgueilleux, sûr de lui, il avance fier. Il me fait honte. Il me rappelle un peu mon père. Il parle et rigole de ses blagues, il fait des remarques à tout va, il meurt d'envie de montrer au monde ce dont il est capable. Mais même quand le monde n'est pas d'accord, il s'impose. Et finit par me couvrir de ridicule. Quand je reviens finalement à moi, des jours, des semaines, des mois parfois se sont écoulés. Le masque tombe. Je redeviens moi. Timide, enfermé, hésitant. Hésitant. Mais je ne me souviens plus de grand-chose... Je n'ai que des blancs dans la tête. Sauf les moments où j'ai été le plus odieux. Et là, je pleure car je ne peux pas imaginer avoir fait ça, fait ces choses qui me sont odieuses à moi-même.

« Mais je dois m'excuser. Car ça reste moi. C'est une punition. Cela arrive en punition, le Dieu que je prie me punit. Je suis condamné à vivre avec ce fardeau. Et espérer que je ne perdrai jamais totalement la foi.

– C'est la foi qui vous permet de continuer ?

– C'est la foi qui m'empêche de m'arrêter. C'est l'espoir. Pourtant, je ne crois pas en une vie meilleure. Pas sur Terre en tout cas. Peut-être qu'en croyant, je m'oblige à croire à une issue de secours après ma mort. Mais de penser, ça ne me permet pas de survivre... Penser ça m'amène à vouloir en finir. Afin d'accéder à cette issue de secours. Rien ne me rattache particulièrement à cette existence. Mais comme je suis lâche pour continuer à vivre, je suis en général lâche pour me suicider. Je l'ai tenté quatre fois. La première fois, j'ai avalé des médicaments au-delà de la dose prescrite. La deuxième fois, j'ai voulu me défenestrer. La troisième également. La quatrième fois, je

me suis ouvert les veines. J'ai essayé, tout du moins. Mais on dirait bien que ma persévérance à me détruire n'a d'égale que la malchance qui me poursuit et me fait me rater à chaque reprise.

– Le suicide est un péché condamné par l'Église.

– Car ils considèrent que c'est le Dieu qu'ils prient qui leur a offert la vie. Et que de fait, il est seul habilité à la leur enlever. Pour ma part, je ne considère pas mon Dieu comme créateur. Je ne le vois que comme protecteur. Et puisqu'il ne m'a pas créé, je peux disposer de mon être comme bon me semble. Alors comme je ne peux pas me suicider, comme tout échoue, je choisis une mort plus lente. Je bois plus que de raison, en espérant que dans ma soûlographie un accident me soit mortel. Je fume tout ce que je peux fumer en quantité indue, pour agripper au plus tôt un cancer mortel qui m'emportera dans la tombe. Je me pique, je me came, je renifle ce que je peux. Je me détruis avec les armes dont je dispose. Et si cela ne suffit pas, je me ferai chasseur pour pouvoir me porter un coup fatal le plus tôt possible.

« Je ne veux plus de cette existence. Je ne veux plus être passif. Je ne veux plus perdre le contrôle. être quelqu'un que je ne veux pas être. Je ne suis pas ce que je veux, malgré moi. Je ne peux pas m'améliorer. Alors autant partir. Je me moque que ce que vous pensez. Je me moque que vous ne voyez en moi que quelqu'un de dérangé psychologiquement ou qui fuit devant ses responsabilités. Ce que je veux à présent, c'est m'en aller. »

Et bien que la séance ne fût pas encore terminée, il paya le médecin et sortit de son cabinet. Il avait ce regard de chien battu, encore. Celui qui oblige ceux qui le croisent à changer de trottoir. Il rentra finalement chez lui, finit son paquet de cigarettes, le deuxième de la journée, mit en boucle *Je ne suis pas un héros* de Daniel Balavoine mais ne trouva pas le sommeil.

— —

« Je te quitte ».

La phrase s'était échappée brutalement. Il avait pourtant bien compris, mais ne réagit pas. Il resta allongé sur le flanc, face au mur. Elle se tenait assise sur le lit, dos à lui, les mains entre les jambes, la tête penchée.

« Je te quitte, c'est fini. J'en ai assez. Assez de tes crises de folie, assez de ton état ces derniers mois. Tu n'es plus celui que j'ai rencontré il y a un an. Tu as changé.

– On change tous, répondit-il par réflexe, sans même avoir prêté attention à la discussion.

– Tu as changé. Quand je t’ai connu, tu étais drôle, imaginaire, rêveur. Tu pouvais, une nuit durant, me parler des étoiles et des constellations. Tu m’apprenais la mythologie, les phases de la lune. Quand nous étions dans ton studio, ou dans le mien, nous passions des journées et les nuits qui suivaient à parler encore, sans nous arrêter, sans même penser à manger ou à nous dégoûter les jambes un instant. Tu connaissais tout sur tout. Je pouvais te demander n’importe quoi, et tu me répondais avec exactitude et humour. Tu étais toujours aux petits soins pour moi. Il ne se passait pas une seconde sans que tu ne penses à moi, et sans que je ne pense à toi en retour. Pour un rien, tu m’appelais ou tu m’écrivais. Tu me dessinais maladroitement des fleurs, et tu mettais en légende “Elles te ressemblent, mais tu les dépasses en beauté et en grâce”. Je t’aimais. Mais tu as changé.

– On change tous.

– Du jour au lendemain, tu es devenu froid, distant. Comme si je n’existais plus. Comme si tu étais convaincu d’être seul. Je ne veux pas de ça. J’ai bien réfléchi, et je m’en vais.

– Et bien va-t-en.

– Si je pars, je ne reviendrai pas. Jamais. Même si tu redeviens comme je t’aimais.

– Va-t-en. Tu ne peux pas comprendre. »

Elle s’énerma brutalement. Elle lui donna des coups dans le dos tout en pleurant et en hurlant.

« Comprendre quoi ? Comprendre quoi ? Qu’est-ce qu’il y a à comprendre ? Tu as besoin d’aide ! Tu as besoin d’aide, mais tu ne m’expliques rien ! Même ton psychologue ne comprend pas ! Tu t’es totalement replié ! Je t’en supplie... je t’en supplie, relève-toi. S’il te plaît, explique-moi. Que s’est-il passé ? Cela vient de moi ? J’ai fait quelque chose qui ne fallait pas ? Réponds-moi. S’il te plaît, réponds-moi... »

Elle continuait de pleurer, en silence cette fois. Il n’eut aucune réaction. Il n’avait pas fléchi quand elle le rouait de coups. Son regard restait désespérément perdu dans le vide. « Tu te souviens, en Décembre dernier... » finit-il par dire, ou plutôt par murmurer. Il semblait chercher ses mots quelques secondes, puis continua. « C’était un Mardi. Le vingt-quatre, la veille de Noël.

On avait fait un bal costumé. Juste nous deux. On devait passer la soirée et la nuit déguisés, puis ôter nos habits et finir enlacés. Tu te souviens ?

– Oui, répondit-elle d’une voix faible mais assurée, le souvenir encore fortement ancré dans sa mémoire.

– Je m’étais habillé en pie voleuse. Je portais une veste noire, une chemise blanche, un pantalon blanc et noir, des gants blancs, une cravate noire, un haut-de-forme noir. Je disais que j’avais volé pendant des jours et des nuits pour te trouver et danser ne serait-ce qu’une heure avec toi.

– Moi, j’étais en baronne. J’avais une large robe à frous-frous roses et bleus, un corset qui m’étouffait. Je m’étais coiffé en hauteur, le tout était tenu solidement par trois bâtons dorés. Je portais un loup qui se terminait par un nez pointu. J’étais la baronne de cœur.

– La baronne de cœur. Le nez pointu de la baronne de cœur. Le nez de la baronne, répéta-t-il encore. Le nez de la baronne.

– Où veux-tu en venir ? »

Il ne répondit plus. Elle finit par se lever, enfila sa veste et sortit, sans le regarder une dernière fois. La porte se referma doucement derrière elle, mais il ne bougea pas pour autant. Il ne songeait à rien de particulier. Un grand vide blanc noyait ses deux yeux bleus derrière ses mèches blondes. Il bascula sur le dos, chercha à tâtons, au pied de son lit, un paquet de cigarettes, un briquet et une télécommande. Il alluma la chaîne stéréo à distance et lança en boucle un morceau de Renaud, *Boucan d’Enfer*.

Il ne pensait à rien de particulier. Il savait bien que tôt ou tard elle partirait. Il se demandait surtout pourquoi elle ne l’avait pas fait plus tôt. Elle espérait, se dit-il. Elle espérait que tout ceci s’arrange. Non, elle espérait que tout ceci trouverait un sens. Quel sens ? Lui-même n’était pas convaincu qu’il y en avait un. C’était quelque chose qui remontait de ses entrailles et qu’il ne pouvait pas contrôler.

C’était apparu un soir de Janvier. Une envie de crever. Une envie de se détruire. Comme si cela s’imposait. À partir de là, il n’avait eu de cesse d’accomplir ce destin. Il n’avait pas la force de rompre, mais il le devait. Il espérait lui qu’elle s’en aille. C’était fait. Il ne restait plus qu’une chose à faire. Une dernière mission à arranger et il pourrait s’en aller. Tout ceci prendrait enfin un sens. Il saurait enfin pourquoi il voulait tant mourir. Pourquoi il s’était amusé depuis plusieurs mois à tout briser sur son passage, avec un plaisir cynique du devoir accompli. Il n’était plus maître de lui-même, comme il l’avait dit à de nombreuses reprises, mais ne pouvait rien y changer. Il ne

savait même pas pourquoi il avait parlé de cette soirée de Noël. Peut-être était-ce une autre blague de l'autre, à moins qu'il ne s'agisse d'un appel au secours, le seul qu'il avait pu lancer.

Qu'importe, ce cri, si c'en était un, n'avait pas pu remplir sa mission. Tant mieux, cela aurait pu lui redonner de l'espoir.

Le nez de la baronne... Aucun sens. Cela n'avait strictement aucun sens. Il n'en voyait pas en tout cas. Il termina son paquet et but trois verres de vodka avant de violemment briser la bouteille vide sur le bord de la table de nuit. Il prit le plus gros des morceaux de verre et s'assura sur son drap qu'il était suffisamment coupant. Il enfila une paire de chaussures blanches, glissa le verre dans sa poche de pantalon et quitta son studio une dernière fois. Cette fois, il n'y reviendrait pas. Cette fois, sa sortie serait définitive. Il remonta vers le centre-ville à pied, une marche de vingt-cinq minutes. Une fois sur la grand-place, il s'engagea vers la préfecture, mais tourna sur la droite avant d'arriver au bâtiment administratif. Un vent violent se leva soudainement, le ciel s'obscurcit et une lourde pluie étouffante tomba. On se serait cru en pleine nuit. Il marcha encore tranquillement, malgré les trombes d'eau battantes qui s'infiltraient partout en lui, dans sa chemise, le long de son cou, dans ses chaussures et le long de ses jambes. Il ne pressait pas l'allure, il semblait même ralentir, hésitant plusieurs fois à poursuivre son chemin. En se retrouvant devant la maison de ses parents, il sortit son lecteur mp3 de sa poche et lança *Supplique pour être enterré sur la plage de Sète* de Brassens. Il ouvrit la petite barrière du jardinet, fit les quelques mètres qui le séparaient de la porte d'entrée, sonna et prit le bout de verre tranchant dans la main.

Ce fut sa mère qui ouvrit la porte. Elle le regarda, interloquée, mais il la bouscula et s'invita sans dire un mot, sans la regarder en retour. Elle le suivit doucement jusqu'au salon où son père lisait un journal sportif assis dans un canapé jaune.

« Joseph, que se passe-t-il ? » demanda la mère dans son dos. « Marie vient de nous appeler, elle était en larmes. Vous vous êtes disputés ? »

Joseph se passa nerveusement la main dans les cheveux pour les rabattre en arrière, et arrêter les gouttes qui perlaient encore et encore sur son visage. Il se massa la nuque et se fit craquer les os du cou. Puis il leva l'autre main et pointa le bout de verre vers son père, qui observait également la

scène, hagard, sa pipe fumante à la bouche, puis vers sa mère silencieuse. Il bredouilla une vague parole incompréhensible et s'enfonça la lame dans le bras gauche, juste en dessous du poignet. Il remonta doucement vers le coude. Sa mère se précipita pour l'arrêter, mais il se décala et lui donna un coup dans l'estomac qui la fit vaciller. Le père se leva pour la soutenir, et intima l'ordre à son fils d'arrêter cette plaisanterie.

Il murmura un appel à l'aide.

Puis il se trancha le poignet gauche avant de rediriger le verre rougie vers le cou. D'un geste sec il s'ouvrit la peau, et le sang gicla sur la table du salon, sur le carrelage froid et sur ses parents. Quelques secondes après, il tomba à la renverse.

Le noir et le froid.

Un cri rugit en lui. Il pleurait de rage, il crevait de douleur. Il voulait vivre, il ne voulait pas mourir, mais il s'était suicidé. À moins que ce ne fût pas lui ? L'autre, c'était l'autre. C'était à cause des autres qu'il en était arrivé là. Il se rappelait quand il était apparu.

C'était en Décembre dernier. Le nez de la baronne, tout lui revenait. Il portait une canne blanche et des lunettes. La peau était halée, et une rose noire étrange, tatouage mystique, était clairement visible sur son cou. Il était là, devant ses yeux. Il était entré sans un mot et les observait danser, lui et Marie. Il prit peur, mais son visage était familier. Il connaissait ce visage. Il l'avait toujours connu, mais il ne pouvait pas le nommer. Il lui ressemblait un peu, sans lui être semblable tout à fait. Il ressemblait un peu à son père, sans l'être tout à fait non plus. Il avait la voix de sa mère et les gestes de son grand frère. Il avait la démarche de Marie. Mais surtout, il avait un rire dérangeant. Et il portait le nez de la baronne. Un nez pointu, comme un nez d'oiseau. Ce n'était pas un masque, c'était son véritable visage. Quand il l'a vu, il s'est dit qu'on ne pouvait pas l'embrasser sans s'éborgner. Quand il l'a vu, il s'est dit qu'il devait être bien seul.

Quand il l'a vu, il s'est dit qu'il avait envie de mourir.

C'était une pensée qui n'avait cessé de le torturer. Jour après jour il y pensait. Il a tout tenté pour détruire cette envie. Il a tout tenté pour retrouver cette nonchalance qu'il croyait éternelle. Mais plus il cherchait à fuir, plus l'homme qui portait le nez de la baronne courait vite, et plus sa voix se faisait présente dans sa tête. S'il sortait prendre l'air, le nez de la baronne lui

tenait la porte. S'il regardait la télévision, le nez de la baronne changeait les chaînes. S'il batifolait avec Marie, le nez de la baronne le regardait, et l'envie d'amour s'en allait. Il ne parlait pas vraiment, il riait surtout. Il faisait des blagues étranges, sans queue ni tête, mais ses lèvres n'ont jamais bougé. La voix, son timbre s'imprimait dans sa tête et résonnait encore et toujours. La seule manière de la faire taire, c'était de mourir. Il fallait mourir. Il fallait se tuer. C'était ce qu'il voulait. Tout le monde était content.

Mais jamais il n'allait au bout. Jusqu'à ce jour néanmoins. Il voulait épargner Marie. Elle seule comptait. Elle ne devait pas être mêlée à ses affaires. Il avait réussi à la faire partir, mais il devait être aidé. Ses parents le pouvaient, mais il ne fallait pas faire d'erreur. Le nez de la baronne avait été le plus fort. Il avait guidé sa main, mais n'avait pas pu l'empêcher de parler. Trop tard, de toutes manières. Le froid, toujours ce froid. L'autre était là encore. Il continuait de rire. Il s'appuyait sur sa canne blanche, ses lèvres étaient pourtant closes. C'était la première fois qu'il était si près de lui. Il aurait pu le toucher. Il avait voulu le fuir depuis si longtemps, et maintenant il voulait le connaître. Il portait une redingote noire et blanche, une montre-gousset dépassait de l'une des poches. Elle indiquait midi, ou minuit. Il ne l'avait jamais remarquée auparavant, tant son nez était proéminent, mais un timide bouc noir habillait son menton pointu. Il était taillé impeccablement, au milieu d'un visage rasé de près, glabre. Si glabre... Ses lunettes étaient fines, et ne servaient sans doute pas à corriger sa vue. Sans doute les mettaient-ils par coquetterie. Il avait un chapeau noir et un gant blanc. Un seul. À la main gauche, celle qui tenait la canne. La main droite était nue, sans une seule marque de pilosité. Les ongles étaient coupés parfaitement. Leur couleur était parfaite.

Il le connaissait depuis toujours.

Où avait-il bien pu le voir ? Pourquoi était-il venu ? Pourquoi ? Il criait à présent. Il l'empoignait par la redingote, le secoua violemment et cria encore. Pourquoi, pourquoi ? Pourquoi était-il venu ? Mais le nez de la baronne continuait de rire.

Quand il se réveilla, le nez de la baronne avait disparu. Son rire avait disparu. Il était allongé, sous un plafond d'une blancheur immaculée. Il tourna la tête douloureusement et vit son bras gauche totalement emmailloté dans un bandage serré. Plus loin sur la gauche, sur un petit meuble il y avait un vase avec trois roses et du lilas. La fenêtre était ouverte, et on pouvait entendre un oiseau chanter, un merle peut-être. Il faisait beau et chaud. Un

second chant venait du côté droit de son lit.

C'était Marie. Elle fredonnait en lisant *De l'autre côté du miroir et ce qu'Alice y trouva* de Lewis Carroll. Il voulut parler, mais aucun son ne s'échappa de sa bouche. Il chercha à se redresser mais son dos le faisait atrocement souffrir. Marie leva la tête, l'aperçut, sourit tendrement et retourna à sa lecture sans dire un mot. Le merle continuait de siffler.

— —

Les spécialistes succédèrent aux spécialistes, les psychiatres aux psychiatres. Il parla un peu, se heurta à leur entière incompréhension. Il s'endormit, à moins qu'on ne l'aidât ; et le diagnostic tomba alors. Schizophrénie paranoïde. Les hallucinations inquiétaient surtout ; il était rare qu'elles eussent une telle influence et surtout, qu'elles conduisissent à la mutilation du sujet. En règle général, rassurait-on les parents et la petite amie, les visions caressent les malades dans le sens du poil. Elles leur donnent ce qu'ils désirent, posent des questions dont ils ont la réponse, leur demandent des services. Non seulement celle-ci était muette mais du reste, la réaction était démesurée. Comme s'il y avait un éternel combat entre le jour et la nuit, entre la vision et celui qui la fabrique : il se sait sain et entend le prouver.

On ignorait combien de temps encore on le garderait. Les médecins ne parlaient pas en semaines, mais en mois voire en années. Des traitements lourds. Des décharges électriques, des stimuli divers afin d'aider à reprendre pied avec le réel. Repos le reste du temps. Ils pouvaient, il leur était recommandé de rester à ses côtés, de lui parler, même pendant son sommeil. Pour l'aider. Bien entendu. Il était devenu violent lors de la dernière séance. On avait dû le ceinturer et le droguer. Il fallait rester prudent. À présent, il devait faire le plus gros du travail.

Seul.

— —

Cela ne pouvait être qu'une hallucination. Qu'un tour joué par un mauvais esprit, ou par les autres. Par l'autre. Par lui, lui, toujours lui. Il était revenu. Et maintenant, il le menait par le bout du nez, encore une fois. Qu'il se montre une bonne fois, qu'on en finisse ! Ce n'est pas en se cachant que l'on obtient la vérité.

La vérité. Où était-elle cette vérité ? Dans ce jardinet ? Ce jardinet...

Il se trouvait devant un curieux petit jardin à la française. Précisément sous l'entrée de ce dernier. Une série de haies magnifiquement taillées faisait office de frontière avec le reste de la pelouse de ce qui semblait être la propriété d'une maison de campagne. Le porche était fait de roses blanches et jaunes et un écriteau indiquait « Le clos de l'amandier ». Plus loin, on pouvait effectivement distinguer un arbre centenaire, à l'ombre duquel une femme portant un grand chapeau se reposait dans une chaise longue, lisant un bref livre.

Joseph s'approcha doucement, sans faire de bruit, ses pas effleuraient l'herbe sans l'écraser totalement. L'air sentait bon le printemps et le lilas, le ciel était immaculé de tout nuage. Il avait la sensation désagréable de connaître cet endroit. La femme ne l'avait pas remarqué, elle continuait à lire son livre. Steinbeck, *Des souris et des hommes*. Il voulut lui parler, mais une petite musique le stoppa dans son élan. Il remarqua alors un tourne-disque rouge posé sur un trépied à ses côtés, qui chantait une mélodie douce. Il reprenait malgré lui le chant.

« Peu importe, si tu m'aimes...
Je me fous du monde entier... »

Ceci attira l'attention de la jeune femme. Elle posa son livre sur le sol et souleva légèrement son grand chapeau blanc. Elle lui sourit tendrement, en rougissant un peu, et lui de se trouver mal.

C'était sa mère.

Ce jardinet et ce manoir, c'était la maison de ses grands-parents, qu'il n'avait pas revus depuis ses sept ans. Ses sept ans... N'avait-il jamais eu sept ans par ailleurs ? Il pensait surgir de terre, comme un champignon en automne ; il n'avait plus aucun passé, plus aucune essence. Plus rien. Que des cendres. De la poussière. De la poussière.

Elle lui posa une question. S'il était bien venu pour l'annonce. Cela ne pouvait être qu'un cauchemar affreux. Mais si c'était encore une astuce de ce salaud... Il devait peut-être accomplir quelque chose, voire apprendre un secret qui expliquerait tout. Il fallait saisir la balle au vol. Il accepta, mais exigea avant cela de voir le reste de la famille. Aucune famille, répliqua-t-elle ; ni mari, ni enfant. Et pour un jardinier, elle le trouvait trop curieux. Son rire était cristallin, il lui faisait penser à une rivière. Il aurait voulu s'y

noyer. Mourir en rêve, était-ce mourir ? Bien sûr que non. Ce n'était qu'être à nouveau confronté à ce qu'il ne fallait pas. C'était se réveiller. Mourir en rêve, c'est recouvrer la vie. C'est respirer à nouveau. Elle le pressait de questions à son tour. Il était évasif ; ni par nécessité ou par facilité, mais par gêne. Il n'avait rien à répondre.

Cela devenait surnaturel. Il rencontra néanmoins le père de la jeune femme, qui était bien son grand-père. Cela confirmait néanmoins ses doutes. Il commença par les rosiers, cela lui prit toute la journée. Et surtout, cela lui permettait de rester toujours aux côtés de sa « future » mère, de l'espionner tranquillement. Elle tenta bien, innocemment, d'en apprendre plus sur lui, mais il ne sut inventer une histoire cohérente et se tut. Elle ne s'en préoccupa pas, sans doute que son geste était pure politesse et pur désintérêt. Il put profiter sans mal de la journée tout de même, à travailler certes mais le cœur libre : il n'avait pas une seule fois entendu ce fameux rire qui le rendait si mal et souhaitait silencieusement que tout reste dans l'état actuel des choses. Et sans l'avouer non plus totalement, car cela était contraire à toute son éthique, il trouvait sa mère fort belle ce jour de printemps, et lui aurait volontiers conter fleurette, s'il n'avait pas été jardinier et surtout s'il n'avait pas été son fils.

Le soir venu, un problème se posa. Il n'avait nul endroit pour dormir. Le précédent jardinier louait une petite chambre en ville, non loin de la résidence, mais Joseph, qui « tombait » du ciel, n'avait rien de tel. Ce fut en toute innocence que la jeune femme lui proposa de prendre la chambre d'ami, en attendant de trouver mieux. Il accepta bien sûr, et il trouva cela d'autant plus providentiel que, s'il se souvenait bien et c'était le cas, la chambre d'ami se trouvait juste à côté de la chambre de sa mère. On lui offrit même un pyjama et des draps blancs qui sentaient bon la lavande et vers les dix heures, après avoir soupé avec les maîtres de maison, il put enfin se reposer et analyser les choses.

Il devait trouver quelque chose ici, mais quoi ? Et ces regards que lui lançait sa mère... Non, il ne devait pas y songer. Mais à table, lorsque le père lui demanda d'où il venait, est-ce que sa jambe n'avait pas « malencontreusement » rencontré la sienne ? Et ses regards baissés, qui semblaient l'inviter à dire quelque chose qu'il se refusait à prononcer, et ses mains qui tremblaient lorsqu'elle lui passa le plat ? Non, il se faisait des illusions. Encore. Encore des illusions, encore des erreurs. Il ne devait pas retomber dans ses vices cachés. Il devait se contrôler et rester rationnel. Il n'arrivait pas à dormir en songeant

ainsi. Il avait pourtant jardiné toute la sainte journée, mais il n'était pas assez fatigué pour s'écrouler. Ah ! Depuis combien de temps n'avait-il pas dormi, n'avait-il pas eu une vraie nuit ? Quand le nez de la baronne était venu, il était devenu insomniaque, et là encore, il ne put dormir. Quelque chose n'allait pas.

Il se leva et caressa langoureusement le mur avec sa main. De l'autre côté, il y avait sa mère. Il plaqua son oreille contre la cloison, il lui sembla entendre la respiration régulière de sa voisine. Si douce, si calme.

Il était venu pour découvrir quelque chose. Il devait à tout prix savoir quoi avant de repartir. Cela pouvait être dans l'instant. Il ne fallait pas qu'il gaspille cette chance. Il sortit doucement, et se retrouva avant même d'y songer devant la chambre de sa parente. Il gratta un peu à la porte... Il se serait cru dans un mauvais roman d'amour du dix-huitième siècle, une parodie de *la nuit et le moment*, sans doute. Il appuya doucement sur la poignée et entrouvrit la porte. Il la vit dans l'entrebâillement.

Il n'avait pas remarqué combien ses cheveux étaient longs. Dos à lui, elle les brossait en silence, assise devant une grande glace ovale. Elle l'avait remarqué. Depuis le début, elle le regardait grâce au miroir. Mais elle ne réagissait pas, comme si tout ceci était bien naturel. Il entra enfin. Il se sentait ridicule, en chemise de nuit bleu rayée et les pieds nus. Elle se retourna et dévoila une nuisette charmante qui mettait en valeur ses formes, sa poitrine et ses jambes croisées sous son siège. Un collier serti d'une émeraude habillait son cou.

Dire quelque chose.

N'importe quoi.

N'importe quoi.

« Vous êtes belle. »

Tout, mais pas ça. C'était sa mère. Ou plutôt, ce n'était pas encore sa mère. Ce n'était d'ailleurs même pas une femme. Tout ça n'était qu'un fantasme d'adolescent. Voir sa mère en petite tenue, alors qu'elle était si jeune, plus jeune que n'importe quel enfant n'aurait jamais pu voir sa mère. Il en avait honte, ou bien se disait-il qu'il devait en avoir honte ? mais il bandait. Comme jamais du reste, et cela se voyait. Cela ne pouvait que se voir. Et sa mère en rougissait, comme une lycéenne rougit devant sa première rencontre

avec le serpent. Elle rougissait car elle imaginait l'après. Le simple fait qu'il existe un après fait souvent rougir.

Maintenant. Partir maintenant. Ou alors faire en sorte que son grand-père entre maintenant dans la chambre. Maintenant. Qu'il entre et qu'il interrompe cette scène, quitte à être puni. Qu'il entre. Pitié. N'importe quoi... qu'il arrive n'importe quoi. Elle l'attendait. Pourquoi ? Elle l'ignorait. Elle voulait lui demander si c'était bien lui. « Que c'était bien vous qui m'aviez envoyé cette lettre. »

En disant cela, elle avait ouvert un petit tiroir sous le miroir, sortit un coffret à bijoux, et une enveloppe rosâtre de ce coffret. Une rose était dessinée à même le papier, une rose qu'il ne connaissait que trop bien. La même que celle qu'il y avait sur son cou, sur son cou à « lui ». Il tirait encore les ficelles.

Il s'assit sur le bord du lit. Elle vint à ses côtés, la lettre à la main. Elle observa un peu son profil, mais il ne réagit pas. Elle commença à lire.

« Mademoiselle, je vous observe en silence depuis des semaines. Depuis des semaines je vous vois si belle, si tendre, si...

– Vous pourriez peut-être aller à l'essentiel ? coupa Joseph.

– Vous êtes sous la tutelle d'un père qui vous empêche de vivre. Je vous aime, je vous aime. Je vous aime tant. Je viendrai vous chercher un jour. Je serai déguisé. Je n'aurai pas de passé, je n'aurai qu'un avenir, avec vous. »

« Signé : J. »

Elle lui tendit le pli : il le parcourut rapidement des yeux. L'écriture ressemblait à la sienne, mais ça ne l'était pas réellement. Il était normal que sa mère se fût méprise, même l'initiale concordait. Il tenta de lui expliquer. « Est-ce que vous n'avez jamais ressenti ce mal dans votre cœur ? Cette barrière qui vous met constamment à l'écart, même quand on vous sourit ? Vous devez la connaître... Vous êtes prisonnière, n'est-ce pas ? J'ai passé la journée avec vous... J'entends vos soupirs. Je connais ces soupirs. Ce sont les miens... et peut-être plus que vous ne le croyez. Ce sont des soupirs d'aide. Ce sont des voix, inaudibles. Ce sont des appels au secours. Ce n'est pas un manque d'amour, mademoiselle. Ni un manque de confiance. C'est quelque chose d'autre. C'est un mal qui vous ronge le cœur, qui vous éclate la tête. C'est un désir que l'on ne peut pas nommer. Ce n'est pas quelque chose que l'on peut combler aisément. Ni la patience, ni la méditation, ni le travail, ni l'amitié, ni la solitude ne peuvent le remplir. C'est un état enfoui profondément, et on ne peut que l'accepter. J'ai toujours ressenti cette barrière. J'ai

toujours ressenti ce frein. C'est parti sur le principe que l'on ennuie le moindre de nos hôtes. Que l'on ne fait jamais rien de bien. C'est non seulement se dévaluer soi-même, mais également traiter le voisin d'hypocrite. C'est faire énormément de mal. Je fais énormément de mal. Je croyais avoir réussi à dominer cette peur. Jusqu'à ce qu'un élément perturbateur ne vint continuellement me le faire rappeler. Jusqu'à ce que sa seule présence ne me plongeait dans les plus grands tourments. C'était "l'autre"... C'était un autre. J'ai peur de l'autre. »

Elle se leva doucement, rangea la lettre dans le tiroir du meuble au miroir et resta debout aux côtés de son invité, dos à lui. Qu'elle était belle. Si belle, si belle. La tête lui tournait. Le souffle lui devenait court. Il avait brusquement de drôles d'idées. Il bondit. Il sentit une douleur au visage : sa mère tenait un coupe-papier et lui avait crevé l'œil gauche, le rendant à moitié aveugle. Mais il lui posa la main sur la bouche et remontait déjà sa chemise de nuit. Il ne voulait pas, cela n'était pas dans ses intentions. Ce n'était pas lui.

Mais hélas si, c'était bien lui. Il venait de comprendre que c'était lui. Tout en retroussant son jupon, il comprenait. Depuis le début, c'était lui. Le nez de la baronne, c'était lui, ou plutôt, ce n'était pas tout à fait lui. Il la pénétrait à présent. C'était ce qu'il y avait de laid en lui. C'étaient ses mauvaises pensées. C'étaient ses envies réfrénées. Quand il avait dansé avec Marie, il avait envie d'être égoïste. De ne prendre que son plaisir et de partir comme un être ignoble. Comme maintenant. Précisément comme maintenant. C'était son envie de violence. C'était son envie de destruction. C'étaient ses pulsions suicidaires. Le nez de la baronne lui ressemblait un peu, mais pas tout à fait. Il ressemblait à sa mère, mais pas tout à fait. Il ressemblait à son père, mais pas tout à fait. Il ressemblait à Marie, mais pas tout à fait. Il était apparu, brusquement. Il était apparu pour se donner bonne conscience. Il était apparu pour avoir quelque chose contre quoi se battre.

Ça ne pouvait être que de la faute de l'autre, pas de la sienne. Mais sa faute, sa seule faute n'avait jamais été que de baisser les bras. Il n'était pas fou. Peut-être juste un peu lâche. Lâche, et frustré, comme tout le monde. Et ce viol lui faisait un bien fou.

— —

Le soleil tapait fort. Il était assis mollement contre un arbre, peut-être un chêne dans une sorte de plaine étroite. De la poussière blanche, des pétales

de fleur blancs et jaunes et des moustiques silencieux voletaient ça et là, suivaient le cours du vent et s'échouaient lamentablement sur les buissons et les haies. Il y avait un petit chemin de terre qui serpentaient sur la droite, loin vers ce qui semblait être un parc. On pouvait voir des bancs blancs, d'autres arbres et des fleurs rouges et noires disposées calmement tout au long des sentiers. Sur la gauche, il y avait un bosquet. Ce n'était pas vraiment un bosquet, il y avait en tout et pour tout neuf arbres. On pouvait clairement les dénombrer. Sept étaient disposés en cercle, les deux derniers étaient à l'intérieur de l'espace ainsi délimité.

On entendait, sur le bruit calme de l'herbe couchée par le souffle du vent et des oiseaux lointains entonnaient un petit air gai joué par un instrument à mi-chemin entre la corde et le clavier. Il connaissait bien cette musique.

« Être une heure, une heure seulement...

« Être une heure, une heure quelques fois...

« Être une heure, rien qu'une heure durant...

« Beau, beau, beau et con à la fois. »

Il avait son chapeau sur la tête, mais pas son gant blanc. Il avait troqué son jean bleu contre un pantalon de velours noir dont il adorait la texture, et sa chemise blanche à manches courtes contre une autre, bleu clair à manches longues. Son bras gauche le démangeait justement. Il souleva l'habit pour se gratter, et aperçut entre les cicatrices de scarification deux inscriptions : « Mort » à l'extérieur du bras et « Vie » à l'intérieur. Les deux mots étaient annotés dans une écriture stylisée, que l'on aurait pu qualifier de gothique. Une croix sur chacune d'elle, et d'autres inscriptions à l'intérieur des espaces définis par les deux barres des croix. « Détruis-toi » et « Suicide » accompagnaient le mot « Mort », « Résiste » et « Lutte » accompagnaient le mot « Vie ».

Ce qui était étrange, c'est que si les mots « Vie », « Détruis-toi » et « Suicide » étaient juste inscrits au stylo sur la peau, « Résiste », « Lutte » et « Mort » étaient bel et bien tatoués et donc théoriquement ineffaçables. Il ne s'étonna pas de ça outre mesure. Il se leva doucement, enfonça davantage son chapeau sur la tête et se dirigea malgré lui vers le grand chapiteau d'où provenait l'étrange musique. Il se trouvait de l'autre côté du sentier, qui d'un côté allait vers le parc et de l'autre partait dans un flou blanc et brumeux, où des masses inquiétantes surgissaient comme des poignards d'ombre. Derrière

une barrière de métal blanc, il y avait le cirque.

Il y avait un grand camion, et un chapiteau de la même couleur, bleu malade et jaune pâle. C'était le cirque « Septime » comme l'indiquait le nom sur le véhicule. Venu d'on ne sait où. Il n'y avait personne aux alentours, ni forains, ni clients. À l'intérieur du chapiteau, il n'y avait qu'une seule personne. Avec ce long nez, cette canne et ce gant blanc, mais pas de chapeau. Il chantait au milieu d'une lumière idyllique qui prenait sa source dans un trou du chapiteau, comme venu tout droit du ciel. Quand il fut approché assez près, le nez de la baronne arrêta de chanter. La musique cessa immédiatement, et l'obscurité envahit tout. Il n'y avait plus que deux colonnes de lumière : celle du projecteur céleste, et une autre qui encerclait Joseph mais qui montait du sol. Malgré son sourire, il ne rigolait pas comme à son habitude.

Il enleva doucement sa redingote noire en queue de pie qu'il envoya loin de lui. Il portait une chemise blanche à manches courtes, avec sur le bras deux inscriptions : « Lumière » et « Ténèbres ». Elles étaient cerclées de courbes complexes composées des mots « Oublie » et « Apprends ». Le temps arrêta de s'écouler, sans que l'un ne fasse un quelconque mouvement. Joseph avait un visage neutre, plutôt serein. Le nez de la baronne souriait doucement, singeant une sorte de rictus malin. Il prit brusquement la parole. Ses révélations abondaient dans le même sens que ses précédentes déductions. Il n'était que la cible. Il n'était que l'homme à abattre. Il était son demi-frère incestueux. Le projecteur céleste s'éteignit, le laissant seul à présent. Le nez de la baronne parla une dernière fois.

« Sais-tu pourquoi tu ne dois pas mépriser l'ombre ? Tout simplement parce qu'il n'y a que dans l'ombre qu'on y voit clair. Seuls ceux vivant dans la lumière deviennent fous. Sais-tu ce qu'est un vrai fou ? C'est celui qui, se sachant fou, renonce à revenir dans le chemin de la raison. J'espère pour toi que jamais tu n'oublieras cela. Il n'y a que dans l'ombre qu'on y voit clair. Et être dans la lumière n'empêche pas de mourir. »

— —

Il ferma les yeux et quand il les rouvrit, il était à nouveau dans ce lit d'hôpital. Marie se tenait à ses côtés, elle lisait tranquillement *Zadig ou la destinée*. Mais quand elle vit qu'il était réveillé, elle se précipita à son cou et l'embrassa partout. Et lui était heureux de voir qu'elle lui avait pardonné. Et le merle avait cessé de siffler, et le rire ne résonna plus jamais. Parfois, il

lui semblait revoir le visage de l'autre, qui rigolait. Et ceci lui faisait du bien. Ce rire l'aidait à comprendre qu'il était humain. Désespérément humain. Il voulait vivre. Il en était persuadé.

Épilogue

Encore ce même rêve. Il regarda le réveil quand il se ouvrit les yeux : trois heures. Il glissa doucement hors du lit, sans réveiller Marie et alla dans la cuisine se préparer une tasse de café au lait. Il le dégusta debout en regardant la nuit au-dehors. Il détestait ces rêves où il faisait du mal à tout le monde, y compris à lui-même. Le cauchemar revenait de temps à autre. Puis il oubliait. Puis cela revenait. Deux semaines qu'il avait quitté l'hôpital.

Deux semaines qu'il avait arrêté de se mutiler.

Deux semaines qu'il restait triste.

Deux semaines qu'il croyait le voir dans le reflet du miroir.

Deux semaines qu'il croyait entendre parfois un rire cru qui lui donnait la chair de poule.

Deux semaines... comme le temps passe lentement.

Bien trop lentement.

Table des matières

Mot de l'auteur	1
I Vie et œuvre d'un botaniste hédoniste	2
Avertissement	3
Mise en garde	4
Avant-propos	6
Introduction	9
Journaux	12
A : Premier journal. 1992 – 1995	13
B : Second Journal. 1996	42
Annexes	68
A : Réquisitoire contre la lecture à l'attention des légistes	68
B : Grand réquisitoire à l'attention des légistes	83
C : Pensées ordonnées et rêveries vagabondes	91
Notes du transcripteur	114
II Sous le signe de la Rose	119
Avant-propos	120

<i>TABLE DES MATIÈRES</i>	182
1 Colline bleue	122
2 Vieillard précoce	132
3 Douce douceur âcre	138
4 Les pires amis	140
5 Blanc sale	146
6 Corbeau alpin	148
Épilogue : Soleil Brouillard Brisé	153
III Le nez de la Baronne	157
Avertissement	159
Avant la lecture	160
Le nez de la Baronne	161
Épilogue	180